

*Bulletin  
des Amis  
d'André Gide*

N° 155

JUILLET 2007

Le

***Bulletin des Amis d'André Gide***

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,  
dirigée par Claude Martin (1968-1985),  
puis par Daniel Moutote (1985-1988),  
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du  
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
de l'Université de Nantes  
et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet octobre,  
est principalement diffusé par abonnement annuel  
ou compris dans les publications servies aux membres de  
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE  
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

\*

Comité de lecture :

Catharine S. BROSMAN, Jean CLAUDE,  
Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Claude MARTIN,  
Pierre MASSON, David STEEL, David H. WALKER

*Les travaux universitaires sont soumis à l'approbation du comité  
de lecture. Les textes non acceptés ne sont pas renvoyés.*

\* \*

\*

Toute correspondance doit être adressée,

relative au BAAG, à

Pierre MASSON, directeur responsable de la Revue,  
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (Tél. & Fax 02.41.66.72.51)  
< pige.masson@free.fr >

relative à l'AAAG, à

Henri HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,  
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (Tél. 03.22.26.66.58)

# BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

---

QUARANTIÈME ANNÉE — VOL. XXXV, N° 155  
JUILLET 2007

Catherine GRAVET : D'un portrait graphologique : « Infiniment  
séduisant » ..... 371

## *Autour de Corydon*

Alain GOULET : Le dossier préparatoire de *Corydon*. ..... 391  
Lettres recueillies par André Gide dans son dossier « *Corydon* »  
Documents présentés par Alain GOULET ..... 441

Robert LEVESQUE : Journal inédit (octobre – décembre 1947)..... 451  
Jean LAMBERT : Journal (extraits, fin). ..... 463

## *Souvenirs et témoignages*

Jean-Marie PAISSE : Une rencontre mémorable..... 501

Les Dossiers de presse des livres d'André Gide. — *Feuilles de route*,  
I (Henri Ghéon). *Thésée*, IX (Gabriel Marcel). ..... 507

Lectures gidiennes. — Sandra Travers de Faultrier, *Gide, l'assigna-  
tion à être* [A. Goulet]. ..... 513

Chronique bibliographique..... 519

Varia..... 521

Cotisations et abonnements 2007..... 524

---

# **Association des Amis d'André Gide**

## *COMITÉ D'HONNEUR*

MM. Dominique FERNANDEZ et Jean-Marie ROUART,  
de l'Académie française,

MM. Michel DROUIN et Laurent GAGNEBIN de BONS,  
Mme Yvonne MALLET.

*Membres décédés* : Marc Allégret, Robert André, Auguste Anglès, Marcel Arland, Georges Blin, Jacques Brenner, Julien Cain, Jean Delay, Étienne Dennery, Jacques Drouin, Marie-Jeanne Durry, René Étiemble, Gaston Gallimard, Jean Giono, Anne Heurgon-Desjardins, Jean Hytier, Marcel Jouhandeau, Pierre Klossowski, Robert Mallet, André Malraux, François Mauriac, Jean Meyer, Pierre Moinot, Jean Paulhan, Maurice Rheims, Robert Ricatte, Jean Schlumberger, Élisabeth Van Rysselberghe, Roger Vrigny.

## *CONSEIL D'ADMINISTRATION*

*Président* : Claude MARTIN.

*Vice-Président* : Pierre MASSON

*Secrétaire général* : Henri HEINEMANN.

*Trésorier* : Jean CLAUDE.

*Conseillers* : Alain GOULET, Pierre LACHASSE, Pierre LENFANT,  
Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER, Martine SAGAERT,  
Sandra TRAVERS de FAULTRIER,  
Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK,  
Jean-Michel WITTMANN.

## *COMITÉ AMÉRICAIN*

Catharine S. BROSMAN, N. David KEYPOUR,  
Christine LATROUITTE ARMSTRONG,  
Walter C. PUTNAM, Jocelyn VAN TUYL

*Responsables* :

Christine LATROUITTE et Jocelyn VAN TUYL

## *SERVICE DES PUBLICATIONS*

*Responsable* : Claude MARTIN

La Grange Berthière, 69420 Tupin-et-Semons  
Tél. : 04.74.87.84.33 — Fax : 04.74.87.84.33  
< aaag.cdcm@wanadoo.fr >

**L'Assemblée Générale 2007  
de l'AAAG**

**aura lieu**

**le samedi 17 novembre  
à l'École Alsacienne  
(109, rue Notre-Dame-des Champs, Paris VI<sup>e</sup>)**

# *Le mot du Trésorier*

À ce jour, un certain nombre de nos adhérents ne se sont pas encore acquittés de leur cotisation pour 2007 — et même, pour quelques-uns, de celle de 2006. Pour que vive l'AAAG, nous les prions instamment de faire au plus vite le geste nécessaire.

À l'attention des adhérents étrangers, nous rappelons que nous souhaitons un paiement *sans frais* à notre charge. Car les frais postaux et surtout bancaires sont de plus en plus élevés. Plusieurs règles sont donc à respecter par nos Membres *résidant hors de France* :

1) N'adresser au Trésorier que des *chèques en euros*.

2) En cas de *virement postal*, bien utiliser le *n° IBAN*. Il est souhaitable que les adhérents résidant hors de la Communauté européenne ajoutent **3 €** au montant de leur cotisation : cette somme correspond aux frais retenus par La Poste.

3) En cas de *virement bancaire*, bien utiliser le *n° IBAN* et le *code SWIFT*.

4) En cas de paiement par *chèque bancaire*, *ne pas dépasser la somme de 50 €*. Pour un montant supérieur, faire deux ou plusieurs chèques de 50 € au maximum chacun.

Nous nous permettons de rappeler que le tarif de nos cotisations n'a pas été augmenté depuis 1991.

JEAN CLAUDE.

CATHERINE GRAVET

**D'un portrait graphologique :**  
**« *Infiniment séduisant* »**

**Où il sera question d'Alexis Curvers, d'André Gide,  
d'Hélène Legros, de leur amie Aline Mayrisch,  
et de quelques autres protagonistes**

**E**N 1957, LE PUBLIC S'ÉMERVEILLE à la lecture du superbe roman d'Alexis Curvers, *Tempo di Roma*, pourtant refusé par Gallimard<sup>1</sup>. Le succès est indéniable : en témoignent les nombreuses traductions de ce récit à l'allure picaresque qui met en scène les aventures d'un jeune Belge, Jimmy, immigré en Italie peu après la Seconde Guerre mondiale. Six ans après la publication chez Robert Laffont, Denys de la Patellière et Pascal Jardin en signent même une adaptation cinématographique : *Tempo di Roma (Esame di guida)*, avec Arletty et Charles Aznavour, et des dialogues d'Audiard.

Alexis Curvers, né et mort à Liège, en Belgique (1906-1992), est surtout connu comme l'auteur de ce chef-d'œuvre. Il a publié aussi,

---

1. Publié par Robert Laffont. Réédition : Préface de Jacques Peuchmaurd. Lecture de Véronique Jago-Antoine. Bruxelles : Labor, « Espace Nord », n° 129, 1998.

outre de nombreux articles <sup>2</sup> et des traductions <sup>3</sup>, deux recueils de poésie (dont un posthume) <sup>4</sup>, une pièce de théâtre <sup>5</sup>, un essai polémique (*Le Pape outragé* <sup>6</sup>), des nouvelles et récits, dont trois viennent d'être (ré)édités, *Le Ruban chinois*, *La vérité vous délivrera* et *Le Monastère des deux saints Jean*, et deux autres romans, *Bourg-le-Rond* (Gallimard, 1937) et *Printemps chez des ombres* (Gallimard, 1939). Ses archives, que Curvers avait confiées à ses neveux <sup>7</sup>, recèlent des textes rares ou inédits et devraient permettre de mieux cerner la personnalité torturée de cet écrivain souvent catalogué de manière réductrice comme « le dernier romancier classique belge », d'établir notamment ce qu'il doit à André Gide, l'un de ses principaux modèles, ou encore de comprendre sa venue à l'écriture et la genèse de son œuvre. Le centenaire de sa naissance (2006) comme le cinquantenaire de *Tempo di Roma* (2007) amènent déjà une redécouverte méritée.

C'est dans les archives d'Alexis Curvers que nous avons trouvé un portrait graphologique d'André Gide, plus exactement deux versions d'un manuscrit dont nous avons pu identifier l'auteur : Hélène Legros. Hélène Legros a-t-elle rencontré André Gide et a-t-elle pu vérifier son

2. Nous en avons retrouvé près de 500, dans des périodiques aussi différents que *Combat* (mensuel antifasciste belge), *Le Peuple* (organe du parti socialiste belge), *Les Beaux-Arts* (hebdomadaire bruxellois de la vie artistique) ou *Itinéraires* (revue catholique fondée par Jean Madiran pour « la réforme intellectuelle et morale de la France » et contre l'évolution du dogme).

3. *Le Roman de Renart*. Traduction nouvelle par Alexis Curvers ornée de soixante-huit gravures sur bois par Victor Stuyvaert. Liège : Éditions du Balancier, 1930. *Guibert de Tournai et le Traité de la Paix*. Bruxelles : Office de Publicité, « Collection nationale », 4<sup>e</sup> série, n° 44, 1944. André Vésale, *Lettres*. Liège : Éditions nationales, avril 1982. William Shakespeare, *La Nuit des Rois*. En collaboration avec André Fiévet. Avec une postface d'Alexis Curvers, *Épiphanie, révoltes et carnaval*. Arles : Actes Sud, « Papiers », 1990.

4. *Cahier de poésies (1922-1949)*. Paris : Typographie François Bernouard, 1949. *Second cahier de poésies* comprenant *Le Démon de midi*, *Épigrammes siciliennes*, *autres poèmes*. Verviers : Éditions La Dérive, « À l'enseignement de la Flûte enchantée », 1993.

5. *Ce vieil Œdipe*. Drame satirique en 4 actes, en prose et en vers. Bruxelles : Éditions De Visscher, « Collection du Rideau de Bruxelles », 1947.

6. *Pie XII, le Pape outragé*. Paris : Robert Laffont, 1964.

7. Nous remercions ses neveux et ayants droit, Philippe et Michel Curvers, de nous avoir confié tous ces documents grâce auxquels nous avons pu terminer une thèse de doctorat.

analyse ? C'est probable. Mais qui est Hélène Legros et comment ses papiers et carnets se trouvent-ils mêlés à ceux d'Alexis Curvers ?

### *Hélène Legros, traductrice et graphologue*

D'Hélène Legros, sont publiées chez Gallimard trois traductions de l'allemand : *Voyage dans l'Inde* de Waldémar Bonsels (1924), *Le Rêve et son interprétation* de Sigmund Freud (1925) et *Dostoïevski à la roulette. Textes et documents* de René Fulop Miller et Frédéric Eckstein (1926<sup>8</sup>).

On peut se faire une idée de sa vie quotidienne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle grâce à l'écrivain Dominique Halévy qui a retrouvé, dans les tiroirs de sa grand-tante maternelle, Berthe Willière (1876-1932), plus de 600 lettres d'Hélène Legros.

Née sous le signe des poissons (le 15 mars 1874), comme Alexis Curvers, Hélène Legros perd sa mère à l'âge de 5 ans<sup>9</sup>. Comment vit-elle son enfance d'orpheline, dans la grande maison, ancienne gentilhommière bâtie au XVIII<sup>e</sup> siècle, que la famille Legros hérite des Reclaire ? On ne peut pas dire qu'elle y soit seule. Entourée de son père, de ses frères, de sa grand-mère et de ses tantes, Hélène paraît pourtant bien solitaire.

En 1888, Hélène quitte l'école bruxelloise où M<sup>lle</sup> Augustine de Rothmaler, son professeur de français, a éveillé en elle une passion amoureuse et l'a initiée à la littérature<sup>10</sup>. Elle quitte la Belgique pour passer une année en Allemagne, dans un pensionnat de religieuses, et c'est alors qu'elle commence à écrire à Berthe : une correspondance de

8. Le 25 juillet 1911, Hélène Legros émet le souhait d'étudier le russe, « si [elle] pouvai[t] se procurer une grammaire », même si, pessimiste, elle estime que cela ne lui servira à rien.

9. Alexis Curvers, lui, perd sa mère, Hélène Halleux (1877-1909), à l'âge de trois ans et, à l'âge de dix-sept ans, son père, Jean Curvers (1877-1923).

10. Augustine de Rothmaler (1859-1942) est une « vieille amie » de Maria Van Rysselberghe qui la cite souvent dans *Les Cahiers de la Petite Dame* et qui assure qu'André Gide l'apprécie beaucoup, même si, lui, ne la cite qu'une seule fois dans son journal, en 1905. Pionnière de l'enseignement féminin, elle participe à une Décade de Pontigny en 1925. Elle traduit du danois *Histoire du Himmerland* de Johannes V. Jensen, publie des articles, notamment sur l'écrivain suisse de langue allemande Gottfried Keller (1819-1890), donne des conférences, notamment sur George Sand, comme l'annonce la revue *Le Thyrsé* en 1909.

quarante années qui devrait constituer une mine de précieux renseignements sur l'époque. Ce que sa correspondance et ses cahiers nous apprennent en tout cas, c'est comment la jeune femme tente de compenser ses déceptions : charité<sup>11</sup> et politique<sup>12</sup>, jardinage et éclectiques lectures.

Dans sa correspondance avec Berthe, elle reste très discrète sur ses amitiés, de peur, peut-être, de rendre sa cousine jalouse. La jalousie est un sentiment qu'Hélène connaît et qu'elle éprouve quand elle voit M<sup>lle</sup> de Rothmaler parler à une élève, ou même tenir en laisse un petit chien... Pourtant, elle s'en défend, parce que, selon elle, « il y a beaucoup plus de plaisir à aimer les gens qu'à être aimé d'eux<sup>13</sup> ».

Quand rencontre-t-elle la trop possessive et sentimentale poétesse, Jean Dominique (1873-1952<sup>14</sup>) ? Et Marie Delcourt (1891-1979), fidèle et chaleureuse amie, latiniste et helléniste de renom, professeur à Liège<sup>15</sup> ? Et la riche Luxembourgeoise Aline Mayrisch de Saint-Hubert, dite Loup (1874-1947), qui lui offre, entre autres, un abonnement à *La*

11. Durant la Première Guerre mondiale, elle distribue nourriture et vêtements aux Barvautois démunis, aux soldats alliés de passage.

12. Hélène n'a pas le droit de vote, comme aucune femme de son temps, mais les élections au village l'amuse : il s'agit pour les « vieux libéraux » comme son père d'« aplatis les imbéciles », de faire cesser les iniquités et surtout « le règne du curé ». (Par exemple, *L.H.*, p. 166.)

13. *L.H.*, *op. cit.*, p. 149.

14. Dans ses papiers, Hélène Legros, ne fait que quelques allusions à sa contemporaine, Jean Dominique, mais qui prouvent son intimité avec la poétesse. Marie Closset, sous le pseudonyme de Jean Dominique, publie son premier recueil de poèmes, *Un goût de sel et d'amertume*, chez Paul Lacomblez en 1899. Encouragée par Théo Van Rysselberghe, André Gide et Émile Verhaeren, elle publie ensuite au Mercure de France. Elle crée et dirige l'Institut de culture française à Bruxelles ; et vit, dans la commune d'Uccle, rue de l'Échevinage, avec deux amies, Blanche Rousseau (écrivain) et Marie Gaspar. Théo Van Rysselberghe représente les trois amies, qui se surnomment « les Peacock's », dans son tableau *Les Femmes en blanc* (1901). Au sujet de Jean Dominique, voir H[enri] G[héon], « Un "Institut de culture française" à Bruxelles », dans *La N.R.F.*, n° 64, avril 1914, pp. 736-8 ; *Poèmes choisis*, hommage de Francis de Miomandre, Bruxelles : La Renaissance du livre, 1955 et Patricia Izquierdo, « Jean Dominique ou le "don silencieux" », dans *Nord'*, n° 40, décembre 2002, pp. 67-79.

15. Pour une biographie succincte de Marie Delcourt, voir Lucette Graas-Hoisnard, « Marie Delcourt, Ixelles 18 novembre 1891 – Liège 11 février 1979, un esprit libre dans un corps entravé », dans *Galerie*, 20<sup>e</sup> année, n° 4, 2002, pp. 531-602.

*Nouvelle Revue Française*, mais qu'elle trouve trop distante et trop mondaine ? C'est à l'âge de vingt-neuf ans, dès 1903, qu'Hélène aurait rencontré Loup. Mais quand Léon Legros s'aperçoit que Loup a prêté à Hélène *Les Liaisons dangereuses*, il interdit à sa fille de revoir cette femme qu'il se représente sans doute en M<sup>me</sup> de Merteuil. C'est aussi en 1903 qu'Aline Mayrisch rencontre André Gide.

Hélène Legros révise-t-elle le jugement qu'elle portait en 1893 sur les « femmes savantes » ? Victime des préjugés de son temps, elle écrivait à Berthe : « Je ne trouve rien de plus horrible au monde qu'une doctoresse en droit. Instruisons-nous tant que nous voulons pour notre plaisir, mais quant à s'affubler de ces bêtes de titres et à en faire parade dans les journaux ! Il me semble qu'au lieu d'élever la femme, c'est en donner une très pauvre idée que de considérer comme une chose extraordinaire qu'une femme soit doctoresse <sup>16</sup>. C'est beau aussi de voir un chien donner la patte, mais ce n'est pas parce qu'un de ces animaux le fait qu'il faut considérer toute la race comme méconnue. » (*L.H.*, p. 47). Elle s'insurge pourtant, non contre les théories de Schopenhauer sur le rôle subalterne des femmes, leur puérité, leur faiblesse et leurs limites, « c'est encore plus sensé que le mouvement féministe » écrit-elle à Berthe, mais simplement contre sa formule « la femme, ce numéro deux de l'espèce humaine » (*L.H.*, p. 51).

À plusieurs reprises, elle est quand même furieuse d'être une jeune fille (d'ailleurs pas très moderne), condition qui la prive des libertés accordées à ses frères, et la prive surtout de « l'espoir d'arriver à quelque chose, l'espoir d'être utile, d'être quelqu'un et d'être libre ». Elle aspire à devenir une « vieille fille », dans la perspective d'avoir alors un peu plus de liberté (*L.H.*, p. 193). Mais encore une fois, selon elle, les ennemis du féminisme ont raison : en octobre 1895, elle constate que les femmes ne sont pas faites pour les études puisque, chaque fois qu'elle-même en a entrepris, c'était pour des raisons bien détournées (l'anglais pour l'amour de M<sup>lle</sup> de Rothmaler, la peinture italienne pour celui de Jacques Divelshauvers) (*L.H.*, pp. 167-8).

C'est sans aucun doute grâce à l'aide, intellectuelle, affective ou matérielle, de ces quatre « femmes savantes », Augustine de Rothmaler, Jean Dominique, Aline Mayrisch et Marie Delcourt, toutes les quatre liées, d'une manière ou d'une autre, à André Gide, qu'Hélène Legros

---

16. Marie Delcourt, docteur en philosophie et lettres, enseignera l'histoire de l'humanisme à l'Université de Liège dès 1929.

réussit à terminer ses traductions et à les faire publier, neuf ans après la mort de son père.

### *Déménagement et changement de vie*

En janvier 1924, année de la première publication d'Hélène Legros (sa traduction du *Voyage dans l'Inde* de Waldémar Bonsels), son nom est rayé des registres de population de Barvaux. Elle cesse enfin de vivre « par procuration <sup>17</sup> » et sous la dépendance des Legros ; elle va avoir quarante-huit ans. Les lettres qu'elle envoie à Marie Delcourt <sup>18</sup> font état de nombreuses recherches pour trouver une maison agréable. Il faut qu'elle ait un jardin et qu'elle ne soit pas trop éloignée de Liège pour que Marie Delcourt, handicapée, puisse l'y rejoindre sans trop de difficultés.

Elles en dénichent d'abord une à Landenne-sur-Meuse, puis s'installent à Tilff-sur-Ourthe, dans une maison achetée et offerte par Aline Mayrisch (avenue Jules Neef, 41).

En 1932, Marie Delcourt, vivement encouragée par sa compagne, épouse le futur romancier de *Tempo di Roma*, le très jeune Alexis Curvers, qui rentre d'Alexandrie. Mais l'harmonieux « ménage à trois » est éphémère, car Hélène tombe malade. Dans une lettre à Jean Schlumberger, le 16 juillet 1933, Aline Mayrisch évoque l'agonie d'Hélène <sup>19</sup> :

*[M]a vieille amie Hélène Legros se meurt de la manière la plus triste : par vieillesse précoce, par épuisement. Je sais maintenant comment on meurt de faim, car son organisme n'arrive plus à assimiler... Marie et le jeune Alexis <sup>20</sup> sont autour d'elle, admirables. Je n'ai jamais eu sensation plus vivante de la puissance de cœur de Marie <sup>21</sup>. Cela peut*

17. Combien de fois Hélène se retrouve-t-elle seule dans son village à attendre le retour d'un frère qui lui donnera peut-être des nouvelles d'un monde auquel elle n'a pas accès !

18. La plupart des lettres d'Hélène Legros à Marie Delcourt et à Alexis Curvers, conservées dans les archives familiales Alexis Curvers, ne sont pas datées.

19. Aline Mayrisch–Jean Schlumberger, *Correspondance*, éd. Pascal Mercier et Cornel Meder, Luxembourg : Publications Nationales, 2000. Lettre d'Aline Mayrisch à Jean Schlumberger, n° 123, pp. 335-7.

20. Jean Schlumberger connaît bien le couple : Marie Delcourt consacra à l'écrivain un ouvrage qu'elle dit sorti des conversations qu'elle a eues avec Alexis Curvers durant l'hiver 1943-1944 (Marie Delcourt, *Jean Schlumberger. Essai critique*, Paris : Gallimard, 1945).

21. L'attitude de Marie ne fait pourtant pas l'unanimité. Après la mort d'Hélène,

*durer encore, je puis être appelée d'un jour à l'autre* <sup>22</sup>. *Ces vies pas vécues, et sans aucune compensation, me montent contre la vie, me la font appeler un sale tripot, où seul règne le hasard et où on ne peut l'influencer qu'en trichant. L'aspect de ce pauvre squelette avec des yeux qui n'y voient presque plus, grands yeux de biche aux abois qui sortent de leurs orbites, sont ce qu'on peut voir de plus lamentable. Laideur de la mort, laideur de la faiblesse. J'en suis démoralisée ou plutôt... non...*

[...]

*Je ne sais si vous vous rendez assez compte du terrible chagrin que sera pour Marie le départ d'Hélène Legros... Elle avait tant espéré lui trouver encore des compensations, lui donner un peu de bonheur* <sup>23</sup>. *Il ne fallait pour cela à Hélène presque aucun élément extérieur, elle avait toutes les qualités qui me manquent. Une faculté créatrice de bonheur, d'harmonie merveilleuse, et voilà ce que la vie lui a répondu. J'en suis couverte de confusion, moi qui n'arrive à être contente de rien... Absurdités que tout cela.*

À l'âge de cinquante-neuf ans, Hélène, sans doute usée par la drogue, s'éteint dans les bras des deux époux. On comprend que les papiers d'Hélène aient été conservés dans les archives Curvers.

le 20 septembre 1933, Aline Mayrisch informe Jean Schlumberger : « Figurez-vous qu'il est né une campagne de calomnie entre Barvaux et Liège, contre Marie Delcourt, que la veuve du frère d'Hélène Legros accuse à peu près d'avoir séquestré Hélène ! C'est absolument monstrueux. [...] Il y a matière à roman et presque à procès ! » (*Ibid.*, lettre n° 131, p. 358). Nous n'avons rien trouvé de la plume d'Alexis Curvers sur ces accusations.

22. Aline Mayrisch annonce le décès d'Hélène à Jean Schlumberger : « Hélène est morte enfin, affreusement et longuement, laissant Marie à bout de forces et dans une noire tristesse. » L'enterrement d'Hélène Legros a lieu le 15 septembre 1933 et Aline Mayrisch ne sait si elle aura la force d'y aller (*ibid.*, lettre n° 128, p. 351).

23. Les actions de Marie Delcourt pour améliorer le sort ou prendre la défense des « petits anges » sont innombrables. Alexis Curvers, qui s'adresse à Yves-Gérard Le Dantec, résume ainsi les propos féministes de Marie : « Les femmes n'ont pas de chance et perdent sur tous les tableaux : quand on signale chez elle un défaut, on l'attribue à la nature féminine ; et une qualité, on dit que c'est par exception. » (Paris, BN, ms modernes, Fonds Yves-Gérard Le Dantec, carton n° 49.)

*André Gide et la littérature  
dans les cahiers d'Hélène Legros*

D'après les quelques cahiers conservés dans les archives familiales Alexis Curvers, Hélène Legros a l'intention, sans toujours s'y astreindre, de tenir une sorte de triple journal : dans le premier elle décrit sa vie quotidienne, au deuxième elle confie ses secrets les plus intimes, « compromettants » (notamment son addiction à la morphine qu'elle dérobe dans la pharmacie paternelle), et dans le troisième, elle note ses projets littéraires et ses commentaires de lectures.

De ses projets littéraires, elle parle aussi avec sa cousine Berthe : des fictions (notamment *Aline*, « *mœurs villageoises* »), une pièce de théâtre inspirée de la *Maison de poupée* d'Ibsen (*Les Pantoufles*, ou *Mina*, drame ibsénien dont elle refait sans cesse le plan), une traduction en 1899 (*L'Unique et sa propriété* du philosophe allemand Max Stirner), une autobiographie commencée en 1900 — *Peau d'âne*, le titre qu'elle choisit, ne laisse pas d'inquiéter sur les relations qu'elle entretient avec son père<sup>24</sup>. Encore faut-il braver sa pudeur pour faire lire ce qu'on écrit : « Je trouve que quand on a écrit quelque chose d'un peu tragique ou d'un peu sentimental, quelque chose de personnel enfin, il faut bien de l'assurance pour oser le livrer à tout le monde<sup>25</sup>. » Rien n'aboutit<sup>26</sup>.

Dans son cahier de juin-juillet-août 1911 (le 26 juillet), Hélène Le-

24. En janvier 1897, elle avoue qu'à son retour d'Allemagne, elle n'espérait qu'une chose, s'occuper de son père, même si le ménage lui déplaisait, vieillir à ses côtés « comme si j'étais maman » et que le retour de sa tante l'a plongée dans le désespoir parce qu'elle se retrouvait « inutile et idiote », que tout son « plan de vie » était détruit, que son bonheur avec son père n'avait plus de sens (*L.H.*, p. 263).

25. *L.H.*, *op. cit.*, p. 37.

26. Une note du journal d'Hélène (le 3 septembre 1911) : « J'ai, pour la première fois, pris *La Belgique artist.* et relu ma pauvre *Aline*. Elle m'a paru si simple, si douce, si oubliée ! J'avais le cœur plein de sentiments complexes où se mêlait à ma tendresse pour Loup je ne sais quel orgueil de moi, orgueil quand même, et conscience de ma valeur. » *La Belgique artistique et littéraire*, revue mensuelle, est créée en octobre 1905 par Paul André, dirigée ensuite par Paul André et Fernand Larcier ; le dernier numéro paraît en juillet 1914. Le nom d'Hélène Legros n'apparaît dans aucun sommaire. Sans doute a-t-elle réussi à y faire publier un extrait de son roman sous un pseudonyme ? À moins qu'elle ne parle d'un texte publié sous le nom de son amie, Aline Mayrisch ?

gros écrit encore, manifestant une ambition littéraire peu commune :

*Ce soir après 8 h, après le souper, en achevant dans le jardin la cueillette des haricots, une idée de roman m'est venue... du moins le perfectionnement de l'idée que j'avais déjà... c'est le roman de mon « moi » actuel, de ma sagesse acquise, de mes renoncements — qui me laissent heureuse, de la joie d'aimer, la joie de « donner » quand on n'a pu recevoir<sup>27</sup>... [...] Mon idée était en moi, lumineuse aussi, et belle... je me sentais bien, contente. Aurai-je la force?... Ce serait un roman en je (je ne sais comment on dit cela : de forme personnelle... ?). C'est la forme qui permet de donner le plus à la psychologie et le moins aux alentours, aux circonstances de lieu, de temps...*

*Mon idée rappelle celle de Dominique — un raté heureux... mais, transporté au féminin... Hé bien, en notre temps de féminisme et d'ambitions féminines, ce ne sera pas de trop.*

*Mais si je le fais je veux le bien faire, le méditer, y mettre des années, pour qu'il ne renferme rien qui ne soit de mon « moi » définitif et... j'ose risquer le mot... idéal. J'ai des faiblesses encore qui m'influenceront et qui doivent, peu à peu, tomber. Qu'il ne reste plus en moi d'égoïstes tristesses, que je sois seulement « la grande sœur » que toute femme désire à un moment de sa jeunesse.*

C'est là que très occasionnellement elle critique l'œuvre d'André Gide. Ses notes ne sont pas rédigées avec beaucoup de soin mais elles ont pu servir, par exemple, de brouillon aux lettres qu'elle envoie à Aline Mayrisch.

[25 mai 1911.]

*À propos de La Porte étroite d'André Gide<sup>28</sup>.*

*Considérant la vie et, en général, tout ce qui sert au romancier pour y puiser ses matériaux, comme un terrain où sont enracinées pêle-mêle, sans art et sans grâce, une foule de plantes diverses ; et considérant que*

27. Hélène se plaint souvent du manque de considération dont font preuve à son égard son père, ses frères, sa tante... Souvent elle se réfugie au bord de l'Ourthe pour pleurer et se console avec son traité de graphologie, dont elle parle pour la première fois en 1895, date à laquelle elle reçoit une analyse graphologique de l'écriture de Jacques Divelshauvers et se propose d'économiser pour pouvoir acheter ledit traité (*L.H.*, p. 153).

28. « À propos de *La Porte étroite* » est le titre de l'article d'Aline Mayrisch (sur le roman de Gide paru en 1909) publié dans *L'Art moderne*, 29<sup>e</sup> année, n° 42, 17 octobre 1909, pp. 327-8.

*le travail du romancier consiste à assembler les plantes en bouquets harmonieux où chaque fleur autant que possible garde son allure vivante... on peut dire, il me semble, que Gide, au lieu de fleurs entières, s'est contenté de pétales arrachés ça et là, pour en faire une mosaïque gracieuse à coup sûr et plaisante à voir mais où la sève ne circule plus... qui fait bien penser à la fleur, à l'être vivant, mais n'en présente chaque fois qu'une légère nuance.*

*Beauté facile et enfantine.*

*Romans que nous lisions à dix ans : on fait abstraction d'une grande part de la réalité, on spécialise à l'excès, pour faire « enfantin ». Gide appauvrit, lui, pour faire « gidien ».*

*Ces enfants de quinze ans qui décident de leur amour et de leur avenir, et devant qui la vie ne se complique ni d'une défense objective ni d'une passion nouvelle... une vie sans tourments...*

Si son intérêt pour l'écrivain a peut-être été éveillé par Augustine de Rothmaler, il est certainement entretenu par Aline Mayrisch dont elle lit, commente, corrige certains travaux. On s'étonnera moins de la nature de leur relation si l'on sait qu'Aline Mayrisch regrette de ne pas avoir de diplôme et se reproche souvent son manque d'études, si l'on se souvient qu'Hélène la trouve trop mondaine et qu'Aline juge son amie trop sentimentale, trop fragile, trop influençable. Quant au jardinage, il reste une passion, partagée par les deux femmes, comme par Marie Delcourt...

*12 juillet [1911].*

*Taillé la bordure d'œillets en rêvant encore à ce qu'il faudrait pour Loup, si elle veut continuer à écrire.*

*Aimer davantage la chose en soi, sans souci des critiques. — Si vous ne jouissez pas du simple acte d'écrire, d'arranger une phrase, sans la montrer à personne, sans en recueillir d'éloge... alors, renoncez.*

*Chercher la précision dans le mot et dans la pensée. Ne pas employer un seul grand mot sans remonter à son origine, sans essayer de le remplacer par une expression simple que comprendrait un enfant.*

*Élaguer beaucoup — simplifier... — Le « tout accueillir » est faux... ou du moins, n'est acceptable que si vous retravaillez en vous-même la matière accueillie...*

*« Amour non satisfait » (voir l'article). Je cherche en vain le rapport entre amour non satisfait et le texte présenté par Gide. De même, où voit-on que le héros des notes cherche Dieu ? Heureuse de vous comprendre, vous ne songez pas à vous « faire comprendre ».*

*Ressemblance de cet article avec mon premier et mauvais article sur*

les M[?].

*Il faudrait peut-être, comme exercice, faire une liste des mots « à la Gide » et écrire ensuite sa traduction dans la langue de tout le monde, le remettre à sa place, le « situer ». Vous employez des mots qui ne sont pas « situés ».*

*C'est un travail de chercher votre pensée à travers les mots.*

Hélène est parfois très laconique dans ses commentaires sur le travail de Loup.

14 août [1911].

*Reçu aussi ce matin une carte de Loup, de la Forêt Noire — Chère Loup... — Il y avait aussi une petite revue avec son article sur l'Isabelle de Gide<sup>29</sup>. Elle y a su voir beaucoup ! Il y avait, ensuite, un article de Miomandre sur Ch. L. Philippe. Une limace sur une rose. Article charabia, banal, prétentieux, surnois et bête...*

*Ce M. m'est essentiellement antipathique<sup>30</sup>, il doit avoir une écriture prétentieuse.*

Elle lit, d'un œil critique, les articles d'Aline Mayrisch qui lui envoie la « Revue de Gide » — que Marie Delcourt et Alexis Curvers continueront à recevoir après la mort d'Hélène et celle de Loup.

3 septembre [1911].

*La Revue était arrivée et j'y ai vu l'article de Loup<sup>31</sup>. Je le connais tant par cœur que je ne sais plus le juger. [...]*

*Il faut être « à la portée de tous ». Les plus grands n'ont-ils pas été les plus populaires ? Tout cénacle est mauvais, on finit toujours par y*

29. Hélène a pu lire *Isabelle* dans *La N.R.F.* de janvier à mars 1911 ; le volume est achevé d'imprimer à Bruges, imprimerie Sainte-Catherine, le 29 mai 1911. L'article d'Aline Mayrisch, « *Isabelle*, récit par André Gide », paraît dans *L'Art moderne*, 31<sup>e</sup> année, n° 31, 30 juillet 1911, pp. 241-2. *L'Art moderne* est une « petite revue » non par le format, mais en raison de sa portée et de son tirage limités. Fondée à Bruxelles en 1881 par Octave Maus, son dernier numéro (hebdomadaire) paraît le 9 août 1914.

30. Il est possible qu'Hélène Legros ait rencontré Francis de Miomandre qui est un ami de Jean Dominique.

31. *La NRF* de juillet 1911 publie une étude qu'Aline Mayrisch consacre à Rainer Maria Rilke (n° 31, pp. 32-8) et le numéro de septembre 1911, « Paysages de la trentième année » (souvenirs de voyage en Corse et en Islande), sous le pseudonyme d'Alain Desportes (n° 33, pp. 329-62). Est-il possible qu'Hélène ait reçu le numéro de septembre, — avec ce texte dont elle dit avoir corrigé le manuscrit avec plaisir le 17 juillet 1911 ?

parler argot... C'est ce qui m'éloigne de la « Revue » de Gide.

Elle se déchaîne contre Jacques Rivière :

[14 décembre 1911.]

*Lu article sur André Gide dans Grande Revue. Par Jacques Rivière*<sup>32</sup>.

*J'espérais en être plus contente. Quand donc enfin nous parlera-t-on de Gide sans imiter le style de Gide et principalement ses défauts ? — Il faudrait pour cela un homme qui le regarde d'égal à égal et non de disciple à maître. Il faudrait une curiosité sincère et non pas de l'amour.*

*Quand parlera-t-on de Gide sans vouloir qu'il soit homme de génie et « un de nos grands écrivains » ? Que l'on se contente de le déclarer charmant et aussitôt il apparaîtra comme certain qu'il y a quelque chose de plus encore que le charme.*

*Mais qui veut trop prouver ne prouve rien... Et qui dit : je veux vous faire aimer un tel, vous agace, vous donne tout de suite envie de ne pas marcher. Position hostile... soupçon de partialité.*

*Donc, 2 défauts :*

*1° imitation du style de Gide en ce qu'il a 1°) d'embrouillé (inventions de mots, justifiées peut-être chez G., ici inutiles) 2°) d'abstrait... expliquer le concret par des formules abstraites... Intéressant chez Gide parce que représente un côté de sa nature, agaçant dans un article critique qui devrait surtout être clair. — Mais, il est vrai, ce n'est pas « critique », c'est « apologie ».*

*2° défaut : C'est un disciple de G. qui exalte les quelques qualités qui l'a [sic] séduit, ce que nous connaissons tous. Son article est une longue et parfois salée paraphrase de tous ces côtés de lui-même que Gide nous développe assez dans ses œuvres pour que, justement, ils n'aient plus besoin d'être expliqués...*

*C'est un humble amour, ce n'est pas une vision lucide. Gide y reste isolé. Nous voudrions le voir dans l'humanité, voir ce qui le rapproche et ce qui le différencie des autres hommes. — Nous voudrions que ces « particularités » que son disciple exalte, restent ce qu'elles sont, des « particularités » qu'explique sa nature réelle... son caractère... ce « fond » qui échappe à la littérature.*

*Car ici, dans cet article, tout est littérature... Ce Gide qu'il nous présente, nous ne le voyons pas dans la vie, en face des hommes, dans les simples actes nécessaires...*

---

32. Jacques Rivière, dans *La Grande Revue*.

*Combien la simple lecture de l'Immoraliste<sup>33</sup> en dit plus sur Gide et le loue plus que tous les efforts de ce monsieur qui dit : je veux vous le faire aimer...*

*En insistant trop sur certains points il les rend déplaisants, très légèrement ridicules.*

*Remarque sur Les Nourritures terrestres — pauvreté excessive du vocabulaire. Substantifs surtout — on les compterait — rien que des mots très simples, très naturels, très beaux, des mots de vie primitive. — Le souvenir de ce qui a été dit de d'Annunzio : Gide fait de la beauté, de la vie, avec des mots déjà beaux et vivants par eux-mêmes. Pourquoi le mot « superficiel » me revient-il sans cesse ? — Traite « superficiellement » et « gidéennement » tous les problèmes. Doit être « insupportable » à beaucoup de gens, d'hommes surtout.*

*Ensuite, monotonie de son style. Trop fin pour n'en pas être gêné il imagine les inversions singulières. Diderot avait-il besoin d'inversions.*

*Passage de J. Rivière où il cherche midi à 14 heures au sujet du léger changement qui s'opère dans le style de Gide quand il passe de la poésie au roman.*

*Mais, monsieur Rivière, il est bien évident qu'un roman de vie familière exigera des substantifs plus divers que ce poème des Nour. Terrestres. Gide obéit simplement à l'une des nécessités du roman. Il relève sa pauvreté naturelle de vocabulaire par l'emploi de mots anciens — rien de mieux.*

*Samedi 27 décembre [1913].*

*Arrivée de Berthe, à 2 h 1/2. — Le soir j'ai reçu un petit paquet recommandé de Loup, contenant les poèmes hindous, traduction de Gide<sup>34</sup>, et une lettre. Remords de ne lui avoir rien dit de mes fautes de l'été. Le lendemain, dimanche, j'ai répondu et tout avoué<sup>35</sup>.*

### *Portrait d'André Gide*

Hélène a réalisé le portrait graphologique d'André Gide (non daté) probablement fin 1913 ou début 1914 : le billet manuscrit d'André Gide,

---

33. Hélène Legros connaît sans doute l'article d'Aline Mayrisch : « Immoraliste et Surhomme », dans *L'Art moderne*, 23<sup>e</sup> année, n° 5, 1<sup>er</sup> février 1903, pp. 33-4.

34. André Gide traduit Rabindranath Tagore, *L'Offrande lyrique* (Paris : NRF, 1913).

35. Aline Mayrisch exerce toute son autorité sur la jeune femme pour qu'elle arrête de se droguer.

conservé avec le portrait graphologique dans les archives Curvers, sur lequel se fonde l'analyse, est en tout cas daté du 22 avril 1913. Pour le graphologue, l'intérêt du billet réside dans le fait que Gide y utilise presque toutes les lettres de l'alphabet — à l'exception des lettres les plus rares (k, w, x, y, z) et du f — condition indispensable à l'analyse. En voici la transcription :

22 avril 1913 (Rome <sup>36</sup>)

*Chère Madame* <sup>37</sup>

*Nous viendrons à 4 h 1/2 à votre hôtel, voir si les artichauts à la juive* <sup>38</sup> *vous ont été légers, et si vous êtes disposée à sortir avec nous jusqu'au dîner ?*

*Quelle journée hier ! inoubliable ! Votre*

*André Gide.*

La destinataire du billet est Aline Mayrisch qui se trouve effectivement à Rome en avril 1913. Aline Mayrisch a retrouvé André Gide — qui, en 1913, passe six semaines en Italie — et Ghéon à Sienne le 15 avril. Tous les trois repartent à Rome où ils rejoignent Alibert et Rouart le 23 <sup>39</sup>.

36. La date et le lieu sont ajoutés au crayon, probablement de la main de la destinataire.

37. André Gide s'adresse habituellement en ces termes à Aline Mayrisch : « Chère Madame » ou « Chère Madame et amie » (André Gide – Aline Mayrisch, *Correspondance 1903-1946*, édition établie et annotée par Pierre Masson et Cornel Meder, introduction de Pierre Masson, Paris : Gallimard, 2003).

38. « Coupez l'extrémité dure des feuilles, posez les artichauts, tête en bas, reposant sur cette partie plate et écrasez-les avec la paume de la main sur la table pour qu'ils s'ouvrent complètement. Faites chauffer dans une poêle une bonne quantité d'huile d'olive — il est inutile d'en prendre une luxueuse pour cet usage — et mettez-y à frirer les artichauts, cul en l'air, pour reprendre la vieille expression pour désigner le fond [...], jusqu'à ce qu'ils soient cuits. Il faut compter une dizaine de minutes : plantez la pointe d'un couteau pour tester ! Le fond est ferme, les feuilles sont craquantes. À manger brûlant ! » (Recette cueillie sur le site [www.miammiam.com](http://www.miammiam.com), copyright Les Aventuriers du Goût.)

39. La date du 22 pour le billet est peut-être erronée puisque les notes de Pierre Masson et de Cornel Meder, qui se fient à Alibert, donnent un retour à Rome le 23. Le « nous » du billet de Gide correspond donc aux quatre amis, Gide, Ghéon, Alibert et Rouart, avec qui Aline Mayrisch visite l'Ombrie (*op. cit.*, p. 77).

22 Avril 1913  
(Rouss)

Chère Madame

Nous viendrons à 4  $\frac{1}{2}$   
à votre hôtel, voir si les  
artisans à la juive vous  
ont été lepers, et si vous êtes  
disposée à partir avec nous  
jusqu'au soir?

Quelle journée, hier! remarquable!  
Bonne nuit  
Bureff.

C'est pour Hélène Legros<sup>40</sup> qu'Aline Mayrisch a soustrait ce billet de sa collection — et, par la même occasion, à l'attention de MM. Masson et Meder. Quelles que soient ses connaissances de l'œuvre ou de la personne d'André Gide, voici ce qu'elle tire de l'analyse du billet :

*André Gide*

*Énormément d'intelligence et de culture. — Beaucoup de douceur et de bienveillance, jamais de parti pris ni d'obstination ni de discussion. — Influençable — une certaine naïveté à croire et à admirer, avec un grand don d'assimilation. Ne créera pas une idée mais en reflétera beaucoup avec son charme propre.*

*Ni très abstrait, ni fortement matériel. — Bien qu'incapable de système, il a le goût du raisonnement, de l'abstraction, et s'y complaît. — Grande mobilité — goût extrême des jouissances délicates. — Un contentement égal plutôt que de la gâité active. — Du sérieux dans les petites choses. — De l'imagination. — Très artiste. — Sait voir les choses. — De la curiosité avec un certain goût du mystérieux, de l'extraordinaire, des rapports originaux.*

*Beaucoup de coquetterie. Quoique très cultivé il reste très instinctif — mais sa simplicité et sa spontanéité, très grandes, sont aussi très conscientes d'elles-mêmes. Il se plaît à lui-même par dessus tout — sans égoïsme pourtant — mais sa bonté ne cherche pas les occasions d'agir et ne s'étend pas au-delà de l'instant présent. — Beaucoup de charme et de douceur. Grande aptitude à jouir, aucune inquiétude ou désir d'action. — Il n'a pas d'orgueil, mais beaucoup de recherche. — Tire vanité de certains détails insignifiants et s'y complaît. — Ne parle qu'avec mesure et avec choix.*

Ce premier portrait graphologique, conservé dans les archives du romancier Alexis Curvers, est une version mise au net. Le brouillon est un peu plus long, plus spontané, parfois plus sévère, en tout cas moins modéré. Les deux versions sont rédigées à la main sur une feuille volante.

*(Brouillon)*

*Beaucoup de douceur, de bienveillance — large place pour « autrui » — influençable dans les choses intellectuelles — aucun parti-pris,*

---

40. Nous avons très brièvement évoqué l'amitié entre Aline Mayrisch et Hélène Legros dans notre article « La Collaboration d'Alexis Curvers aux journaux et revues. La *Luxemburger Zeitung* (1922-1940) », dans *Galerie*, 22<sup>e</sup> année, 2004, n° 3 [mars 2005], pp. 411-48 (*passim*).

*aucune obstination — pas de discussion — une certaine naïveté à croire et admirer autrui, avec un don d'assimilation inconsciente qui fait que, sans avoir une idée originale, il en reflètera beaucoup avec un charme personnel.*

*Pas de force de raisonnement ni de déduction. Pas d'idées générales. Prenant au sérieux et vivant sérieusement les plus petites choses. — Il voit les choses. —*

*Abstraction ? Il en a le goût, assez vif — il s'y complaît — mais incapable de système.*

*Sensible ? oui... au jour le jour, sans réserves. Humeur égale, naïveté, abandon — avec une réserve délicate. — Pas de bavardage — pas de méfiance raisonnée.*

*Tire vanité de petits détails. — Pas de préoccupation du « mieux ». Grande spontanéité — mais sa simplicité est tellement consciente et mêlée de coquetterie qu'elle est un art.*

*Il ne rendra pas un service actif mais se contente d'être et de charmer. —*

*Est-il sociable ? oui... il a besoin de charmer, besoin de contacts sympathiques.*

*Il n'a pas un besoin impérieux de savoir où il va — mais ça l'amuse de se le demander.*

*L'écriture, supérieure, est aussi arrondie que possible — mais ce n'est pas l'arrondissement habituel, confortable et égoïste.*

*Les mots sont bien séparés — les lettres sont isolées ou liées par groupes, liaisons originales, souvent très simplifiantes.*

*Activité intellectuelle — pas d'autre.*

*Barres des t descendantes... (?) — Toute l'écriture a un caractère descendant.*

*(Suite du brouillon) Vanité et grande complaisance en soi — avec naïveté, simplicité très grandes... conscientes — alliées au goût du beau.*

*(brouillon, suite)*

*Découragement facile, faiblesse, paresse —*

*Sensualité — non pas forte ou lourde — extrême mais légère — goût de la jouissance délicate — mobilité dans les impressions.*

*Aucune joie à agir mais grande joie à jouir.*

*Certaine recherche, devenue naturelle. Aucun goût choquant de s'étaler, aucun égoïsme choquant. Tout cela, chez lui, revêt une spontanéité enfantine (quoique consciente) qui est une beauté.*

*Pas d'esprit critique — ou sérieux — pas de sens du ridicule —*

*Dans sa vision du beau, qui est intense, il n'est pas aussi uniquement matériel qu'il semble tout d'abord. — Il a le goût de certains rapports mystiques, jolis, originaux — n'admire pas uniquement la couleur ou la ligne. — Se croit plus « penseur » qu'il n'est, parce qu'il jouit infiniment de la pensée.*

*Extrême mobilité (changements dans la direction des lettres et dans le mouvement des lignes). Ce qui est constant c'est la coquetterie, la grâce, et la douceur.*

Infiniment séduisant.

### Conclusion

On imagine que Loup a envoyé à son amie Hélène une lettre de Gide en lui demandant un portrait graphologique dont elle a la spécialité. Dans une lettre à Marie Delcourt, non datée, Hélène évoque un souvenir de Colpach : « Le soir, lu à Loup le brouillon de mon article graphologique. Elle approuve, elle pense que ce sera très amusant et qu'il faudrait le faire paraître dans le *Journal de Genève* ou *Revue*, je ne sais plus <sup>41</sup>. » Elle dit encore, dans une autre lettre, qu'elle retravaille son article graphologique. Dans l'un de ses carnets, Hélène Legros se propose, le 21 juillet 1911, de réaliser un portrait graphologique de Berthe Willièrre et le 23 août de la même année, elle se dit contente du résultat : les portraits de femmes « sont tellement plus faciles que les portraits d'hommes ! ».

Si Hélène Legros se refuse à suivre Jules Crépieux-Jamin <sup>42</sup> dans sa « manie de portrait moral », elle le rejoint parfois, au sujet de son frère notamment :

*Depuis que j'ai analysé l'écriture de Rob[ert] je le vois si faible, si réellement faible de caractère, incohérent, inquiétant... j'ai un peu peur. Sera-ce le résultat obligé de mes trop minutieuses analyses ou bien certaines d'entre elles, au contraire, fortifieront-elles mon estime ? Nous verrons <sup>43</sup>.*

Dans un autre carnet, sont rassemblés six portraits graphologiques

41. Archives familiales Curvers. Nous ignorons si l'article a été publié.

42. Jules Crépieux-Jamin (1859-1940), médecin à Arras, est considéré comme le père de la graphologie. De ses trois ouvrages, souvent réédités, Hélène Legros semble posséder le *Traité pratique de graphologie. Étude du caractère de l'homme d'après son écriture* (1885) qu'elle consulte au fond de son jardin de Barvaux, au bord de l'Ourthe.

43. Note du 20 août 1911.

non datés, parfois accompagnés d'un texte manuscrit, lettre ou fragment de lettre. Deux des portraits sont clairement identifiés : le cinquième, « V. Sur l'écriture de Charles-Louis Philippe » (né en 1874, mort en 1909, le romancier est l'exact contemporain d'Hélène Legros) et le sixième, celui d'Augustine, conservé avec une lettre datée du 10 janvier 1909. Sans doute Loup considère-t-elle la graphologie comme un bon dérivatif, voire une thérapie, pour son amie Hélène cloîtrée à Barvaux. Peut-être ce portrait a-t-il été récrit et publié ? Gide ne semble pas en avoir été averti. Peut-être Loup a-t-elle inséré certaines indications dans un de ses propres articles sur Gide.

L'analyse graphologique, qui peut être scrupuleuse, intéresse parfois les amoureuses, les psychologues, les critiques littéraires ou les biographes mais est-elle une science exacte ? Nous ne nous aventurerons pas dans ce débat. Toujours est-il que les archives familiales Curvers renferment des planches avec des échantillons d'écriture<sup>44</sup>, réalisées par Hélène Legros, qu'Alexis Curvers et Marie Delcourt ont utilisées. Hélène a fait des émules.

Marie Delcourt, qui a édité des lettres d'Érasme, consacre quatre paragraphes d'un article, *Gaîté d'Érasme*, écrit en 1936 à l'occasion du quatrième centenaire de l'humaniste, à des remarques graphologiques : la « prodigieuse jeunesse » de l'homme de soixante-huit ans saute aux yeux de celle qui examine un autographe du 11 avril 1534<sup>45</sup>. Quand son mari reçoit un billet d'André Gide daté du 3 janvier 1940, Marie Delcourt en analyse ainsi l'écriture : « Marie trouve l'écriture de ce billet enfantine, charmante, pleine de complaisance affectueuse envers soi-même, mais sans trace de vanité ni d'orgueil ; la marge va en s'élargissant vers le bas, signe de générosité. » C'est ce que Curvers écrit dans son journal intime le mardi 9 janvier 1940, après avoir transcrit la lettre de Gide. Il ne semble pas non plus avoir pris connaissance du portrait dressé par Hélène Legros.

Dans une lettre au poète Paul Dresse et à sa femme Germaine Sneyers<sup>46</sup>, le 15 novembre 1956, une phrase de Marie Delcourt, lourde

---

44. En 1911 toujours, Hélène évoque ses « panneaux sur l'évolution de l'écriture » qu'elle vient de réaliser et dont elle est contente.

45. Plusieurs articles sont recueillis dans Marie Delcourt, *Érasme*, Bruxelles : Libris, « Le Balancier », 1944 ; rééd. Bruxelles : Labor, « Espace Nord » n° 35, 1986 (*Gaîté d'Érasme*, pp. 105-8).

46. Paul Dresse de Lébioles (1901-1987), poète, romancier, essayiste, est un ami

de sens, prouve encore qu'elle a retenu l'enseignement de sa vieille amie : « Je savais très bien ce que signifie son écriture à la fois molle et brutale. » Il s'agit de l'écriture de Marguerite Yourcenar...

---

d'Alexis Curvers (sur cette amitié, voir notre article « *La Collaboration d'Alexis Curvers aux journaux et revues. Les Cahiers mosans (1924-1934)* », dans *Le Livre & l'Estampe*, t. 50, n° 162, 2004, pp. 113-55) ; sa femme, Germaine Sneyers (1907-1959), est critique littéraire. Mme de Bueger, la nièce de Paul Dresse, a fait don de la plupart des papiers de son oncle qui sont désormais conservés à la Bibliothèque royale de Belgique, Archives et Musée de la Littérature, à Bruxelles (AML, Fonds Paul Dresse). Elle a cependant conservé toutes les lettres qui se rapportent à Marguerite Yourcenar. Nous la remercions vivement de nous permettre de citer cet extrait.

ALAIN GOULET

**Le dossier préparatoire**  
de  
*Corydon*

**C**OMME NOUS L'AVONS DÉJÀ MENTIONNÉ (v. BAAG n° 148, oct. 2005, p. 471), les conditions d'établissement des notices, notes et variantes pour la « Bibliothèque de la Pléiade » sont actuellement si rigoureuses qu'une bonne partie de la documentation dont on dispose pour les œuvres de Gide ne peut y trouver place. C'est pourquoi, à la suite des dossiers documentaires et complémentaires déjà publiés en marge de la nouvelle édition de Gide dans « La Pléiade » qui paraîtra bientôt, nous en présentons ici quelques nouveaux.

Celui-ci contient une grande partie des documents préparatoires que Gide a accumulés durant de longues années, probablement dès les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, en vue de *Corydon*. Tous les éléments que nous présentons ici se trouvent rassemblés dans un ensemble abrité par la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, sous le titre « Notes pour *Corydon*<sup>1</sup> ». Ils s'agit d'éléments de natures diverses : éléments de brouillons, citations et références, coupures de presse, etc.

***1. Notes et réflexions personnelles***

**1.1.** On sait que la première édition, privée et confidentielle, de *Corydon* a lieu en mai 1911, et que Gide la fait lire à quelques proches.

---

<sup>1</sup> Ms. γ 885, *Corydon* (Notes). — S.l.n.d. — 69 ff., formats divers ; et coupures de presse.

Parmi ceux-ci, Paul-Albert Laurens qui voudrait que l'œuvre soit écrite « dans un mode tout différent », qu'elle soit « grave », ce qui lui « donne à réfléchir<sup>2</sup> ». C'est donc probablement au cours de 1912 que Gide écrit cette note :

*J'expose à C.<sup>3</sup> le nouveau plan de Corydon auquel j'ai songé 4 jours durant, un Corydon tout différent, grave autant que l'eût pu souhaiter P[aul] L[ Laurens], où parlant sans feinte, je me livre tout nu. C'eût été un dialogue avec mon père ; je citerais (j'eusse cité) la page de son livre par où il me condamne<sup>4</sup>, et lui dirais : Condamnez-moi comme Saül fit Jonathan<sup>5</sup> après que son fils eut mangé contre sa défense ; de vous mon*

<sup>2</sup> *Journal*, t. I, p. 701, 14 janvier 1912.

<sup>3</sup> Non identifié. S'agit-il de Jacques Copeau avec qui Gide est alors en relation étroite et qu'il rencontre à plusieurs reprises au début de 1912 ? Parmi ses proches de l'époque, il est peu probable qu'il s'agisse de Charles Du Bos, dont Gide fait connaissance en mars 1911, et impossible qu'il s'agisse de Claudel.

<sup>4</sup> Cf. Paul Gide, *Étude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne*. Claude Martin m'y indique cette référence : « Jamais la femme n'a été plus vénérée, le mariage plus en honneur que parmi les héros chantés par Homère [...]. Telles étaient les mœurs patriarcales, non seulement dans la Grèce héroïque, mais dans toutes les sociétés primitives dont l'histoire ou la poésie nous ont conservé le souvenir. Mais quand la vie patriarcale eut fait place à la vie démocratique des cités, que l'homme eut délaissé son foyer pour la place publique, la femme tomba dans un abaissement que le temps devait rendre chaque jour plus profond. [...] »

Ce n'est pas seulement la société des courtisanes qui suppléait, chez les Grecs, à ces jouissances du foyer domestique qu'ils ignoraient toujours. Un amour sans nom, ou plutôt un vice infâme, était honoré dans toute la Grèce comme une vertu. On en peut voir la preuve dans tous les philosophes grecs, depuis Solon jusqu'à Plutarque : il me répugne de citer les textes et de m'arrêter sur un sujet si odieux. Il faut le dire à la honte de la Grèce : sa corruption était telle que les Romains, tout dégénérés qu'ils étaient eux-mêmes, en eurent horreur ; jamais, même au plus bas degré de leur décadence, ils n'arrivèrent à méconnaître à ce point les sentiments de la nature ; s'ils s'abandonnèrent, eux aussi, au plus honteux des vices, du moins ce ne fut pas avec l'assentiment et les louanges de leurs philosophes et de leurs législateurs. » (Paris, L. Larose et Forcel, 2<sup>ème</sup> édition, 1885, Livre premier : « Antiquité ». Chapitre III : « Grèce », pp. 69-71).

<sup>5</sup> Cf. I *Samuel*, 14, v. 24-45 : « Saül avait fait jurer le peuple, en disant : Maudit soit l'homme qui prendra de la nourriture avant le soir, avant que je me sois vengé de mes ennemis ! [...] Lorsque le peuple entra dans la forêt, il vit du miel qui coulait ; mais nul ne porta la main à la bouche, car le peuple respectait le ser-

père j'accepte la condamnation ; mais je ne l'accepterai point de ceux-là qui m'offriront, en place de mon péché, adultère, séduction ou débauche.

*Raisons pour lesquelles ce plan est impossible : cette œuvre doit atteindre la gravité par endroits, lorsqu'elle touche à l'amour et à la vie de la société. Elle ne peut et ne doit pas être une œuvre grave <entièrement> puisque précisément je pars de ce point que la question n'a pas la gravité que l'on croit. (v. le mot de Malthus à la fin de ma citation en épigraphe <sup>6</sup>) Il est à remarquer que le seul dialogue de Platon qui ne soit pas grave, c'est Malthus à la fin de ma citation en épigraphe) Il est à remarquer que le seul dialogue de Platon qui ne soit pas grave, c'est Le Banquet, où il s'élève à la plus (haute) gravité avec le discours de Diotime <sup>7</sup>, mais où, dans le courant du dialogue, il ne craint pas de faire intervenir Alcibiade et Aristophane — ce qu'il n'a fait dans aucun de ses autres livres.*

— Votre ton seul vous aliénera beaucoup de lecteurs.

— C'est autant de gagné. Ce n'est pas avant 50 ans d'ici que l'on m'accordera que j'ai pris le livre sur le ton qui convenait à la chose ; on

ment. Jonathan ignorait le serment que son père avait fait faire au peuple ; il avança le bout du bâton qu'il avait à la main, le plongea dans un rayon de miel, et ramena la main à la bouche ; et ses yeux furent éclaircis. Alors quelqu'un du peuple, lui adressant la parole, dit : Ton père a fait jurer le peuple, en disant : Maudit soit l'homme qui prendra de la nourriture aujourd'hui ! [...]

Ils battirent ce jour-là les Philistins depuis Micmasch jusqu'à Ajalon. [...] Saül dit : Approchez ici, vous tous chefs du peuple ; recherchez et voyez comment ce péché a été commis aujourd'hui. Car l'Éternel, le libérateur d'Israël, est vivant ! lors même que Jonathan, mon fils, en serait l'auteur, il mourrait. Et dans tout le peuple personne ne lui répondit. [...] Saül dit à Jonathan : Déclare-moi ce que tu as fait. Jonathan le lui déclara, et dit : J'ai goûté un peu de miel, avec le bout du bâton que j'avais à la main : me voici, je mourrai. Et Saül dit : Que Dieu me traite dans toute sa rigueur, si tu ne meurs pas, Jonathan. [...] Ainsi le peuple sauva Jonathan, et il ne mourut point. » Dans *Saül*, Gide ne fait aucune allusion à cet épisode.

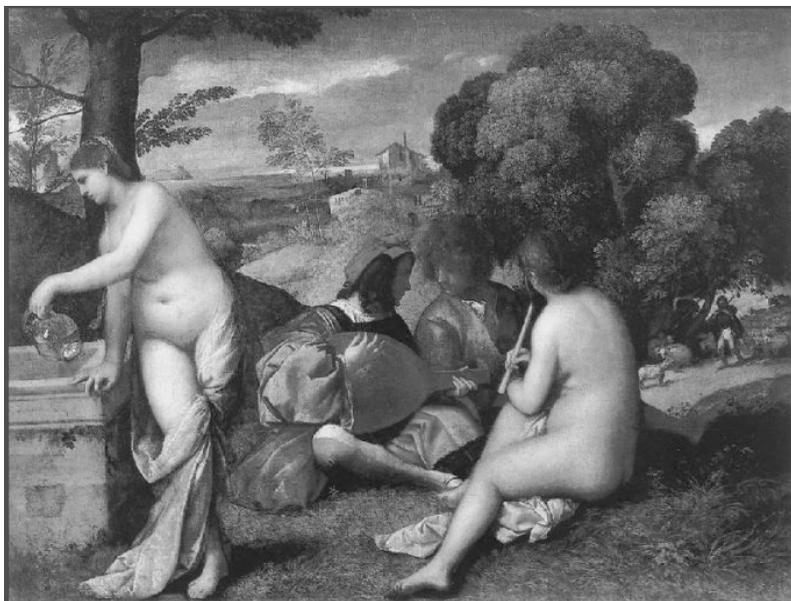
<sup>6</sup> Épigraphe de l'édition de 1911 : « Je serais inconsolable de dire quoi que ce soit directement ou indirectement qui pût être interprété dans un sens contraire à la vertu. Mais je ne pense pas que les fautes dont il s'agit (actes contraires à la chasteté) doivent dans les questions morales être envisagées seules, ou même qu'elles soient les plus graves qu'on puisse concevoir. » Malthus — p. 489.

<sup>7</sup> Diotime est la prêtresse de Mantinée à qui Socrate, dans *Le Banquet*, attribue ses théories sur l'amour et la beauté, et qu'il nomme sa préceptrice.

*commencera par dire : oui la chose mérite d'être discutée ; il est bien fâcheux que Corydon en parle sur un ton qui ne soit pas tolérable ; ce n'est pas tant la chose, id est : la discussion de la chose, qui nous choque, que ce ton qu'il a pris. Que puis-je demander de mieux que d'être attaqué pour la forme et d'entendre dire que le vent de la détonation, non la balle elle-même a brisé le carreau.*

**1.2.**

*Devant le Concert champêtre de Giorgione<sup>8</sup> dont —  
il ne pouvait se retenir de penser combien seraient plus beaux déshabillés ces deux sveltes adolescents vêtus à la manière vénitienne, que ces deux femmes aux molles chairs, adorablement blondes, à l'abdomen saillant. Il songeait que l'école vénitienne, ivre de couleurs, s'était, par cette glorification de la femme, perdue pour la sculpture (à vérifier).*




---

<sup>8</sup> Giorgione, *Le Concert champêtre*, 1510, Musée du Louvre, huile sur toile 110 x 138 cm.

## 2. Citations de Plutarque et autour de Plutarque, sur l'amour grec

Citations montrant l'importance de l'homosexualité dans l'Antiquité :

### 2.1.

*Démétrius se livrait sans frein à tous ses vices : il profitait de son loisir pour se plonger jusqu'à la satiété dans toute sorte de plaisirs ; mais en temps de guerre, il était tempérant comme le sont ceux qui le sont par nature. ...*

*... Un jour ayant appris que son fils était malade, Antigonus alla le voir. En arrivant, il trouva à la porte de son appartement un beau jeune homme, qui sortait. Antigonus entra, s'assit au chevet de son fils, et lui tâta le pouls. Démétrius lui dit alors que la fièvre venait de le quitter. « Je le sais, mon fils, lui dit Antigonus ; je l'ai trouvée à la porte qui sortait. » C'est ainsi qu'Antigonus supportait avec douceur les vices de son fils, par égard pour les services qu'il espérait de lui.*

*Plutarque, Vie de Démétrius.*

*Pierron Tome IV, p. 141<sup>9</sup>.*

### 2.2.

*Pour l'honneur de la ville, il ne me convient pas de divulguer tous les désordres de Démétrius ; toutefois je ne veux point passer sous silence la sagesse et la vertu de Démoclès. Démoclès était un jeune garçon, qui n'avait point encore atteint l'adolescence. Sa beauté, qu'annonçait son surnom, car on ne le nommait que « le beau Démoclès », ne fut pas longtemps ignorée de Démétrius. Démétrius le fit tenter, solliciter, effrayer même par ses émissaires ; mais rien ne put vaincre Démoclès. Pour se dérober à ses obsessions, Démoclès prit le parti d'abandonner le gymnase et tous les lieux d'exercices, et d'aller se baigner dans une étuve particulière. Démétrius l'ayant épié, entra à sa suite dans l'étuve, et comme Démoclès s'y trouvait seul. Le jeune garçon, se voyant sans secours et hors d'état de résister à Démétrius, découvrit la chaudière du bain, et se jeta dans l'eau bouillante, où il fut étouffé : —*

*Vie de Démétrius — IV — p. 146<sup>10</sup>.*

**2.3.** Cette citation figure au verso d'une feuille d'éphéméride : « Mardi 20 juillet ». Il s'agit sans doute de juillet 1919, puisqu'une note

<sup>9</sup> XIX, 5 et 8-9. Il s'agit d'Antigone le Borgne, père de Démétrios. Anne-Marie Ozanam traduit : « rencontra sur le seuil un de ses éromènes » (*Vies parallèles*, Gallimard, « Quarto »).

<sup>10</sup> XXIV, 2-5.

précise : « déjà cité dans *Corydon* (2<sup>ème</sup> partie) (copie M. page 23) », renvoyant à la copie de *Corydon* réalisée par Maria Van Rysseberghe en 1918.

« *Nous rougissons de lire dans Plutarque (1) que les Thébains, pour adoucir les mœurs de leurs jeunes gens, établirent par les lois un amour qui devait être proscrit par toutes les nations du monde* »

Esprit des lois. IV, chap. 8, p. 163

(1) Vie de Pélopidas — chap. X (Pierron T. II, p. 22 et sq.)<sup>11</sup>

Cic. — de Rep. — IV, 4

#### 2.4.

« *Pélops fils de Tantale et de Euryanassa, aiant épousé Hippodomia, en eut Atreus et Thyestes, et de la Nymphé Danaïde Chrysippus<sup>12</sup>, lequel il aimait plus que ses autres enfants légitimes : mais Janus le Thébain en estant devenu amoureux le ravit, et estant ainsi pris par Thyestes et Atreus, il obtint sa grâce envers Pelops à cause qu'il l'avoit fait par amour.* »

Plutarque (apocryphe Amyot<sup>13</sup> III p. 490 bis

*Tantale, se rendit odieux à Jupiter par le rapt de Ganymède<sup>14</sup>. (à vérifier)*

#### 2.5.

Plutarque

Oxonii [Oxford]1797<sup>15</sup> — t. III p. 511

<sup>11</sup> *Vie de Pélopidas*, XVIII-XIX (*Vies parallèles*, t. IV, Garnier, 1950, pp. 71-3).

<sup>12</sup> « Chrysippe, fils de Pélops, né vers 1350 avant notre ère. Sa mère, Axioché, et lui furent victimes d'Hippodamie, première femme de Pélops, qui les fit mettre à mort par Atrée et Thyeste. » (Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, t. 4, p. 255 c).

<sup>13</sup> *Œuvres morales & meslees* de Plutarque trad. par Amyot, édition de 1572. On sait qu' Amyot, traducteur acharné de Plutarque, ne se croyait pas asservi au texte original et qu'il a accommodé Plutarque à sa manière, ajoutant du sien et de sa connaissance du monde grec.

<sup>14</sup> Cf. Dominique Fernandez, *Le Rapt de Ganymède*, Grasset, 1989 ; et Claude Courouve, *Jupiter et Ganymède. Notes critiques, juridiques et historiques sur la notion et l'histoire de la pédophilie, ainsi que sur la problématique des seuils d'âge de consentement à une relation sexuelle*, Lépaud (Creuse) : Chez l'auteur, 2006 (1<sup>ère</sup> édition 2002). Zeus et Ganymède y sont donnés comme modèle de la relation pédérastique.

<sup>15</sup> *Plutarchi... moralia id est opera, exceptis vitis, reliqua. Graeca emendavit, notationem emendationum castigatam, subjunxit, animadversiones explicandis re-*

... « fertur Adonis a sue interfectus. Adonis autem idem qui Bacchus esse creditur : et multa peraguntur in utriusque sacrificiis, quae fidem faciant huic sententiae. Alii Adonidem fuisse amasium Bacchi autumant : et versus est in hunc sensum Phanoclis, amori dediti hominis

*Montivagus cernens divinum Bacchus Adonium,  
Cyprum perlustrans egregiam, rapuit*<sup>16</sup>.

## 2.6.

*Culture de la beauté masculine.*

Les Spartiates portent les cheveux longs. Cette coutume, ldit Plutarque, leur vient de Lycurgue : « La chevelure, disait Lycurgue, relève encore l'éclat de la beauté. » écrit Plutarque au début de sa vie de Lysandre<sup>17</sup>, après avoir dit que Lysandre est représenté sur telle statue qu'il signale, porteur d'une longue chevelure. — Et voici qui n'est l'indice d'aucun efféminement puisqu'aussitôt après il ajoute : « Son mâle courage, à l'épreuve de toutes les voluptés, ne connut d'autre plaisir que celui que donne l'estime publique, et qui est le prix des belles actions<sup>18</sup>. »

Il nous apprend d'autre part (vie d'Agésilas) qu'Agésilas, « du temps qu'il était dans les troupes d'enfants élevés ensemble, fut aimé de Lysandre que charmaient surtout la beauté de son naturel<sup>19</sup> ». Or nous

*bus ac verbis, item indices copiosos adjecit Daniel Wytttenbach, Oxford, Oxonii : ex typ. Clarendoniano, 7 tomes, 1795-1821.*

<sup>16</sup> « On rapporte qu'Adonis fut tué par un sanglier. Adonis est le même qu'on croit être Bacchus : et il s'accomplit dans les cultes de l'un et l'autre bien des choses qui ajoutent foi à cette opinion. D'autres affirment qu'Adonis fut l'amant de Bacchus : et il y a des vers en ce sens de Phanoclès, dédiés à l'amour masculin : " errant sur les montagnes, Bacchus aperçut le divin Adonis, en parcourant la remarquable Chypre, et l'enleva ". » (Traduit par Françoise Lecoq). Phanoclès est un poète élégiaque grec, probablement contemporain de Callimaque (4<sup>e</sup>-3<sup>e</sup> siècles av. J.-C.), qui chanta les amours masculines dans un poème *Erôtes à Kaloi*, dont ont été conservés des fragments édités par Ruhnken (*Epist. crit.*, II).

<sup>17</sup> *Vies parallèles, Lysandre*, I, 3 : « Il déclarait, dit-on, que la chevelure rend ceux qui sont beaux plus remarquables et ceux qui sont laids plus redoutables. »

<sup>18</sup> *Ibid.*, II, 2 : « Il se montra, plus que tout autre, docile aux habitudes spartiates, viril, indifférent à toute forme de plaisir, sauf à celui que procurent les beaux exploits et qui mène aux honneurs et au succès. »

<sup>19</sup> *Vies parallèles, Agésilas*, II, 1 : « Alors qu'il faisait partie de ce que l'on appelle les troupes d'enfants élevés ensemble, il eut pour érasme Lysandre, qui avait été frappé surtout par le bel équilibre de sa nature. »

savons, sous la plume de Plutarque, ce que le mot aimé veut ici dire — toutefois il est bon de dire qu'il était boiteux.

« Lysandre, dit-il ailleurs, qui avait été autrefois amoureux d'Agésilas<sup>20</sup>. »

(Vie de Lysandre — peu avant une citation de 4 vers —

## 2.7.

*Aeschylus selbst hat in seinen Myrmidonen ein Liebesverhältnis zwischen Achilles und Patroklos im Sinne seiner Zeit fingiert, wie man deutlich aus den bei Plutarch Amat. 5 und Athen. XIII erhaltenen Versen sieht.*

σεβας δε μηρων αγνον ονκ εμδεσω  
ω δσ χαριστε των πυκνων φιλ ηματων

vergleiche Lucian ; Amor, 54.

Traduction : Eschyle lui-même, dans ses *Myrmidons*, a imaginé une relation amoureuse à la façon de son époque entre Achille et Patrocle, comme on le voit clairement dans ces vers conservés par Plutarque (*Dialogue sur l'amour*, 5) et par Athénée XIII :

« Tu n'as pas respecté l'auguste <pureté>

De tes cuisses, cruel, malgré tous nos baisers ! »

Cf. Lucian, *Amor*, 54.

Commentaire : Ces vers des *Myrmidons*, tragédie perdue d'Eschyle, sont conservés par les deux textes mentionnés dans la citation : *Dialogue sur l'amour* de Plutarque, 4, 5, éd. des Belles-Lettres, p. 54 ; *Les Deipnosophistes* (ou le *Banquet des sophistes*) d'Athénée (grammairien et rhéteur grec du III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.), XIII, 602. Cet ouvrage a recueilli toutes sortes de citations qui en font un répertoire des ouvrages de l'Antiquité, notamment de ceux qui ont été perdus. C'est de lui que la citation est recopiée. Enfin les *Amours*, de Lucien de Samosate, controversent sur l'amour féminin et l'amour masculin, y font allusion : « Voilà comment j'entends la philopédie. Que les rêveurs en l'air, que les soi-disant philosophes, qui froncent gravement le sourcil, repaissent les ignorants de leurs mots prétentieusement honnêtes. Socrate, qui se connaissait en amour aussi bien qu'un autre, reposa sous la même chlamyde qu'Alcibiade, qui ne se leva point franc de ses atteintes. N'en sois pas surpris. Achille n'aimait point Patrocle pour le seul plaisir de rester assis vis-à-vis de lui, attendant qu'Éacide eût mis fin à ses chants, mais leur amitié se doublait par un plaisir commun. Aussi, lorsque Achille pleure la mort de

<sup>20</sup> *Lysandre*, XXII, 6 : « Lysandre, qui avait été l'éraсте d'Agésilas [...] »

Patrocle, sa douleur éclate avec l'accent de la vérité : *Quel commerce plus doux que tes embrassements ?* » (54)

**2.8.**

« *Lysandre, qui avait été autrefois amoureux d'Agésilas* <sup>21</sup> » (1)  
*Plutarque (Pierron) — Tome II, p. 382-83.*

*Voir plus loin il est question des filles de Lysandre — ce qui montre que d'autre part il eut des enfants. p. 395.*

*il serait assez curieux de chercher à établir quel âge avaient l'un et l'autre.*

*Citer l'admirable fin de Cléomène* <sup>22</sup>, *Plut. IV. 65*

**2.9.**

*Exemples de tempérance — de chasteté —*  
*Plut. III 77-79-80*

*On admirait sa tempérance (d'Agésilas) sa simplicité, sa modération* <sup>23</sup>.

**2.10.**

« *L'autre roi, Agésipolis, parce qu'il était fils d'un banni, et d'ailleurs fort jeune et naturellement modeste, se mêlait peu du gouvernement. Néanmoins Agésilas le fit, comme les autres, à sa main. Les deux rois mangent ensemble à la même table commune, quand ils sont à la ville. Connaissant donc qu'Agésipolis n'était pas moins porté que lui à l'amour, il amenait toujours la conversation sur les beaux jeunes garçons ; il tournait l'affection du jeune homme sur ce qu'il aimait lui-même, et il l'aidait dans sa passion. Dans ces amours lacédémoniennes,*

<sup>21</sup> Cf. Plutarque, *Vies parallèles, Agésilas*, II, 1 (*supra*, note 15).

<sup>22</sup> *Vies parallèles, Cleomene*, LVIII, 12-16 : « Il les engagea tous à mourir d'une façon digne de lui et de leurs exploits. Hippitas fut, sur sa demande, frappé le premier par un des jeunes ; ensuite chacun des autres s'égorgea de bonne grâce et sans crainte, sauf Pantée, le premier qui fût entré à Mégalopolis. C'était le plus beau des jeunes gens et le mieux fait pour se conformer à la discipline spartiate. Le Roi, qui l'avait eu pour mignon, lui donna l'ordre de ne mourir que quand il l'aurait vu tomber, lui et les autres. Ils étaient déjà tous à terre quand Pantée survint, et il les tâta tous avec son poignard pour voir si quelqu'un ne respirait pas encore sans qu'on le sût. Comme, après avoir aussi piqué Cléomène au talon, il vit une contraction sur son visage, il l'embrassa et s'assit près de lui ; puis, quand le Roi fut mort, il l'entoura de ses bras et se tua sur son corps. »

<sup>23</sup> *Vies parallèles, Agésilas*, XIV, 1 : « On parlait d'Agésilas dans toute la Haute Asie. Le pays était plein de son nom et célébrait avec admiration sa tempérance, sa simplicité et sa modération. »

il n'y avait rien de honteux ; il n'y a, au contraire, que pudeur, honnêteté, zèle pour la vertu, comme il a été écrit dans la Vie de Lycurgue<sup>24</sup>. »

Pierron III, 88,89

*copier dans Plutarque, Pierron III p. 95*

*épisode des amours de Archidamos, fils d'Agésilas et de Cléonymos. « jeune et beau garçon » « Agésilas connaissait l'inclination de son fils, et il ne l'en détournait pas, parce que Cléonyme, dès son enfance faisait espérer qu'il serait un honnête homme, autant que qui que ce fût<sup>25</sup>. »*

*Et cet Archidamos est le même dont un peu plus loin (p. 108) il est dit : « Archidamos se signala entre tous par sa vaillance : on le voyait, grâce à son courage et à son agilité, courir, par de petites rues détournées, sur tous les points où les troupes étaient pressées et partout arrêter l'ennemi avec un petit nombre de braves<sup>26</sup>. »*

*Et sitôt après ceci qui indique si bien l'alliance du courage et de l'uranisme — ou qui montre cette conception spartiate de l'uranisme école de vertu : « Isadas, fils de Phæbidas, se fit singulièrement admirer, non seulement de ses concitoyens, mais même de ses ennemis. C'était un jeune homme fort beau de figure, d'une taille élevée, et à cet âge où l'homme en passant de la puberté à l'état d'homme fait, est paré de toutes les grâces de la jeunesse. Tout nu, sans armes défensives, sans aucun vêtement, le corps frotté d'huile, tenant d'une main un javelot, de l'autre une épée, voilà comme il était accouru de sa maison<sup>27</sup>.*

*copier la suite — p. 108.*

### 3. *Autres citations et références à l'Antiquité*

#### 3.1.

*La question est si compliquée. Il est à remarquer que Platon, lorsqu'il voulut parler de l'amour, ne put plus se contenter du dialogue, mais fit appel à huit interlocuteurs pour la diversité des points de vue.*

#### 3.2.

*« Le plus célèbre parmi eux (voir tout le passage \*) est Ion de Chios<sup>28</sup>, vrai Ionien — nature complexe et souple ; il disputait la palme*

<sup>24</sup> *Ibid.*, XX, 7-9.

<sup>25</sup> *Ibid.*, XXV, 1 et 5.

<sup>26</sup> *Ibid.*, XXXIV, 7.

<sup>27</sup> *Ibid.*, XXXIV, 8-9.

<sup>28</sup> Poète tragique et historien grec, Ion (V<sup>e</sup> s. av. J.-C.) était aussi philosophe. Il

de la tragédie aux maîtres athéniens... etc.

\* des historiens-chroniqueurs qui « traduisaient librement les impressions que leur laissaient les personnalités les plus éminentes du jour »

— Mais le plus charmant tableau qu'Ion nous présente, c'est sa rencontre avec Sophocle, à Chios, dans un festin donné par le proxène d'Athènes, Hermélios, à l'illustre Athénien. C'est là qu'il nous dépeint le poète défendant contre un maître d'école pédant, quelques vers de Phrynicos, déroband par un stratagème habile un baiser au bel enfant qui servait d'échanson et prétendant par là réfuter Périclès, qui avait coutume de dire : C'est un bon poète, mais un piètre général. »

Curtius, II, p. 567.

### 3.3.

Épaminondas — élevé par son précepteur Lysis, dans la philosophie de Pythagore, ne négligea aucun des arts d'agrément que non seulement cette philosophie n'interdit pas, mais recommande. Il prit des leçons des plus habiles maîtres de son temps : Denys lui montra à chanter et à s'accompagner de la lyre. Olympiodore lui apprit à jouer de la flûte ; et Calliptron fut son maître de danse.

Épaminondas (Thébaïn) avait observé quel avantage donnait aux Lacédémoniens, sur tous les autres peuples de la Grèce, leur sobriété et leur tempérance ; il cherchait par son exemple à inspirer la même austérité de mœurs à ses concitoyens.

L'escadron sacré composé de 300 jeunes gens étroitement unis entre eux, et renommés par leur valeur<sup>29</sup>.

Après Leuctras où Épaminondas dirige la victoire héroïque (les Thébains à la tête desquels il était étaient 6000 d'infanterie + 500 chevaux — contre 10 000 fantassins et 1000 cavaliers) il ressentit écrit Walckenaer<sup>30</sup> exquisément une joie extrême et bientôt sa grande âme s'affligea de n'avoir pas eu plus de pouvoir sur elle-même.

eut l'occasion de souper avec le poète Sophocle chargé, en qualité de général, de diriger une expédition contre Samos. Il est l'auteur de *Souvenirs* dont Athénée a conservé quelques passages, dont le banquet avec Sophocle.

<sup>29</sup> Cf. Plutarque, *Vies parallèles*, *Pélopidas*, XVIII, 1. Le « bataillon sacré » était un corps d'élite de l'armée thébaine, formé de trois cents hommes et, dit Plutarque, « composé d'amants et d'aimés » combattant côte à côte. Il a été anéanti à la bataille de Chéronée, en 338 av. J.-C., par la cavalerie d'Alexandre le Grand.

<sup>30</sup> Charles Athanase Walckenaër (1771-1852) publia en 1798 un *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine*, et il est l'auteur de notices insérées dans la *Biographie universelle* de Michaud (1810-1828, 52 vol. + 32 vol. de suppl.).

*Épaminondas, blessé mortellement à Mantinea*<sup>31</sup>, demanda avant d'expirer Daiphanta et Jollidos, qu'il jugeait dignes de le remplacer ; on lui dit qu'ils étaient morts : « Persuadez donc, reprit-il, aux Thébains, de faire la paix. » Et en effet, après la perte d'Épaminondas, Thèbes, suivant l'expression d'un ancien, fut comme un javelot dépouillé du fer qui en forme la pointe, et cessa d'être redoutable.

Cicéron prétend qu'Épaminondas est le plus grand homme que la Grèce ait produit, et l'on ne saurait disconvenir qu'il offre un des modèles les plus parfaits du grand capitaine, du patriote et du sage.

La Vie d'Épaminondas de Plutarque s'est perdue. Il faut consulter ensuite Diodore de Sicile<sup>32</sup>, Justin, Pausanias, Polybe, Frontin<sup>33</sup>, Cicéron, Aelius<sup>34</sup>, Valère Maxime, Polyen<sup>35</sup>. Ce dernier a fait un conte ridicule sur la femme d'Épaminondas<sup>36</sup>, qu'on sait, par d'autres auteurs plus croyables, ne s'être jamais marié. — (ici une note : « Il nous paraît même malheureusement trop certain, par un passage de Plutarque dans son traité sur l'Amour, qu'Épaminondas était adonné à ce goût infâme auquel les Grecs, et surtout les Lacédémoniens (c'est-à-dire les plus

<sup>31</sup> Mantinée (en gr. Mantinea, en lat. Mantinea) : ville grecque d'Arcadie. Membre de la Confédération péloponnésienne, elle eut de graves conflits avec Tégée et Sparte au sujet de la Parrhasie, région méridionale que Sparte lui disputait (fin du V<sup>ème</sup> siècle av. J.-C.). Mantinéens et Spartiates d'Agésilas se battirent en 362 contre les Thébains d'Épaminondas, qui périt ; l'issue de la bataille demeura indécise. Cf. Plutarque, *Vies parallèles*, Agésilas, XXXV, 1-2, et Xénophon, *Helléniques*.

<sup>32</sup> Diodore de Sicile : historien grec du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., auteur d'une histoire universelle qui utilise tous ses prédécesseurs grecs et romains.

<sup>33</sup> Frontin, fonctionnaire romain (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.), auteur d'un mémoire sur l'art militaire, *Stratagematicon*, contenant des paroles et anecdotes prises dans la vie des plus célèbres capitaines de l'Antiquité.

<sup>34</sup> Aelius Lampridius, historien latin du temps de Dioclétien, l'un des six auteurs qui ont écrit des biographies d'empereurs, réunies sous le titre d'*Historia augusta*.

<sup>35</sup> Polyen, rhéteur et historien grec (II<sup>ème</sup> s. apr. J.-C.), auteur des *Stratagema ou Ruses de guerre*, compilation qui rassemble maintes anecdotes historiques.

<sup>36</sup> Polyen, *Ruses de guerre*, II, 3, « Epaminondas » : « Phébiade, qui avait le commandement de la citadelle de Cadmie, était amoureux de la femme d'Épaminondas. Cette femme le fit savoir à son mari, qui lui ordonna de faire semblant d'aimer Phébiade, et de lui promettre une nuit, avec engagement de mener avec elle d'autres femmes pour ses amis. »

valeureux) n'attachaient aucune honte. Plutarque nous apprend que le héros thébain aima deux jeunes gens, Asopicos et Zéphiodore ; que ce dernier périt aussi à la bataille de Mantinea, et fut enterré auprès de lui. »

### 3.4.

*Se souvenir à propos d'Épaminondas de l'admirable Éloge de Montaigne* <sup>37</sup> cité par Brunschwick — en note du passage de Pascal sur icelui.

---

<sup>37</sup> Cf. *Essais*, II, 6 : « Si quelcun s'enivre de sa science, regardant souz soy : qu'il tourne les yeux au dessus vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits, qui le foulent aux pieds. S'il entre en quelque flateuse presumption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Épaminondas, de tant d'armées, de tant de peuples, qui le laissent si loing derriere eux. Nulle particuliere qualité n'enorgeuillira celuy, qui mettra quand et quand en compte, tant d'imparfaites et foibles qualitez autres, qui sont en luy, et au bout, la nihilité de l'humaine condition. » (« Pléiade », 1950, pp. 417-8) ; et II, 36 : « Le tiers, et le plus excellent, à mon gré, c'est Epaminondas.

De gloire, il n'en a pas à beaucoup pres tant que d'autres (aussi n'est-ce pas une piece de la substance de la chose,) de resolution et de vaillance, non pas de celle qui est esguisée par ambition, mais de celle que la sapience et la raison peuvent planter en une ame bien réglée, il en avoit tout ce qui s'en peut imaginer. De preuve de ceste sienne vertu, il en a fait autant, à mon advis, qu'Alexandre mesme, et que Cæsar : car encore que ses exploits de guerre, ne soyent ny si frequens, ny si enflez, ils ne laissent pas pourtant, à les bien considerer et toutes leurs circonstances, d'estre aussi poissants et roides, et portants autant de tesmoignage de hardiesse et de suffisance militaire. Les Grecs luy ont fait cet honneur, sans contredit, de le nommer le premier homme d'entre eux : mais estre le premier de la Grece, c'est facilement estre le prime du monde. Quant à son sçavoir et suffisance, ce jugement ancien nous en est resté, que jamais homme ne sceut tant, et parla si peu que luy. Car il estoit Pythagorique de secte : Et ce qu'il parla, nul ne parla jamais mieux : excellent orateur et tres persuasif.

Mais quant à ses moeurs et conscience, il a de bien loing surpassé tous ceux, qui se sont jamais meslez de manier affaires : car en ceste partie, qui doit estre principalement considerée, qui seule marque veritablement, quels nous sommes : et laquelle je contrepoise seule à toutes les autres ensemble, il ne cede à aucun philosophe, non pas à Socrates mesmes.

En cestuy-cy l'innocence est une qualité, propre, maïtresse, constante, uniforme, incorruptible. Au parangon de laquelle, elle paroist en Alexandre subalterne, incertaine, bigarrée, molle, et fortuite.

L'ancienneté jugea, qu'à esplucher par le menu tous les autres capitaines, il se trouve en chascun quelque speciale qualité, qui le rend illustre. En

## VI,353 — Pascal, p. 490-491-

---

cestuy-cy seul, c'est une vertu et suffisance pleine par tout, et pareille : qui en tous les offices de la vie humaine ne laisse rien à desirer de soy : Soit en occupation publique ou privée, ou paisible, ou guerriere : soit à vivre soit à mourir grandement et glorieusement. Je ne cognoy nulle ny forme ny fortune d'homme, que je regarde avec tant d'honneur et d'amour. Il est bien vray, que son obstination à la pauvreté, je la trouve aucunement scrupuleuse : comme elle est peinte par ses meilleurs amis. Et ceste seule action, haute pourtant et tres digne d'admiration, je la sens un peu aigrette, pour par souhait mesme en la forme qu'elle estoit en luy, m'en desirer l'imitation. Le seul Scipion Æmylian, qui luy donneroit une fin aussi fiere et magnifique, et la cognoissance des sciences autant profonde et universelle, se pourroit mettre à l'encontre à l'autre plat de la balance. O quel desplaisir le temps m'a faict, d'oster de nos yeux à point nommé, des premieres, la couple de vies justement la plus noble, qui fust en Plutarque, de ces deux personnages : par le commun consentement du monde, l'un le premier des Grecs, l'autre des Romains ! Quelle matiere, quel oeuvrier ! Pour un homme non saint, mais que nous disons, galant homme, de moeurs civiles et communes : d'une hauteur modérée : la plus riche vie, que je sçache, à estre vescu entre les vivants, comme on dit : et estoffée de plus de riches parties et desirables, c'est, tout consideré, celle d'Alcibiades à mon gré. Mais quant à Epaminondas, pour exemple d'une excessive bonté, je veux adjoûter icy aucunes de ses opinions.

Le plus doux contentement qu'il eut en toute sa vie, il tesmoigna que c'estoit le plaisir qu'il avoit donné à son pere, et à sa mere, de sa victoire de Leuctres : il couche de beaucoup, preferant leur plaisir, au sien si juste et si plein d'une tant glorieuse action.

Il ne pensoit pas qu'il fust loisible, pour recouvrer mesmes la liberté de son pays, de tuer un homme sans cognoissance de cause : Voyla pourquoy il fut si froid à l'entreprise de Pelopidas son compaignon, pour la delivrance de Thebes. Il tenoit aussi, qu'en une bataille il falloit fuyr le rencontre d'un amy, qui fust au party contraire, et l'espargner.

Et son humanité à l'endroit des ennemis mesmes, l'ayant mis en soupçon envers les Boeotiens, de ce qu'apres avoir miraculeusement forcé les Lacedemoniens de luy ouvrir le pas, qu'ils avoyent entrepris de garder à l'entrée de la Morée pres de Corinthe, il s'estoit contenté de leur avoir passé sur le ventre, sans les poursuyvre à toute outrance : il fut déposé de l'estat de Capitaine general. Tres honorablement pour une telle cause : et pour la honte que ce leur fut d'avoir par nécessité à le remonter tantost apres en son degré, et recognoistre, combien dependoit de luy leur gloire et leur salut : la victoire le suyvnt comme son ombre par tout où il guidast. La prospérité de son pays mourut aussi, comme elle estoit née, avec luy. » (*Ibid.*, p. 845-847).

**3.5. Harmodios et Aristogiton** <sup>38</sup>.

« La force de chacun semble doublée de celle de son ami, et, séparé d'Aristogiton, Harmodios paraîtrait amoindri, comme Aristogiton séparé d'Harmodios.

Pierre Paris <sup>39</sup>, *Sculpture antique* p. 179

**3.6. Petit roman**

*L'indispensable chose que c'était pour la Grèce (d'où naquit son art) de pouvoir en pleine liberté admirer la beauté masculine — etc. et Phidias le divin Pantarcès* <sup>40</sup>.

v. Math. Duval, p. 13 <sup>41</sup>.

**3.7.**

Corydon

*V. le mythe de Cypressus, Ovide — X Met. 121* <sup>42</sup>

<sup>38</sup> Aristogiton est un Athénien de classe moyenne ; Harmodios, son jeune amant, appartient aux cercles aristocratiques de la cité.

<sup>39</sup> Archéologue (1859-1931), membre de l'École française d'Athènes, spécialiste de l'art grec et de l'Espagne ancienne.

<sup>40</sup> Cf. Pausanias, *Le Tour de Grèce*, L'Élide, V : « La statue de Zeus. / Le dieu est assis sur un trône d'or et d'ivoire ; il a sur la tête une couronne qui imite le branchage de l'olivier ; [...] les pieds du trône sont réunis par quatre traverses, dont chacune va de l'un à l'autre. Sur celle qui se présente d'abord à la vue en entrant dans le temple, on voit sept figures ; la huitième ayant disparu on ne sait comment. Ces personnages représentent probablement d'anciens combats ; car les exercices auxquels ils se livrent, n'étaient pas encore en usage pour les enfants à l'époque où vivait Phidias : celui d'entre eux qui a la tête ceinte d'une bandelette, ressemble, dit-on, à Pantarcès, jeune Éléen que Phidias aimait, et qui remporta le prix de la lute parmi les enfants, en la quatre-vingt-septième olympiade. »

<sup>41</sup> Mathias Duval & Édouard Cuyet, *Histoire de l'anatomie plastique*, Paris, Picard & Kaan., 1898. Grand in-8° broché, 13-351 pp., 118 illustrations dont plusieurs pleine page.

<sup>42</sup> Il s'agit du mythe de Cyparissus, le Cyprès, qui tua le grand cerf qu'il aimait tant : « Carthée voyait errer dans ses campagnes un beau cerf consacré aux nymphes de ses bords. Un bois large et spacieux s'élevait sur son front qu'il ombrageait de son éclatante ramure dorée. Le long de ses reins flottaient des colliers de perles suspendues à son cou arrondi ; sur son front une bulle d'argent, retenue par des liens délicats, s'agitait, et deux anneaux semblables, d'un airain poli, brillaient à ses oreilles autour de ses tempes étroites. Libre de toute frayeur, affranchi de sa timidité naturelle, il fréquentait les demeures des hommes, et ne craignait pas d'offrir son cou aux caresses d'une main étrangère. Cependant, pardessus tous, ô le plus charmant des fils de Céos, tu l'aimais, toi, Cyparissus !

auquel il est fait allusion dans Marlowe : *Hero & Leander*<sup>43</sup>  
 (sans doute le passage serait à traduire) ainsi que dans Spenser<sup>44</sup> :  
 F.Q. VI-17

Il est remarquable que cette stance soit conservée dans l'édition de classe — Oxford Ed. G. W. Kitchin, D.D., soigneusement expurgée — et où ne figurent point p. ex. les belles stances sur Hippolyte.

V. également Virgile, *Georg. I.* 20<sup>45</sup>.

#### 4. Autres citations et références

4.1. Les deux citations suivantes, recueillies d'abord pour *Corydon*, pour l'aspect humain et non biologique de la filiation, font surtout partie du dossier préparatoire des *Faux-Monnayeurs*, pour lesquels elles ont alimenté la scène d'ouverture initialement prévue, autour du personnage de Freyda (ou Hilda), jeune femme de retour de Polynésie (voir A. Gide, *Un Fragment des "Faux-Monnayeurs"*, *Le Manuscrit de Londres*, Centre d'études gidienne, 1990). La filiation de *Corydon* aux *Faux-Monnayeurs* est ainsi bien marquée, non seulement par le motif de l'homosexualité, mais aussi celui de la famille et du bâtard<sup>46</sup>.

*La famille.*

*A joindre à l'histoire des enfants échappés à leur famille naturelle — adoptés, etc. V. Darwin, Tahiti, Stevenson, etc.*

« *If a woman fosters another's child, her love for him is all the stronger because she has no claim upon him — no claim of kinship. That*

C'est toi qui le menais paître l'herbe nouvelle, toi qui l'abreuvas au courant des sources limpides. Tantôt tu parais son bois de testons fleuris ; tantôt, monté sur sa croupe, tu chevauchais çà et là, pressant d'un frein de pourpre sa bouche obésissante. » (*Les Métamorphoses*, X, v. 106-125).

<sup>43</sup> Athée, accusé de meurtre et d'homosexualité, Christopher Marlowe est l'auteur du poème *Hero and Leander* (1598), inspiré de Musée, un auteur d'*epyllia* du VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.. Héro est prêtresse d'Aphrodite à Sestos (sur la rive européenne de l'Hellespont), tandis que Léandre habite à Abydos, sur la rive asiatique. Toutes les nuits, Léandre traverse le détroit à la nage guidé par une lampe qu'Hééro allume en haut de la tour où elle vit. Mais lors d'un orage, la lampe s'éteint et Léandre s'égaré dans les ténèbres. Lorsque la mer rejette son corps le lendemain, Hééro se suicide en se jetant du haut de sa tour.

<sup>44</sup> Edmund Spenser est un poète anglais (vers 1552-1599), auteur d'un vaste poème allégorique, *la Reine des fées* (1590).

<sup>45</sup> « *Et teneram ab radice ferens, Silvane, cupressum* »

<sup>46</sup> Voir le prochain dossier des « copeaux » des *Faux-Monnayeurs* dans le BAAG.

*is, but simply the claim of love. Love cannot prove its claim by any document which society accepts, and does not wish to prove it ; it merely worships with double passion its life's uncertain treasure.*

Tagore : *Hungry stones*<sup>47</sup> (Living or dead) p. 193<sup>48</sup>.

#### 4.2.

*Mœurs Tahitiennes + des Marquises*

« *Le catholicisme aussi bien que le protestantisme semble n'avoir que bien peu de prise sur les indigènes. Ils ont toujours été sceptiques et le sont restés. Aux Marquises, il y a plus d'hommes que de femmes et la polyandrie y prospère. Un tout jeune garçon entre en ménage avec une jeune fille de son âge, ce qui là-bas s'appelle « prendre une seconde mère ». Un peu plus tard, un homme plus âgé adopte le jeune couple et l'installe chez lui : Ils vivent heureux, sans disputes. Les enfants sont échangés, on donne les siens à des amis.*

*Quand on veut avoir un enfant on le retient à l'avance. Les parents qui refuseraient de céder leur bébé seraient considérés comme des gens sans savoir vivre. C'est la règle générale de ne jamais rien refuser de ce qui vous est demandé.*

*(Souvenirs ou lettres de voyage de Mlle [blanc] amie de Suzanne Schlumberger).*

24 mars 1912.

#### 4.3.

On trouvera, dans l'Appendice de la Notice de *Corydon*, dans « La Pléiade », un important ensemble de notes et citations de Lester Ward, sociologue américain (1840-1913, auteur de *Pure Sociology. A Treatise on the Origin and Spontaneous Development of Society*, Boston, Ginn & Co, 1903), que nous complétons ici :

« *Le zèle évident de la part de beaucoup de gens de soustraire la race humaine à la supposée disgrâce d'avoir jamais eu des relations sexuelles*

<sup>47</sup> Rabindranath Tagore, *The Hungry stones and other stories*, Indien, New York 1916.

<sup>48</sup> Cité dans A. Goulet, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Minard, « Bibliothèque des Lettres Modernes », 1986, p. 592. (« Si une femme élève l'enfant d'une autre, son amour pour l'enfant et d'autant plus fort qu'elle n'a pas de droit sur lui — aucun droit de parenté s'entend, mais simplement le droit de l'amour. L'amour ne peut prouver son droit par aucune preuve acceptable par la société, et ne désire pas le prouver ; il se contente d'adorer, avec une passion redoublée, l'incertain trésor de la vie »). C'est nous qui traduisons.

que leur époque et leur pays condamnent est une des principales causes du peu de confiance qu'inspirent les discussions. »

L. Ward, II, p. 71

4.4. Dossier « Bazalgette et Whitman » : voir l'Appendice de la Notice de *Corydon*.

4.5. Ped. Maldoror — p. 254 à 261 — <sup>49</sup>

4.6.

« La femme nuit à l'Art, détourne à son profit les sources vives de l'inspiration, les tarit contre son sein incertain comme le sable. »

E. et J. de Goncourt, Journal.

4.7.

(avant d'arriver à Florence) « Il avait là tous les plaisirs qu'il est possible, au débat des hostes. Ils ont cette costume d'envoier audevant des étrangers sept ou huit lieues, les éconjuré de prendre leur logis. ... et tout le long du chemin, lui (Montaigne) qui les voulait amuser, se faisait plaisamment entretenir des diverses offres que chacun lui faisait, et il n'est rien qu'ils ne promettent. — (dans les éditions originales il y a : anche ragazze e ragazzi [= aussi des jeunes filles ou des jeunes hommes].)

Voyage de Montaigne <sup>50</sup>, Hachette — p. 185

4.8.

Ped.

... « certains Portugais, quelques années y a, étaient entrés en une étrange confrérie. Ils s'épousaient masle à masle à la messe, avec mesmes seremonies que nous faisons nos mariages, faisaient leurs pasques ensemble, lisaient ce mesme évangile des nopces, et puis couchaient et habitaient ensemble. ...

Il fut brûlé huit ou neuf Portugais de cette bele secte. »

(la suite ajoute : « Onze, tant Espagnols que Portugais, furent brûlés.

1578. A. d'Ancona) —

Voyage de Montaigne <sup>51</sup>, p. 248.

<sup>49</sup> Cf. Lautréamont, *Les Chants de Maldoror*, Paris, Nouvel Office d'Édition, 1968, pp. 258-62 : « le souvenir de Falmer... ».

<sup>50</sup> Le *Journal de voyage* de Montaigne, tenu en 1580-1581 et publié en 1774, enregistre ses observations sur les pays qu'il visite : Allemagne, Suisse, Italie. Il est à Florence le 22 juin 1581.

<sup>51</sup> « Rome, [...], le 18, [...] je rancontrais au retour de Saint Pierre un home qui

**4.9.** *copier le passage copié par Gourmont*

Dialogue des amateurs, p. 202, 203

Voici le passage auquel Gide se réfère :

« Il existe entre la nature et la civilisation un conflit permanent, intéressant au plus haut point l'avenir de la race. La nature donne à l'homme, dès l'âge de l'adolescence, avec les facultés de la reproduction, le besoin créateur ; et la société, en dressant la barrière de ses mœurs et de ses complications matérielles, s'oppose à ce que l'instinct d'amour soit satisfait avant le moment social du mariage.

Comment solutionner ce problème, au mieux de la santé, des élans impulsifs du génie de l'espèce, et des expériences de la vie civilisée ?

1° L'homme doit-il rester chaste jusqu'au mariage ? Ne craignez-vous pas que l'abstinence soit une cause d'amoindrissement de ses qualités viriles ?

2° Si vous pensez que l'individu doit accomplir sa fonction d'homme, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à l'époque où il sera capable de se charger d'une famille, comment estimez-vous qu'il puisse le faire, sainement, raisonnablement, sans nuire à son avenir, sans porter préjudice non plus à autrui ? »

Hein ? Qu'en pensez-vous ?

M. DEL. — Innocence, innocence, tout n'est qu'innocence !

(Remy de Gourmont, *Dialogues des Amateurs sur les choses du temps* (1905-1907). Épilogues, IV<sup>e</sup> série, Mercure de France, 1907, pp. 202-3).

**4.10.**

« Il faut donc que tu sois sodomiste. Je ne vois aucune autre raison qui oblige à un silence aussi absolu. »

Calderon (Cabellos de Absalon)

Journée I

*Allusions fréquentes déjà dans Gongora, Quevedo, etc.*

**4.11.**

*pour donner une idée de la traduction Nicolas, d'Omar Kheyam*<sup>52</sup>.

m'avisait plaisamment de deux choses : que les Portugais foisoient leur obédience la semene de la Passion, et puis que ce mesme jour la station estoit à Saint Jean Porta Latina, en laquelle église certains Portugais, quelques années y a, estoient entrés en une étrange confrérie. » Etc., *Journal de voyage*.

<sup>52</sup> *Les Quatrains de Khèyam*, traduit du persan par J.-B. Nicolas ex-premier drogman de l'Ambassade Française en Perse. Omar Ibn Ibrahim El Khayyâm (vers

p. 104-105. Strophe 205

« En compagnie d'un ami aimable —

(ici une note) = (« Dieu »)

#### 4.12.

Ces deux notes concernent les passions amoureuses de Michel-Ange, à quoi Gide fait allusion dès le début du « premier Dialogue », avec la vision de la fresque de la formation de l'homme par Michel-Ange. On sait en effet que Michel-Ange était sensible aux jeunes « garzoni », les enfants des rues qui lui faisaient office d'aides et de modèles dans son atelier. Sa passion la plus durable s'adressa à Tommaso dei Cavalieri, mais il en connut d'autres, et en 1544, il composa quarante-huit épigrammes funéraires pour Cecchino Bracci, un tout jeune homme dont il s'était violemment épris et dont la mort brutale l'accabla de douleur.

*Riccio hatte einen jungen Verwandten im Hause, Cecchino Bracci, der am 8. Februar 1544 im siebzehnten Lebensjahre plötzlich starb. So ungemessenen Gram liesz sein Verlust zurück, dasz dies Gefühl allen denen, die den Jüngling gekannt hatten, als ein kaum zu überwindendes erschien. Für einige Zeit bildete die Verherrlichung seines Andenkens das einzige Thema der Freunde Riccio's. Wir besitzen eine ganze Sammlung kurzer Gedichte von MichelAngelo, sämentliche Grabschriften für Cecchino Bracci, Tag für Tag an Riccio gesandt. Erst hatte er nur fünfzehn versprochen, bis endlich fast fünfzig daraus geworden sind.*

Grimm — II, 353 —

[Riccio<sup>53</sup> avait chez lui un jeune parent, Cecchino Bracci, qui mourut subitement le 8 février 1544, dans sa dix-septième année. Sa mort causa un chagrin si insupportable que ce sentiment paraissait presque impossible à surmonter à tous ceux qui avaient connu le jeune homme. Pendant un certain temps, la célébration de sa mémoire formait le seul sujet des amis de Riccio. Nous possédons toute une collection de courts poèmes de Michel-Ange, tous des épitaphes pour Cecchino Bracci, qu'il envoyait à Riccio jour après jour. Il n'en avait d'abord promis que quinze, qui finalement sont devenus près de cinquante.] (C'est nous qui traduisons.)

---

1050-vers 1123), mathématicien, astronome et philosophe persan, est l'auteur d'une œuvre poétique célèbre, les *Robayat*, suite de quatrains épigrammatiques. Voir aussi David H. Walker, « L'inspiration orientale des *Nourritures terrestres* », *Comparative Literature*, Vol. 26, Nr. 3 (Summer, 1974), pp. 203-19.

<sup>53</sup> Il s'agit de Luigi del Riccio, qui héberge Michel-Ange malade en 1544.

*Wiederum zwischen Gianotti, Riccio und MichelAngelo spielte ein Drama ab, so eigentlich, dasz es nur aus dem Rom jener Tage heraus verständlich erscheint.*

*Michelangelo —*

*Hermann Grimm — II P. 359 —*

[Par ailleurs se jouait un drame entre Giannotti<sup>54</sup>, Riccio et Michel-Ange, que nous ne pouvons comprendre que dans le contexte de la Rome de cette époque.]

**4.13.**

« *En vérité, Suzon, j'ai pensé mille fois que si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles (les femmes légitimes), c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession par celui de la variété.* »

*Le Mariage de Figaro, [V,7], p. 261.*

**4.14.** Sur *Chantecler*, d'Edmond Rostand. Voir l'Appendice de la Notice.

**4.15.**

*Ped. — V. Die Geschichte vom Streite des Mannes mit der gelehrten Frau über die Vorzüge der Geschlechter*<sup>55</sup>.

*1001 nuits de Greve*<sup>56</sup>

*T. VI. p. 181 et sqs.*

**4.16.**

*Ped. —*

« *... comme de Monsieur, frère du roi*<sup>57</sup>, dont Mme de Lafayette dit avec une si éloquente discrétion que "le miracle d'enflammer le cœur de ce prince n'était réservé à aucune femme du monde".

<sup>54</sup> Secrétaire des Dix de Florence de 1527 à 1530, Donato Giannotti (1492-1573) a été l'ami de Michel-Ange.

<sup>55</sup> L'histoire de la dispute d'un homme avec une femme savante au sujet des qualités des sexes.

<sup>56</sup> Il s'agit probablement d'une référence des *Mille et une nuits* procurée à Gide par Felix Paul Greve, son traducteur allemand de 1905 à 1909, et traducteur d'Oscar Wilde. Pour leur rencontre, voir Claude Martin, *André Gide ou la vocation du bonheur*, pp. 445-9.

<sup>57</sup> Monsieur est le second fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche (1640-1701), que Saint-Simon présente comme « un petit homme ventru, monté sur des échasses tant ses souliers étaient hauts, toujours paré comme une femme, plein de bagues, de bracelets et de pierreries partout, avec une longue perruque toute étalée devant, noire et poudrée et des rubans partout où il pouvait mettre, plein de

*Histoire d'Henriette d'Angleterre***4.17.**

*Défense d'O.[scar] W.[ilde] par Paul Adam, dans la Revue blanche du 15 mai 1895*<sup>58</sup>.

**4.18.** Citation avec la suscription : « Polyg[amie] ».

« *After a time, the thought of Mary recurred to me. I was distressed to find that, in the very height of my love for Theresa, my love for Mary continued unabated. Had it been otherwise, had my affection for Mary grown dim, I should not have been so much perplexed, but it did not. It may be ignominious to confess it, but so it was ; I simply record the fact.* »  
Autob. de M. Rutherford<sup>59</sup>, p. 244.

[« Au bout d'un moment, mes pensées de Marie sont revenues. J'étais bouleversé de constater, au comble de mon amour pour Thérèse, que mon amour pour Marie persistait sans s'apaiser. Si ça avait été différent, si mon affection pour Marie s'était affaiblie, je n'aurais pas été aussi perplexe, mais ce n'était pas le cas. C'est peut-être ignominieux de l'avouer, mais c'était ainsi ; je ne fais qu'enregistrer le fait. »]

**4.19.**

*On trouve sur la Knabenliebe*<sup>60</sup> *un recueil de renseignements dans le Charikles de Becker*<sup>61</sup> — *Zweiter Excursus zur fünften scène* [sic].

sortes de parfums et en toutes choses la propreté même ». De fait, on le connaît occupé uniquement d'amitiés masculines.

<sup>58</sup> En 1895, après la condamnation d'Oscar Wilde, Stuart Merrill sollicite les signatures des grands noms de la littérature française pour une pétition adressée à la reine Victoria en faveur de l'écrivain irlandais. Paul Adam est un des rares à apporter sa signature, avec Octave Mirbeau, Henry Bauër, Paul Adam et Hugues Rebell. Faute de signatures prestigieuses (Émile Zola, Alphonse Daudet, les frères Goncourt, etc. s'étant récusés) la pétition ne parviendra jamais à Londres.

<sup>59</sup> Mark Rutherford (pseudonyme de William Hale White, 1831-1913), est un romancier anglais auteur de l'*Autobiographie de Mark Rutherford* (1881), roman publié anonymement, que Gide cite en particulier dans son *Dostoïevsky*.

<sup>60</sup> Inversion sexuelle, pédérastie.

<sup>61</sup> Wilhelm Adolph Becker, *Charikles. Bilder altgriechischer Sitte. Zur genaueren Kenntnis des griechischen Privatlebens* [Chariclès. Images des mœurs de la Grèce ancienne. Pour une connaissance plus précise de la vie privée grecque], 2 vol., Leipzig, Fleischer 1840. Chariclès est un amiral athénien du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., qui commanda une flotte en 413 (Guerre du Péloponèse), fut un des Trente Tyrans après la prise de sa patrie (404), jouissant d'une grande influence, mais qui meurt assassiné en 403.

## 5. *Statistiques*

Dans son dossier préparatoire en vue de *Corydon*, Gide accumule les statistiques concernant la population, manifestement préoccupé par le problème de la reproduction, connexe de celui de l'homosexualité, et surtout voulant voir dans la disproportion des nombres des sexes une justification de l'homosexualité (cf. Deuxième Dialogue, 5 et 7).

### 5.1.

« *Les hommes sont plus nombreux que les femmes à la naissance et jusqu'à la nubilité. À cet âge l'égalité tend à s'établir par suite de la mortalité masculine plus grande. Puis bientôt la supériorité + proportion du sexe féminin l'emporte ; en sorte que si l'on prend une population au dessus de 19 ans accomplis (20 ans) (en France, recensement de 1911, dernier paru)*

*Hommes 12.120.000*

*Femmes 12.944.000*

*Soit une supériorité féminine de 824.000.*

*Au dessous de 15 ans on avait :*

*Hommes 6.458.000*

*Femmes 4.972.000*

*Soit une supériorité masculine de 1.486.000.*

*Il est à remarquer que l'âge du mariage étant plus élevé pour l'homme que pour la femme cette disproportion se trouve sensiblement accrue :*

*Hommes entre 30 et 55 ans = 6.141.260*

*Femmes entre 20 et 45 ans = 7.063.644*

*Soit supériorité féminine = 922.384*

*ou, pour 1000 : 458 mâles pour 542 fem.*

*moyenne des naissances de 1901 à 1910*

*mâles = 412 000*

*fem. = 395 000*

*soit excédent mâle de 17 000*

### 5.2.

*Corydon suite*

*Statistique du Royaume Britannique*

*(2 avril 1911)*

*0 à 4 ans = 2.425.054 mâles pour*

*2.397.778 fem.*

population de tout âge =  
 21 946 495 mâles  
 23 275 120 fem.

la proportion est donc renversée (à partir de la puberté).

### 5.3.

Möbius estime que les embryons d'huîtres, ne parviennent à l'état adulte que dans la proportion d'un sur un million.

V. Thomson (*study of animal life*, p. 43).

### 5.4.

Neo Malthus.

« Il résulte des chiffres fournis par les d<sup>rs</sup> Stark, Bertillon et quelques autres, que la criminalité et la mortalité, au-delà de l'âge de 22 ans, sont moindres chez les hommes mariés que chez les célibataires » — Cause pris pour effet. Ne serait-il pas plus juste de constater que ceux occupés par de fâcheux instincts, que les faibles et les dégénérés, se marient moins que les autres ? — puis, qu'entend-on par « célibat » ? Cela veut dire simplement que les « relations » qu'ils peuvent avoir ne sont point « légitimes » ; cela n'implique pas qu'ils n'aient point de « relation ». —

« Pour les femmes, les chiffres sont un peu différents. De 20 à 25 ans, pour 100 femmes célibataires, il meurt en France 119 femmes mariées. » Ah ! ah ! voilà qui est plus important. Cela voudrait dire, si je raisonne bien, que la continence est moins préjudiciable au sexe faible qu'au fort — au contraire de ce qu'on nous voulait faire accroire<sup>62</sup>. Je m'en doutais. Une péd bien tempérée ne serait donc pas si préjudiciable qu'on veut bien le dire, au « beau sexe », l'homme ayant plus que la femme, à dépenser.

## 6. Sur Verlaine

On sait que Gide ouvre en quelque sorte sa carrière littéraire par une visite à Verlaine, à l'hôpital Broussais, en janvier 1890 (voir *Journal*, I, p. 113). En juillet 1890, Pierre Louÿs est placé près d'Edmond Lepelletier<sup>63</sup>, ami d'enfance de Verlaine et son futur premier biographe, lors du

<sup>62</sup> Bien entendu, ce n'est nullement ici affaire de continence, mais bien de mortalité des jeunes femmes liée à l'enfantement ou aux tentatives d'avortement.

<sup>63</sup> Edmond-Adolphe Lepelletier de Bouhélier (1846-1913), avocat, poète et journaliste, collaborateur à *La Réforme*, *Le Bien public*, *Les Droits de l'homme*, *Le Rappel*, *La Marseillaise*, *Le Mot d'ordre*, *Le Radical*, *L'Estafette*, *L'Écho de Paris*, etc. Il est aussi romancier.

banquet Dierx<sup>64</sup>. Dans sa conférence prononcée au théâtre du Vieux-Colombier, sur « Verlaine et Mallarmé », le 22 novembre 1911, Gide cite à trois reprises le nom d'Edmond Lepelletier à propos de sa biographie : *Paul Verlaine : sa vie, son œuvre*, Paris, Mercure de France, 1907, « à laquelle il nous faut sans cesse nous reporter<sup>65</sup> ».

Cependant, dans ses notes autographes en vue de *Corydon*, Gide garde la copie d'une réflexion sur cette biographie écrite dans une lettre (mais à qui ?), datée de « juin 1907 », qu'il n'a apparemment jamais publiée. Ces cinq folios manuscrits sont tout orientés par la protestation contre la manière dont Lepelletier entend préserver Verlaine de toute accusation d'homosexualité, pour sauvegarder son honneur.

*Oui, le livre de Lepelletier est intéressant — plus même que je ne croyais. Je n'ai pu cependant le lire sans, parfois, une irritation assez vive — principalement, comme tu peux penser, lorsqu'il s'y agit de Rimbaud ou de Letinois. Je reconnais que, sur cette question, je suis assez mauvais juge ; il faudrait pouvoir me plier à un point de vue qui peut être celui du plus grand nombre, mais me donne à moi le torticolis : considérer Verlaine comme déshonoré si ses amours avec Rimbaud, Lucien Letinois<sup>66</sup> ou d'autres ont été plus que simplement platoniques. Si le défenseur de Verlaine ne cherche point tant la vérité que ce qui, dans les faits ou les écrits, peut l'aider à louer son homme, sans doute il a raison puisqu'il s'agit d'abord d'honorer et de faire honorer, et qu'il paraît qu'un peu trop de chaleur sur ce point y nuirait (pendant longtemps, de même, pour ne pas blasphémer contre Gæthe, il fallait habiller son sentiment pour Mme de Stein, tout en blanc) — mais, entre nous... :*

*Parce qu'on a parlé (et pour de tout autres motifs) de la « légende »*

<sup>64</sup> Voir *Correspondances à trois voix*, 2004, pp. 261-2.

<sup>65</sup> *Essais critiques*, 1999, p. 511.

<sup>66</sup> À Rethel, où il enseigne le français, l'anglais, l'histoire et la géographie, Verlaine noue en 1878, avec un de ses élèves, Lucien Letinois, 18 ans, une amitié équivoque. Le 4 septembre 1879, il est renvoyé de Notre-Dame de Rethel et part aussitôt pour Londres avec Lucien Letinois, qui trouve un poste de professeur à Stickney, où avait enseigné Verlaine, tandis que lui enseigne à Lymington, près de Southampton et de l'île de Wight. À Noël, ils se retrouvent à Londres mais, à la suite d'une dispute, ils reviennent subitement en France. En l'automne 1881, il suit partout Lucien qui fait son service militaire comme artilleur. En avril 1883, Lucien Letinois meurt à vingt-trois ans d'une fièvre typhoïde. Le désespoir de Verlaine s'exprime dans une série de vingt-cinq poèmes à la mémoire de celui qu'il appelle son « fils adoptif », qui termine *Amour*.

de Baudelaire, y a-t-il vraiment lieu de parler de la « légende » de Verlaine ? — Sans doute, sans le retentissement du procès, des amis dévoués parleraient aujourd'hui de la « légende » d'Oscar Wilde — comme on parlera sans doute plus tard, s'il en vaut la peine, de la « légende » de \*\*\*. Ces phrases « impuretés exceptionnelles, qui n'existaient que dans son imagination » etc (Lepelletier) quand il s'agit de sauver un littérateur, peuvent aisément servir. Puis on ajoute, pour se mettre du bon côté : « Les pharisiens, les sots, les méchants, pourront commenter avec malveillance cette attraction que toute sa vie Verlaine éprouve pour des amis d'élection (p.33). » Pour moi qui fais ici le « sot » sans malveillance, je me permets de penser que, lorsque, au seuil de cette biographie, Lepelletier écrit : « S'est-il borné à la théorie, ou bien a-t-il succombé au désir de la pratique ? j'affirme l'ignorer » — il fait preuve de plus de prudence que lorsqu'il affirme sitôt après, « la parfaite innocence de ses affections masculines ». (« Il ne m'a jamais fait d'aveu formel », ajoutait-il, comme naïvement.)

Au sujet, spécialement, des « rapports » entre Verlaine et Rimbaud, je constate qu'il n'y a là, citées, en plus des dépositions des intéressés, que les lettres à cet excellent Lepelletier que Verlaine devait savoir ou sentir incompréhensif sur ce point, généreusement imperspicace, et qu'il n'aurait probablement pas été choisi comme confident s'il avait eu quelque chose à dire, et s'il avait éprouvé le besoin de parler.

Vais-je affirmer pour cela qu'il y a eu quelque chose? — Eh ! parbleu non ! Mais c'est précisément pour cela que je m'irrite lorsque lui, Lepelletier, affirme qu'il n'y a rien eu. Je me permets simplement de remarquer que, maintes fois, ensuite, Verlaine a donné prise à de semblables imputations, alors que cette affaire, telle que la peint Lepelletier, eût dû singulièrement l'échauder — que Rimbaud, de 10 ans plus jeune que Verlaine, n'avait que 16 ans au moment où Verlaine l'appela à Paris<sup>67</sup>, qu'il était, sinon précisément très beau, du moins furieusement provoquant, despote, autoritaire... et, sans aller si loin que Gourmont

---

<sup>67</sup> Rimbaud, né le 20 octobre 1854, n'a pas dix-sept ans en effet lorsqu'il s'évade vers Paris en septembre 1871, appelé par Verlaine après sa lecture de ses premiers poèmes qu'il lui a envoyés de Charleville. Ils visitent ensemble Paris, traînent les cafés, et fréquentent le cercle des poètes Zutiques qui se réunit à l'Hôtel des Etrangers, boulevard Saint-Michel. Malgré leur largeur d'esprit, ces jeunes poètes (dont Mallarmé) sont scandalisés par la violence et l'attitude grossière de Rimbaud.

dans l'immonde portrait qu'il en fait, je ne puis écarter de moi la pensée qu'il se fit un amusant devoir *d'enlever* Verlaine à sa femme, à la vie domestique, et que pour dominer ce grand enfant, tous les moyens lui étaient bons ? (1)

(1) Lepelletier cite un peu trop victorieusement les vers :

« on ripostait par le courage  
La joie et les pommes de terre »

et escamote un peu trop volontiers les vers de « *Laeti et errabundi* »<sup>68</sup> ayant trait à cette amitié :

« Car les passions satisfaites  
Insolemment outre mesure  
Mettaient dans nos têtes des fêtes  
Et dans nos sens, que tout rassure,

Tout, la jeunesse, l'amitié,  
Et nos cœurs, ah ! que dégagés  
Des femmes prises en pitié  
Et du dernier des préjugés,

Laissant la crainte de l'orgie  
Et le scrupule au bon ermite,  
Puisque, quand la borne est franchie,  
Ponsard ne veut plus de limite. et tant d'autres.

Cela ne prouve rien, je sais — non plus que d'appeler Rimbaud son « grand péché radieux » — mais ça ne prouve pourtant pas le contraire.

Car je crois juste de dire que Rimbaud, d'une « originalité » de tempérament plus intransigeante que celle de Verlaine, a servi à celui-ci de « mauvais génie » conducteur — à peu près au même titre que Douglas auprès de Wilde — et que, pour Verlaine comme pour Wilde, il y eut, après une très grande exaltation intellectuelle à la suite de ce plus ou moins amoureux entraînement, un essai de reprise de soi, — puis passablement de laisser-aller.

Quant à des phrases comme celle-ci, écrites pour fonder la « légende » « je me rappelle que ce pauvre Verlaine a eu toute sa vie remplie par un immense amour féminin, un seul, et quel amour ! » — lors même qu'il n'y aurait pas là grosse exagération, nous savons de reste ce que

---

<sup>68</sup> Poème de Verlaine publié dans *Parallèlement*, écrit en 1887, quand une fausse nouvelle de la mort de Rimbaud parvient à Verlaine.

cela prouve.

De la fugue de Verlaine en février 75, sitôt après sa sortie de prison, pour retrouver Rimbaud alors précepteur à Stuttgart <sup>69</sup>, dans ce livre si bien documenté, (mais dans un seul sens) il n'est même pas question.

Quant à « l'examen médical » que propose Verlaine, je trouve cela répugnant et bouffon. Qu'est-ce que cela prouve ? — Rien. Ce finaud de Verlaine ne le savait-il pas ? Lepelletier lui-même en convient (p. 350) après toutefois y avoir vu la preuve d'abord de l'innocence des rapports (p. 28), ou tout au moins (p. 35) de « la bonne foi » de Verlaine. Peut-être, hélas ! y faut-il voir l'abus cynique de cette « légende » qui fait dans l'esprit de beaucoup, de chaque péd. un enc.... (Monstrueux ! Et l'on s'étonne, après cela, que Krupp et Macdonald se tuent <sup>70</sup> !)

Admirable, l'assurance avec laquelle Lepelletier, pour abriter Verlaine et Rimbaud, vient citer « Achille et Patrocle » (sans souci des vers « à conviction » conservés de la pièce d'Eschyle) — « Nissus et Euryale » (pourquoi pas tout de suite Alexis et Corydon) et jusqu'à « l'héroïque légion thébaine ». Je n'ai pas sous la main Xénophon ni Plutarque-Amyot, mais dans les *Vies* de la traduction Pierron, à l'article Pélopidas (puisque la vie d'Épaminondas ne nous est hélas pas parvenue) je lis les deux admirables pages que tu connais évidemment, suffisamment édifiantes sur le « bataillon sacré » des Thébains <sup>71</sup>. Libre à Lepelletier d'entendre cela comme il veut ; — puis ouvrant au hasard, et pourtant avec confiance, l'austère dictionnaire des biographies à l'article Épaminondas, je lis : « ... conte ridicule sur la femme d'Épaminondas, qu'on sait par d'autres auteurs plus croyables ne s'être jamais marié. » Et ici, relégué en note : « Il nous paraît même malheureusement (sic) trop certain qu'Épaminondas (qu'on a représenté dans l'article comme un admirable exemple et comme un parangon de toutes les vertus) était adonné à ce goût infâme auquel les Grecs et surtout les Béo-

<sup>69</sup> Verlaine, sorti de prison le 16 janvier 1875, se rend avec sa mère à Fampod (Pas-de-Calais) chez son oncle maternel, puis, après une tentative de réconciliation avec Mathilde, part pour Stuttgart rejoindre Rimbaud qui y est précepteur et qui lui fait, en deux jours et demi, « renier son Dieu ». C'est au cours de cette dernière rencontre que Rimbaud lui confie le manuscrit des *Illuminations*.

<sup>70</sup> En 1902, Alfred Fritz Krupp, accusé d'entretenir des jeunes gens dans sa villa de Capri, est poussé au suicide. En mars 1903, c'est le général britannique Mac Donald qui se suicide pour avoir été surpris dans une situation compromettante avec des soldats cinghalais.

<sup>71</sup> Voir *supra*, note 29.

*tiens et les Lacédémoniens n'attachaient aucune honte. Plutarque nous apprend que le héros thébain aima deux jeunes gens Agapis et Zephiodore, que ce dernier périt aussi à la bataille de Mantinoé et fut enterré près de lui... »*

*Admirable l'inconscience avec laquelle écrit Lepelletier : « Ne pouvant, comme l'empereur Hadrien, élever un mausolée de pierre (!) à cet Antinoüs <sup>72</sup> ardennais (Lucien Létinois) Verlaine a construit dans Amour un monument lyrique qui paraît indestructible. Ce campagnard a conquis la grande illustration et le voilà compagnon d'immortalité de Bathylle <sup>73</sup> et de Corydon. » Mais sans doute Lepelletier, qui n'est ni « pharisien », ni « sot », ni « méchant », me laisse seul croire qu'Antinoüs, Bathylle et Corydon, ne furent pas de pures figures de missels.*

*Au reste, spécialement pour Lucien Létinois, je ne pense pas moi-même qu'il se soit rien passé... mais je prétends que, sans homosexualité dans le tempérament de Verlaine, cet amour ne se serait pas déclaré.*

*T'étonnerais-je beaucoup si de pareilles lectures m'enfoncent dans ma résolution de rendre dès à présent, par mes écrits, la mascarade posthume impossible <sup>74</sup>.*

Juin 1907.

[verso] *Note sur Verlaine*

*(à propos du livre de Lepelletier)*

*pourrait être mise telle quelle en appendice à Corydon.*

*Par contre la note sur Bazalgette Whitman est très médiocre et devrait être complètement remaniée.*

## 7. Imprimés

**7.1. Ère Nouvelle, février-mars 1906 :** « Qu'avons-nous à apprendre

<sup>72</sup> Antinoüs, jeune homme originaire de Bithynie, fut l'amant de l'empereur Hadrien. Il a été représenté par de nombreuses sculptures, et sa vie est racontée dans les *Mémoires d'Hadrien*, de Marguerite Yourcenar.

<sup>73</sup> Bathylle, jeune homme de Samos, remarquable par sa beauté, aimé de Polycrate de Samos, qui lui éleva une statue, et d'Anacréon, qui le chanta dans ses vers (*Odes*, XXIX, « Sur le jeune Bathylle » : «[...] Que son cou d'ivoire soit blanc comme celui d'Adonis ! Qu'il ait la poitrine et les mains de Mercure, les cuisses de Pollux et le ventre de Bacchus ; au-dessus de sa cuisse délicate, de sa cuisse brûlante, peins-nous sa naïve puberté appelant déjà la reine de Paphos. [...] »).

<sup>74</sup> Il s'agit bien entendu de l'annonce à son correspondant de son projet de *Corydon*.

en fait de science sexuelle ? »

*Il n'est rien d'étonnant à ce que la puissance théologique qui, pendant des siècles, a gouverné le monde et qui jadis désigna « la connaissance du bien et du mal » comme la source de tous les maux du genre humain, il n'est rien d'étonnant, dis-je, à ce que la puissance théologique ait proposé l'ignorance comme une vertu. L'église cependant a été forcée de s'incliner quelque peu devant la science progressant et on a même vu un archevêque exprimer sa croyance en l'évolution.*

*Il y a cependant un côté de la vie où la connaissance est encore considérée comme néfaste et, à l'heure actuelle, on loue spécialement la jeune fille ou la femme ignorante des choses sexuelles, son état d'âme étant décrit par le qualificatif innocent. [...]*

*Quoi qu'il en soit, il y a une génération à peu près, dans mon pays, en Amérique, un mouvement se produisit, réclamant quelques éclaircissements sur ce sujet défendu [= étude de l'homme]. De là s'ensuivit la publication d'un certain nombre d'ouvrages destinés à rendre accessible au public la physiologie sexuelle. Mais les auteurs de ces livres crurent nécessaire de conserver intact le dogme théologique que le sexe est une invention diabolique dont on ne peut être purifié que par la bénédiction d'un prêtre, prononcée sur un couple ne devant utiliser leur capacité sexuelle que dans le but de la propagation de l'espèce. On laissait de côté tous les faits pouvant porter ombrage, par exemple le nombre réel pour cent ou pour mille de gens mariés pouvant et désirant employer uniquement leurs facultés sexuelles dans un but de reproduction. [...]*

*... Or, ce qu'il nous faut ce sont des livres qui discutent tous les faits sexuels aussi explicitement et aussi complètement que possible, qui répondent par exemple à des questions comme celles qui suivent :*

*Chez combien d'enfants pour cent se développent les sentiments et l'activité sexuels : I avant l'âge de sept ans, II entre sept et quatorze ans ? Quel est le degré de mentalité de ces enfants ? Comment doit-on considérer cette activité ? À quels moyens physiques ou émotionnels ont recours la majorité des célibataires hommes et femmes pour remplacer l'exercice naturel des facultés sexuelles ? Et on doit pouvoir trouver facilement la réponse à ces faits puisque le système puritain d'éducation sexuelle nous a à peu près forcés tous, durant la plus grande partie de notre jeunesse, à découvrir des formes d'expression sexuelle autre que les formes toutes naturelles.*

*Quelle est la proportion d'hommes réellement satisfaits des services des prostituées louées ? Quelle est la proportion des femmes célibataires*

*souffrant de façon si évidente de leur état de virginité (sans parler de la tension des nerfs due au célibat) jusqu'à être empêchées de travailler au moins un jour par mois ? Quelles sont les crises nerveuses observables dans les êtres humains et leur rapport avec la vie sexuelle ? Quelle est la proportion de couples mariés sexuellement bien assortis ? — Combien de femmes restent passionnément insensibles après le mariage ? Pourquoi ? Quel en est l'effet sur leur santé ? Au cours de certaines conversations qui eurent lieu dans l'ouest américain, contrée où l'on parle librement, et dans des groupes d'hommes mariés, un grand nombre de ceux-ci répondirent à la question « combien souvent », par « chaque soir ». L'un dit « plusieurs fois chaque nuit ». Un autre répondit « un fois par mois ». Nous désirons savoir quel effet a sur le bonheur des « chaque soir » leur mariage monogame avec des « une fois par mois ».*

[...]

*Les personnes à la fois mentalement et physiquement vigoureuses voient se développer le sentiment sexuel, à un degré plus ou moins important, de très bonne heure dans la vie, peut-être habituellement pas plus tard que sept ans. [...]*

*Les manifestations sexuelles sont naturelles chez les enfants lorsqu'elles se produisent naturellement et ne sont pas l'œuvre précoce de nourrices vicieuses, elles ne portent pas préjudice à la santé quand il y a parallèlement exercice sain en quantité. Leur excès dans les enfants très nerveux est un symptôme et non une cause de nervosité. Il est absolument antiscientifique d'appeler « vice solitaire » l'activité nerveuse sexuelle, c'est une cruauté gratuite de dire à un enfant ou à un adulte que cette habitude est vile et mauvaise ; c'est aller à l'encontre du but. On doit donner à l'enfant assez de connaissance pour qu'il comprenne qu'une telle habitude peut devenir égoïste et, spécialement, dans le cas de jeunes garçons, épuisante ; on doit aussi l'encourager à se modérer. Cette pratique est continuée dans la vie d'adulte comme un moyen de soulager les nerfs sexuels altérés des célibataires — puisque la vie sexuelle normale leur est niée par nos lois sociales puritaines. Tous ces phénomènes sexuels sont observables chez les animaux domestiques de nature nerveuse et ne paraissent pas accroître leur nervosité, ce qui aurait infailliblement lieu si les animaux étaient infectés de nos idées de péché.*

*Le sentiment sexuel peut trouver divers dérivés émotionnels et lorsque les conditions sociales s'y prêtent, ces dérivés peuvent assez bien répondre au but proposé. L'exaltation religieuse joue ce rôle, surtout*

parmi les femmes, bien que parfois il excite au lieu d'adoucir les nerfs. Certains hommes très sentimentaux sont dans leur jeunesse perpétuellement amoureux : peut-être cela tend-il au même but. Il est aussi des plus commun de voir des jeunes gens des deux sexes éprouver une affection romantique pour des personnes de leur propre sexe.

On ne peut considérer la prostitution que comme remplaçant simplement les relations sexuelles véritables. Les hommes raffinés et sensibles la méprisent, même quand aucune dégradation sociale ne s'ensuit pour eux. [...]

Il serait difficile d'estimer l'étendue et les résultats de l'ignorance des choses sexuelles parmi les femmes. Une femme élevée dans cette ignorance que les puritains appellent « vertu » a la plus grande difficulté à comprendre, même lorsque les faits lui sont intellectuellement présentés, que la société l'ait trompée sur un point aussi vital, se servant de ses sentiments sociaux les meilleurs, le respect et l'altruisme, pour la décevoir. [...]

J'espère que les personnes qui, comme moi, s'occupent de la question sexuelle pourront jeter quelque lueur sur les problèmes que j'ai soulevés. [...]

Dora Forster (Sex Radicalism)

**7.2.** Rubrique de la revue *Comædia*, avec la mention, de la main de Gide : « Polti [?]. *Comædia. Nuscum* [?] *des gens de théâtre* ».

IX. *ADOLESCENTS*, le malheur augmenta votre beauté : Balder<sup>75</sup>, pâle soleil septentrional, Atys<sup>76</sup> tant pleuré de la puissante Cybèle (Quinault, etc.), Qaiaïp, son frère californien, Adonis<sup>77</sup> aux yeux de violettes,

---

<sup>75</sup> Dans la mythologie scandinave, Balder est le dieu de la bonté, de l'amour et de la lumière, renommé pour sa gentillesse, son éloquence et sa sagesse. Il connut une mort tragique, tué involontairement par son frère Hoder avec une fléchette que Loki lui avait donnée.

<sup>76</sup> Atys est un opéra composé par Jean-Baptiste Lully, créé en 1676, avec un livret de Quinault. Le mythe originel, rapporté par Ovide, présente Atys, jeune adolescent pur et beau, aimé par la déesse Cybèle, qui se réveille homme à côté de la nymphe Sangaride qu'il aime. Devant la fureur de Cybèle, et parce qu'il n'a pas su aimer la déesse d'un chaste amour, Atys s'émascule et meurt, puis est changé en pin. À la fin de l'acte V, Cybèle exprime sa douleur.

<sup>77</sup> Dans la mythologie grecque, Adonis est un dieu symbolisant la mort et le renouveau de la nature. Doué d'une grande beauté, il fut aimé d'Aphrodite, mais Perséphone s'éprit aussi de lui et le lui disputa. Zeus résolut cette dispute en ordonnant au jeune homme de passer un tiers de l'année avec Aphrodite, un tiers

*et vous, éphèbes charmants, si loin de nos hideux homosexuels modernes : Hylas<sup>78</sup> à la source, Ampèle<sup>79</sup> victime du taureau et à jamais regretté par Bacchus ; Abdère, favori d'Hercule et dévoré par les cavales anthropophages que lui avait confiées le Vainqueur de Diomède<sup>80</sup> ; Hyacinthe<sup>81</sup> et mille autres jusqu'à cet Antinoüs<sup>82</sup> au front mélancolique : ne se noya-t-il pas afin de sauver, selon l'oracle, son amant l'empereur Hadrien ?*

**7.3.** Grande coupure de presse sur le procès Harden, dit encore l'« affaire Eulenburg », qui eut lieu en Allemagne en 1907. Le journaliste Maximilien Harden avait révélé que, dans l'entourage immédiat de

avec Perséphone et le dernier avec la personne de son choix.

<sup>78</sup> Dans la mythologie grecque, Hylas, d'une grande beauté, est aimé d'Héraclès qui l'emmène dans l'expédition des Argonautes. À une escale, pendant qu'Héraclès part à la recherche de bois pour se fabriquer une nouvelle rame, Hylas est envoyé chercher de l'eau, mais à la fontaine, il est séduit par des Nymphes, émerveillées par sa beauté, puis se noie. Un des Argonautes, Polyphème, entend le cri d'Hylas, et avec Héraclès, recherche en vain Hylas. Hylas est aussi un personnage des *Nourritures terrestres*, où il chante notamment la « Ronde de la grenade ».

<sup>79</sup> Ampèle est un satyre, un des favoris de Bacchus qui le métamorphosa en vigne après sa mort.

<sup>80</sup> Il s'agit d'un épisode de la capture des cavales de Diomède, le huitième des travaux d'Hercule. Le roi Diomède, régnant sur une partie de la Thrace, possède quatre cavales qui se nourrissent de chair humaine. La mission d'Hercule consiste à s'emparer d'elles et à les dompter. C'est ce qu'il fait, conduit les quatre animaux au sommet d'un monticule où il les laisse sous la garde d'Abdère, puis, avec le reste de ses hommes, se précipite sur une digue qu'il rompt afin d'inonder la plaine et empêcher les poursuites. Revenu sur le monticule où il avait laissé les cavales, il constate que les cavales anthropophages, affolées par la montée des eaux, ont jeté Abdère à terre et l'ont dévoré. Accablé de douleur et en proie à une colère terrible, Hercule jette le roi au milieu des cavales encore affamées qui le dévorent à son tour.

<sup>81</sup> Dans la mythologie grecque, Hyacinthe est un jeune homme d'une grande beauté, aimé d'Apollon et de Zéphyr. Il trouve la mort accidentellement, et de son sang naît une fleur.

<sup>82</sup> Antinoüs, jeune homme originaire de Bithynie, est l'amant de l'empereur Hadrien. Le 30 septembre 130, il trouve la mort dans le Nil, dans des circonstances mystérieuses. Accident ? assassinat ? suicide dans l'espoir de prolonger la vie d'Hadrien ? Hadrien fut très affecté par la mort de son favori, et les Égyptiens divinèrent le jeune homme.

l'empereur Guillaume II, le prince Philipp zu Eulenburg, son conseiller et ami, et le commandant militaire de Berlin, le comte Kuno von Moltke, étaient homosexuels. Le procès déborde vite l'affaire de mœurs pour prendre une dimension politique, et Gide y fera allusion dans *Corydon*.

*LE PROCÈS HARDEN*

*L'effondrement du prince d'Eulenburg  
Toutes les accusations de Harden étaient fondées  
(De notre correspondant particulier)*

*Berlin, 22 avril [1907].*

*Devant la première cour des échevins de Munich a commencé aujourd'hui, sous la présidence de président Mayer, le procès intenté par M. Harden contre le rédacteur Staedele, de la Neue Freie Volkszeitung, organe de la Ligue des paysans bavarois.*

*Cette feuille avait publié un article qui s'occupait des dépositions du prince d'Eulenburg lorsqu'il fut appelé comme témoin dans le procès Bülow-Brandt et Moltke-Harden.*

*Il ajoutait qu'il courait des bruits d'après lesquels Harden aurait touché une somme de 1 million de marks sous condition de ne plus faire de révélations contre le prince.*

*Harden apparut en personne, accompagné de son défenseur, le conseiller de justice Bernstein.*

*L'accusé Staedele déclare assumer la responsabilité de l'article incriminé, qui ne contiendrait pas un mot punissable. Il n'aurait parlé que d'une impression que des milliers de gens partagèrent.*

*Au début de l'affaire, Staedele était sympathique à Harden ; un revirement se produisit chez lui depuis la déposition sous serment du prince d'Eulenburg, déclarant qu'il n'avait jamais commis d'actes défendus par le paragraphe 175<sup>83</sup> et qu'il ne se reprochait aucune action mal-propre.*

*Harden n'ayant pas trouvé un seul mot pendant le procès pour mettre en doute ces déclarations, tout le monde avait été porté à croire, dit Staedele, qu'il ne possédait aucune preuve de ses allégations antérieures*

---

<sup>83</sup> Le paragraphe 175 du code pénal allemand prévoit, depuis 1872, la prison et la perte des droits civiques en cas d'« actes contre nature » entre hommes. C'est contre ce paragraphe que Magnus Hirschfeld fonde à Berlin, en 1897, le Wissenschaftlich-humanitäre Komitee, ou WhK (Comité scientifique humanitaire), premier groupe socio-politique organisé pour lutter contre les discriminations à l'encontre des homosexuels.

*ou bien qu'il avait touché la grosse somme.*

*Ni l'accusé, ni le plaignant ne se prêtent à un arrangement à l'amiable.*

*Bernstein déclare être satisfait de l'occasion qui s'offre à lui de démontrer que l'accusation portée par le journal bavarois est absolument inexacte et que Harden a agi dans toute cette affaire d'une façon correcte.*

*En ce qui concerne le prince d'Eulenburg, Bernstein ajoute :*

*« Il a voulu parler à tout prix dans le procès Bülow-Brandt, malgré la résistance du président. Du moment qu'il déposait sous la foi du serment, le prince d'Eulenburg était obligé de ne rien dissimuler ; cependant, ses dépositions ont été de nature qu'il était exempt de toutes faiblesses, même de celles que ne punit pas la loi.*

*Le prince d'Eulenburg, conclut Bernstein, a fait un faux serment, et nous allons le prouver. » (Grande émotion dans la salle). [...]*

*La cour prononce ensuite le huis clos. [...]*

*Un ancien batelier du lac de Scharnberg, nommé Riedel, fait une déposition écrasante contre le prince d'Eulenburg qu'il aurait connu en 1881. Après une masse de détails inutiles à rapporter, le président lui dit :*

*— Vous avez juré ; votre assurance nous empêche d'admettre qu'il s'agit ici d'un simple manque d'exactitude. Vous connaissez quelles peuvent être les conséquences pour vous de votre serment ?*

*Le témoin. — Oui, je les connais.*

*Le président. — Vous n'avez donc aucun doute, en ce qui concerne votre déposition ; si vous vous trouviez en présence du prince d'Eulenburg, vous répéteriez la même chose ?*

*Le témoin. — Oui.*

*Le président. — C'est non seulement le juge terrestre que vous avez à craindre, mais aussi le juge éternel qui n'a pas besoin d'examiner des preuves pour connaître la vérité.*

*Le témoin. — Je le sais bien !*

*Le président. — Fréquentez-vous l'église ?*

*Le témoin. — Oui.*

*Le président. — Vous pouvez rétracter votre déposition ; il est encore temps.*

*Le témoin. — J'ai dit la vérité.*

*L'avocat Bernstein (s'adressant au témoin). — Est-il vrai qu'après les événements que vous venez de raconter vous avez tutoyé le comte*

d'Eulenburg ?

*Le témoin.* — *Oui, lorsque nous étions seuls.*

*M<sup>e</sup> Bernstein.* — *Quel était le prénom du comte ?*

*Le témoin.* — *Philippe.*

*Le président.* — *Que vous a-t-il dit de sa situation ?*

*Le témoin.* — *Il m'a dit qu'il était conseiller de légation et homme de lettres ; il aurait quitté le service militaire parce qu'il ne pouvait s'habituer aux mauvais traitements qui sévissent dans l'armée allemande.*

*Bernstein.* — *Ne vous a-t-il pas raconté qu'il était marié ?*

*Le témoin.* — *Je m'en suis bien aperçu ; j'ai été chez lui ; il avait une masse d'enfants, 6 ou 7.*

*Le président.* — *M. Bernstein ne vous a-t-il pas dit vous pourriez être sévèrement puni à cause de vos relations avec le comte d'Eulenburg ?*

*Le témoin.* — *Certainement, mais il a ajouté que la poursuite de ces actes criminels n'était plus possible d'après la loi et qu'il y avait prescription.*

*Cette déposition n'était pas décisive malgré la précision des détails, parce que le témoin était un repris de justice et qu'on pouvait l'accuser d'avoir dit sciemment le contraire de la vérité.*

*La déposition au contraire du second témoin a été accablante pour le prince d'Eulenburg. Le témoin Ernst, un pêcheur du lac, commence par nier énergiquement.*

*— Oui, dit-il, des bruits ont couru sur son compte et sur celui du prince d'Eulenburg, mais ces bruits étaient faux ; oui, il a été employé comme valet de chambre par le prince d'Eulenburg ; oui, il a reçu, non pas de lui, mais de la mère du prince, la somme de 12.000 marks, mais tout le reste, ce sont des calomnies.*

*Le président.* — *Ce que vous nous dites est entièrement invraisemblable. Vous êtes pêcheur, et cependant vous avez été invité à Liebenberg ; vous avez servi au prince de valet de chambre, bien que rien dans votre passé ne vous qualifiât pour ces fonctions. Vous l'avez accompagné en voyage. Voyons, dites la vérité, pour décharger votre conscience.*

*Le témoin hésite, et puis tout à coup, au milieu d'une émotion indicible et comme prenant son courage à deux mains :*

*— Eh bien, oui, dit-il, j'ai commis avec le prince d'Eulenburg des ignominies.*

*Ah ! le lamentable, l'horrible récit qui a suivi !...*

*Harden avait cause gagnée. L'ancien ami de l'empereur est démasqué et, pour toujours, s'est effondré ; le prince d'Eulenburg n'existe*

plus, dans l'histoire allemande, que comme une tache ! [...]

**7.4.** Essai de Carl DIETZ : *Oscar Wilde*, extrait de *Preussische Jahrbücher*<sup>84</sup>, Bd. CXXIV, n° 1, pp. 1-41 (envoi du 28. Mrz, s.d. [1920 ?]). Il s'agit d'un essai sur la vie et l'œuvre de Wilde, composé à partir de deux conférences prononcées en janvier 1905 devant la Société Littéraire de Brême. Cet essai se fonde en particulier sur les témoignages de Robert H. Sherard (*Oscar Wilde. The Story of a Unhappy Friendship*. London, Greening, 1905), et d'André Gide, qui se trouve nommé et cité à plusieurs reprises.

**7.5.** « Une étrange famille adoptive », *Lectures pour tous*, n.d. (16<sup>e</sup> année [1914], n° 12). Photo commentée d'une chienne allaitant « sept chatons et trois petits cochons ». Elle vient non seulement alimenter l'intérêt de Gide pour les bizarreries de la nature, mais démontre que l'amour maternel n'est pas lié à la filiation, confortant sa théorie du bâtard.

**7.6.** Alexander BERKMAN, « Au-delà de l'amour féminin... », *Les Réfractaires*, sept.-oct. 1913, pp. 77-80. Il s'agit des confidences d'un médecin anglais condamné à seize ans de détention, montrant combien la vie en prison favorise l'homosexualité. En voici deux extraits :

[...] *Je désirais aimer quelque chose. Le besoin d'affection m'obsédait et cependant le désir de la femme cessait graduellement de me hanter. Lorsque je voyais ma femme, c'était comme si un ami cher me rendait visite ; mais je ne me sentais pas attiré sexuellement vers elle.*

*Un jour, traversant le hall, je remarquai un jeune adolescent : il était au pénitencier depuis peu ; ses joues roses, sa physionomie douce et ses lèvres fraîches me rappelèrent une jeune fille que je fréquentai avant mon mariage. Par la suite, je me surpris fréquemment à penser à ce jeune homme. [...]*

*Je ne m'en rendais pas compte alors, mais je comprends maintenant que j'étais tout simplement amoureux de ce petit ; féroce, sauvagement amoureux. Cela se fit tout à fait graduellement. Pendant deux ans, je l'aimai sans qu'intervint la moindre arrière pensée sexuelle ; ce fut alors l'affection la plus pure de ma vie. Elle m'absorbait tout entier et je lui aurais sacrifié mon existence, si elle l'avait exigée. Mais, par degrés, toutes les expressions d'amour d'usage entre les sexes opposés se manifestèrent. Je me souviens de son premier baiser : c'était un matin, de bonne heure, les autres auxiliaires étaient dehors et j'avais couru jusqu'à sa cellule pour lui passer quelque friandise. Il passa les deux*

---

<sup>84</sup> Revue mensuelle berlinoise, fondée en 1858, qui cesse de paraître en 1935.

*mains par les barreaux, m'attira et pressa ses lèvres contre les miennes. Je vous assure, Alex, que je n'avais éprouvé de ma vie sensation aussi délicieuse. Cinq ans ont passé, mais chaque fois que j'y songe, mon être tressaille.*

*Cette caresse vint spontanément, je ne l'attendais pas : nos yeux se rencontrèrent, il semblait qu'un aimant nous attirait. Il me dit qu'il m'avait en grande affection. Dès lors, nous devînmes amoureux. J'arrivai à négliger mon travail et à risquer gros pour saisir l'occasion de le tenir dans mes bras et de l'embrasser. [...]*

**7.7.** Coupures de presse concernant Walt Whitman. Il s'agit d'un dossier d'articles sur une controverse concernant l'homosexualité de Walt Whitman, les uns niant cette hypothèse ou affirmation, considérée comme non fondée et injurieuse pour le poète (Léon Balzagette, Stuart Merrill), d'autres l'affirmant et en donnant des indices ou des preuves (Apollinaire, Édouard Bertz, A. Lacassagne, Harrison Reeves).

— Guillaume Apollinaire, « Un témoin des funérailles de Walt Whitman », *Mercure de France*, 1-IV-1913, pp. 658-9.

*[...] cet enterrement, qui fut une grande fête populaire. [...] Trois grandes fanfares en uniforme jouaient à tour de rôle. Tous ceux que Walt avait connus étaient là : les poètes, les savants, les journalistes de New-York, les hommes politiques venus de Washington, d'anciens soldats, des invalides du Nord et du Sud, les fermiers, les pêcheurs d'huîtres de son canton natal, les stage drivers (cochers d'omnibus) de Broadway, des nègres, ses anciennes maîtresses et ses comarades (ce mot, qu'il croyait espagnol, lui servait à désigner les jeunes gens qu'il avait aimés dans sa vieillesse et il ne dissimulait point son goût pour la philopédie) [...].*

*Les pédérastes étaient venus en foule, et le plus entouré était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, célèbre pour sa beauté, Peter Connelly, un Irlandais conducteur de tramway à Washington d'abord et ensuite à Philadelphie, et que Whitman avait aimé par-dessus tout. [...]*

*Tout le monde fut énormément. Il y eut soixante pugilats et la police, qui intervint, arrêta cinquante personnes.*

*La fête dura de l'aube au couchant. [...]*

— « Une Lettre de Stuart Merrill à propos de Walt Whitman », *Mercure de France*, 16-IV-1913, pp. 890-2.

*J'ai lu avec ahurissement, dans le dernier numéro du Mercure, un compte rendu des funérailles de Walt Whitman que notre excellent ami*

*Guillaume Apollinaire aurait rédigé sous la dictée d'un soi-disant témoin de ces funérailles. [...]*

*On voudrait nous faire croire que Walt Whitman ne fréquentait que des ivrognes et des pédérastes. Or, il est de notoriété publique qu'il fut toujours d'une remarquable sobriété. [...] Quant à la philopédie qu'on lui a prêtée, avouons que certains de ses poèmes, réunis sous le titre général Calamus, peuvent prêter à équivoque, quoiqu'il n'y eut jamais d'équivoque dans la vie privée du poète. Aussi tous nos homoncules excités de Berlin, de Londres et de Paris l'ont-ils revendiqué comme un des leurs. [...]*

*La vérité, c'est que Walt Whitman avait, comme beaucoup d'Anglo-Saxons et de Germains, une conception un peu trop sentimentale de l'amitié, de ce qu'il appelait la camaraderie. [...] Celui qui a vu ces yeux merveilleux et émerveillés d'enfant sait que « le bon poète gris » était bien l'homme le plus normal du monde, qu'il était pur comme la nature elle-même, et qu'il répugnait de tout son être aux petites perversités des malades et des maniaques.*

— Lettre de Benjamin de Casseres, « À propos de Walt Whitman », *Mercure de France*, 1-VI-1913, p. 671 : s'insurge contre le récit des orgies dont l'enterrement de Walt Whitman aurait été l'occasion, présenté par Apollinaire : « Rien ne fut plus solennel, plus beau et plus digne que l'enterrement du "Vieux Walt". »

— Édouard Bertz, « À propos de Walt Whitman », *Mercure de France*, 1-VII-1913, pp. 204-10. Bertz confirme « la relation des obscènes » de Walt Whitman faite par Apollinaire, et affirme clairement l'homosexualité de Whitman : « Car Whitman a aimé un grand nombre de jeunes hommes ». En outre, beaucoup de ses poèmes, « ses œuvres en prose, sa vie privée et les confidences de ceux qui l'ont connu nous en fournissent les preuves ». Et Gide traduit en marge une citation qui en est donnée : « Heures mornes et douloureuses ! (J'ai honte — mais que faire à cela ? — je suis ainsi :) / Heures de mon tourment — Se peut-il que d'autres hommes aient connu le même, issu des mêmes émotions ? »

— « Une lettre de M. Édouard Bertz à propos de Walt Whitman », *Mercure de France*, 1-X-1913, pp. 654-5 :

*Mais il est des aveux confidentiels faits par des hommes entièrement dignes de créance, existant encore, qui, au temps de leur jeunesse, ont été en relations homosexuelles avec lui.*

Et il invoque les témoignages de A. Lacassagne, *Archives d'anthropologie criminelle, de médecine légale et de psychologie normale et patho-*

logique (15 juin 1913), ainsi que de W. C. Rivers.

— Léon Balzagette, « Les petits-fils de l'honorable James Harlan », *L'Effort libre*, nov. 1913, pp. 113-8. La chronique s'élève contre les thèses de W. C. Rivers, *Walt Whitman's Anomaly* :

[...] j'en suis encore à m'émerveiller que l'on puisse offrir publiquement de telles sottises, sous couvert de la science [...].

— Stuart Merrill, « La question Walt Whitman », *Mercure de France*, 16-XI-1913, pp. 329-36. Proteste contre « les prétendus témoignages invoqués par MM. Harrison Reeves et Édouard Bertz comme preuves de la sodomie du grand poète américain ». Il met aussi en cause le témoignage de Guillaume Apollinaire concernant les funérailles de Whitman.

— Guillaume Apollinaire, « Mon petit article à propos de Walt Whitman... », *Mercure de France*, 16-XII-1913, pp. 864-5.

*Mon petit article à propos de Walt Whitman a causé une émotion à laquelle je ne m'attendais pas. J'ai rapporté le détail des funérailles tel qu'il m'a été raconté en présence d'un jeune poète de talent, M. Blaise Cendrars. Je n'y ai rien ajouté et rien retranché. Je croyais qu'il s'agissait de faits indiscutablement connus en Amérique. Du moment qu'on les conteste, je regrette vivement de les avoir mis en question. Ne pouvant livrer un nom qu'il ne m'appartient pas de donner, je prie qu'on efface l'anecdote que j'ai racontée. [...]*

*Néanmoins, il me semble que M. Stuart Merrill fait dans sa réfutation définitive d'étranges confusions. C'est ainsi qu'il confond l'unisexualité avec la débauche la plus crapuleuse. Tandis qu'elle n'est rien moins que cela. Un grand nombre des unisexuels que j'ai connus étaient des gens chastes et bornaient leurs plaisirs à ceux de l'amitié.*

*D'autre part, l'esprit sinon la lettre de l'article écrit par M. Merrill tendrait à faire croire que l'unisexualité est exceptionnelle. Il n'en est rien cependant, pas même en Amérique. [...]*

*M. Stuart Merrill [...] ne pourrait pas imposer son opinion à la foule des savants, des médecins, des écrivains, américains ou non, qui, tous admirateurs de Whitman autant que M. Merrill lui-même, tiennent cependant Whitman pour un unisexuel. Ce qui a été publié sur ce sujet dans le monde entier formerait déjà une petite bibliothèque. [...] On sait le rôle patriotique que les fraternités, dont on ne conteste pas, je pense, le caractère unisexuel, ont joué en Grèce et en Allemagne.*

— Lettre de M. Édouard Bertz « À propos de Walt Whitman » : *Mercure de France*, 1-I-1914, pp. 222-3. À l'encontre de l'article de Stuart Merrill, qui « n'a lu aucun de cinq ouvrages où, au jugement des

*gens compétents, cette inversion est prouvée* », et « *pour repousser une inculpation offensante* ».

— Lettre d'Albert Schinz, « À propos de Walt Whitman », *Mercur de France*, I-II-1914, pp. 669-71. A. Schinz se prévaut de sa connaissance des États-Unis et du témoignage d'une personnalité qui « *tenait un des cordons du poêle* » pour démentir les récits « *des orgies dont les funérailles de Whitman auraient été l'occasion* », tout en écartant la question de l'homosexualité en insistant sur la distinction entre l'œuvre et la vie.

**7.8.** « L'île sainte d'Isis : Les Inscriptions de Philae », *Mercur de France*, I-I-1914, pp. 103-6. Partie de l'article concernant les proscrynes (formules d'offrande) des monuments de Philæ. Concerne en particulier Ptolémée Autèle, dit le nouveau Dionysos, à cause de ses débauches, de sa passion pour la flûte, et de son goût de s'habiller en femme. Exemple d'inscription : « Strouthion le cinède est venu avec Nicolas. » Le titre de cinède vient de leur danse consistant « *à remuer avec une vivacité extrême les parties inférieures du corps, de manière à imiter les mouvements des hochequeues* ». Le nom de Strouthion (= moineau) fait allusion « *à la profession singulière de ce comédien et exprime le caractère tout particulier de la danse à laquelle il se livrait* ».

**7.9.** Henry Bernstein, « Le roman interpsychologique : Un auteur fameux par ses succès au théâtre débute ici dans la critique littéraire », *Le Matin*, 24 juin 1910, compte rendu du roman de Binet-Valmer : *Lucien*, dont le héros éponyme « *est un inverti [...] un monstre, [...] esclave de sa pitoyable impulsion* ».

**7.10.** Échos concernant des affaires d'homosexualité : 6 coupures de presse :

— « Affaire de mœurs », *Le Temps*, 25 septembre 1910 : un notaire accusé d'homosexualité.

— « Allemagne », *Le Temps*, 20 août 1908 : un juge arrêté « *sous l'inculpation d'homéosexualité* ».

— « Mystérieux enlèvement », *Débats*, 3 déc. 1917 : un jeune homme enlève un garçon de quinze ans, puis son frère cadet.

— « Les témoignages d'enfants », 29 mars 1909 : témoignages mensongers de deux enfants accusant à tort un homme d'attentat à la pudeur.

— « Un consul homosexuel », le consul général de Turquie à Hambourg, accusé « *de délits touchant au paragraphe 179 (homosexualité)* », disparaît.

— « Le scandale de mœurs de Kiel. Quatre condamnations », *Le Matin*, 23 oct. 1913 : « *Quatorze personnes appartenant toutes à la bonne société avaient été arrêtées pour avoir commis des délits relevant du paragraphe 175 du code pénal — mœurs contre nature* ».

**7.11.** L'affaire Renard. C'est un procès qui intéresse vivement Gide : un maître d'hôtel est accusé d'avoir assassiné son maître, M. Rémy. Il n'existe aucune preuve, mais comme l'homme est homosexuel, on l'estime coupable, et il est condamné aux travaux forcés à perpétuité. Gide découpe, dans *Le Journal* du 9 février 1909, cette opinion symptomatique :

— *C'est qu'à la vérité, dit M. l'avocat général Rambaud, l'amour unisexuel ne pervertit pas uniquement les sens, il influe dans d'énormes proportions sur le moral. Si l'on pouvait donner une devise à cet amour immonde, il faudrait réunir les deux mots égoïsme et cruauté. Or, Renard, l'hypocrite, l'homme qui n'eût pas manqué une messe, qui faisait partie de la confrérie du Sacré-Cœur de Chaillot et conseillait au jeune Raingo de ne pas oublier chaque soir de faire sa prière, était, il a dû le reconnaître, un unisexuel invétéré. Si ce n'est pas la cupidité qui a armé son bras, la jalousie et la passion étaient suffisantes pour le pousser au crime !*

À cette coupure de presse, Gide ajoute ces citations et réflexions manuscrites :

*Celui qui — est capable de tout (v. citation admirable de Malthus).*

*Expliquer pourquoi cela est malheureusement en partie vrai. Rien n'invite davantage à se mettre hors la loi.*

*« Cette estime (de Mme Rémy pour Renard) était telle que ce ne fut que longtemps après le crime, que Mme Rémy, ayant enfin surpris le secret des relations existant entre le maître d'hôtel et son neveu, le jeune Raingo qu'elle aime comme un fils, crut enfin à la culpabilité de Renard. »*

*Crime de la rue de la Pépinière, Le Temps, 9 février [1909]*

**7.12.** « Morale d'un procès », *Le Matin*, 7 août 1909.

*La condamnation définitive et irrémédiable de Renard, qui devra prendre sous peu le chemin du bagne, appelle un bref commentaire — tout au moins une remarque.*

*Depuis de longues années, aucun accusé n'avait eu autant de doute en sa faveur que Renard [...]. Cependant le jury de Versailles condamna, lui aussi, sans pitié. [...]*

*Pourquoi ? Parce qu'il a été prouvé que Renard, même en admettant*

*qu'il n'eût pas tué, était un monstre odieux et répugnant. Parce qu'il y avait dans la foule cette impression que Renard, même innocent du meurtre de M. Remy, ne déparerait pas la collection d'individus que la société rejette de son sein pour l'envoyer en Guyane.*

*Cela est profondément intéressant à observer et à souligner. Cet état d'âme différencie à son honneur la France d'autres pays. Point n'est besoin d'aller très loin par delà les frontières pour trouver des personnages ayant les mœurs de Renard qui arrivent au plus haut degré de la hiérarchie sociale et politique. En France, nous avons une autre compréhension de ce qui est la dignité et le devoir de l'homme. Il y a des abjections qui révoltent tout ce que ce pays compte de sain. [...]*

7.13. Lucien Descaves, « Invertis et pervers », *Le Journal*, 2 mars 1910 :

*[...] catégories de détraqués dont le nombre augmente tous les jours et qui deviennent de plus en plus dangereux.*

*À l'une de ces catégories appartient le invertis que fréquentait ce jeune étudiant que l'on a trouvé, la semaine dernière, étranglé dans sa chambre, rue Servandoni. [...] Il ne recevait pas de femmes... Mieux eût valu qu'il en reçût, car il accueillait à leur place des hommes, et cette préférence lui a été fatale.*

*[...] L'année dernière, lorsque je dénonçai ici non pas l'existence, qui, hélas ! est indubitable, mais les progrès du Vice suprême (j'appelai ainsi la prostitution des mineurs, des hommes publics), une volumineuse correspondance d'approbation vint témoigner que je n'exagérais pas le péril et que la tache s'élargissait tous les jours. [...]*

*Le jeune prostitué a contracté des habitudes de fainéantise qui le rendent capable de tout dès qu'il se voit menacé de tirer d'un travail honorable ses moyens d'existence.*

*C'est vrai. J'ai rapporté ce mot entendu un lundi, à la huitième chambre, d'un jeune garçon qui suivait et provoquait les hommes :*

*— Je les suivais, répondit-il cyniquement au président, pour en trouver un qui veuille bien m'entretenir !*

*Se faire entretenir était l'ambition de ce jeune drôle, maquillé comme une raccrocheuse et qui se dandinait avantageusement au banc même des prévenus ! [...]*

*[...] une école d'apprentissage du Vice suprême : les vespasiennes ?*

*De quelles ignominies elles sont couvertes, à l'intérieur, si vous ne le savez pas, croyez-moi, plutôt que d'y aller voir ! Les invertis ne se con-*

*tentent pas d'en faire un de leurs lieux de rencontre, ils s'y écrivent, utilisent la publicité affichée pour faire des adeptes par contagion. [...]*

Puis, parle du masochisme.

**7.14.** Edmond Perrier, « La Parure » (communication devant l'Académie des Sciences), *Le Temps*, 26 oct. 1905. Perrier oppose l'espèce humaine à la gent animale pour le goût de la parure. Alors que les femmes recherchent la parure, l'homme s'en détache. Gide cite longuement et par fragments le début de cet exposé dans le « Troisième Dialogue » de *Corydon*. Nous mettons ces citations en caractères gras. Si l'on se reporte au texte de Gide, on verra que sa manière de citer comporte de menues libertés, que nous avons respectées chaque fois qu'elles n'affectaient pas le sens en les reproduisant dans l'édition de « La Pléiade » (trois corrections demandées cependant).

*À voir chatoyer aux rayons d'un soleil d'été, ou sous les girandoles d'une salle de bal, les caressantes couleurs des robes de fête, nuancées à l'infini et combinées au gré des géniaux et harmonieux caprices de l'imagination féminine, on pourrait croire que la parure a été l'invention exclusive des filles d'Ève. Par elles, tout ce qu'il y a au monde de lumineux et de brillant est évoqué autour de nous, se mêle quotidiennement à notre existence et vient jusque sous cette austère coupole illuminer nos séances académiques d'un éclat que la somptuosité de nos palmes vertes serait insuffisante à leur donner.*

*Il semble que pour les parer, l'argent et l'or soient tout exprès venus des entrailles de la terre, qu'à leur prière les vieux terrains de l'Inde, du Brésil et du Cap aient consenti à parcimonieusement entr'ouvrir la cassette où ils gardent leurs diamants, que par leurs charmes les rayons de l'arc-en-ciel cristallisés se soient mués en rubis, hyacinthes, topazes, émeraudes, turquoises, saphirs, améthystes, ou se soient dissous dans les flots des océans tropicaux pour iriser les perles ; qu'enfin tout ce qu'il vibre de couleurs sur la gorge des oiseaux ou l'aile des papillons, tout ce qui sait se faire gracieux et léger sous la caresse de l'air se soit disputé l'honneur d'exalter leur beauté. [...] Il reste d'ailleurs que les hommes n'ont pas encore osé aborder la « création » de ces bijoux dans lesquels semble venir coqueter, avant de s'envoler, la pensée des femmes, leurs exquis, spirituels ou triomphants chapeaux.*

*Par un très net contraste, alors que monte et se maintient, tout au moins dans nos pays civilisés, l'antique goût des femmes pour la parure, les hommes se détachent de plus en plus de toute recherche. [...] Le sombre costume du Tiers paraît lui-même trop encombrant : on*

*l'allège, on le raccourcit, on le réduit en simple veston, si bien que, dans les cérémonies auxquelles assistent les femmes, nous faisons figure d'humbles larves se glissant parmi les fleurs.*

*Cette évolution est tout à fait caractéristique ; elle sépare l'espèce humaine des espèces animales supérieures, aussi bien qu'aucun de ses caractères physiques, qu'aucun autre de ses caractères psychiques. Elle est en effet exactement l'opposé de celle qui s'est manifestée dans une grande partie du règne animal. Là, le sexe favorisé par excellence est le sexe masculin ; il l'est de toute façon, et déjà chez des êtres peu élevés, pourvu qu'ils soient susceptibles d'une certaine activité.*

Puis Perrier passe aux espèces animales : « Là, le sexe favorisé par excellence est le sexe masculin ». Cas des vers agiles dans la mer : « mais cette métamorphose n'atteint tout son luxe que chez le mâle ». Chez les insectes et les oiseaux, il y a « une véritable orgie de couleurs », alors que le sexe féminin ne présente que des notes sombres.

*Les femelles de beaucoup d'autres insectes, déshéritées au point d'être privées d'ailes, traînent péniblement à terre un corps presque difforme, tandis que leurs brillants époux s'ébattent dans les airs ; il est rare qu'elles reçoivent quelque compensation, comme le fanal des vers luisants. Très peu sont capables de produire un son : la trémulation sonore des cigales, les coups de cymbales précipités des sauterelles, la plaintive modulation des grillons ne sont que des appels de fiancés à l'adresse de silencieuses compagnes.*

*Les privilèges masculins sont bien plus éclatants chez les oiseaux. [...]*

*L'explication de cette différence dans l'ornementation des deux sexes fut un des premiers écueils que rencontra la doctrine de l'évolution par la sélection naturelle. La première condition pour créer une nombreuse famille, c'est de ne pas être fauché dans la fleur de l'âge, et le meilleur moyen d'échapper aux désastres dans la lutte pour la vie, c'est de n'exciter autour de soi aucun sentiment hostile : Cache ta vie. [...] C'est donc une sorte de brevet de courte vie que l'éclat d'un costume, d'ailleurs sans utilité pratique, et qui est presque toujours singulièrement encombrant. [...] Les riches costumes, le chant, et une foule de particularités qui ne peuvent passer ni pour utiles ni pour ornementales, qui sont simplement étranges, se seraient donc développés dans le sexe masculin par suite du goût de l'autre sexe pour tout ce qui est brillant, luxueux, ou simplement exceptionnel. Darwin invoque à l'appui de sa thèse les danses pré-nuptiales des coqs de bruyère, les concours de chant*

*des rossignols, quand vient le moment de choisir une épouse [...] [...]*

*L'organisme masculin possédait donc la faculté de créer de la couleur, des ornements de toutes sortes, et des sons, en dehors de toute sélection*<sup>85</sup>. [...]

*Aussi bien les compensations offertes au sexe féminin dans le règne animal sont-elles plutôt illusoire. Les mères futures sont, en réalité, sacrifiées à leur progéniture, à qui profitent tout à la fois leur longévité relative et leur apparente puissance physiologique ; tout ce qu'elles ont de facultés est uniquement tourné vers ce but : assurer l'avenir. [...]*

*Tout semble au contraire contraste, contradiction, paradoxe, quand il s'agit du sexe masculin. Ce sexe a pourtant lui aussi sa caractéristique précise. Ses brillants atours, ses prestigieux moyens de séduction ne sont, en somme, qu'un vain étalage de parties mortes, le signe d'une dépense inconsidérée, d'une prodigalité démesurée de l'organisme, la marque d'un tempérament qui extériorise, mais ne connaît pas l'économie. [...] Les écailles des papillons, les aigrettes, les panaches, les éventails de plumes des oiseaux sont le résultat d'une multiplication rapide, exagérée, dépense bien inutile pour l'organisme, des éléments déjà presque inertes et à demi cornés de leur épiderme [...].*

*Le sexe féminin est donc, en quelque sorte, le sexe de la prévoyance physiologique, de l'économie, de la richesse ; le sexe masculin, celui de la dépense luxueuse mais improductive, de la vie au jour le jour et trop souvent de la misère. L'humble femme des faubourgs [...] obéit à une loi profonde et sacrée qui domine tous les êtres vivants, la loi même du sexe auquel elle appartient, qui lui a donné pour rôle de créer et d'enrichir la maison [...].*

*[...] il a suffi que l'activité organique de deux êtres presque pareils se dépensât chez l'un en manifestations extérieures, en vaines et égoïstes parures, s'employât chez l'autre à un travail intérieur de prévoyance auquel toutes les productions de luxe et l'achèvement même de l'organisme ont été sacrifiés. [...] Vous y avez gagné, mesdames, l'éclat de votre teint, la pureté cristalline de votre voix, la moelleuse élégance de vos gestes et ces gracieuses lignes qui ont inspiré le caressant pinceau de Bouguereau [...].*

---

<sup>85</sup> De là, Gide tire la conséquence que c'est en l'homme que réside le pouvoir de création artistique, tandis que la femme est la gardienne naturelle du foyer et de la perpétuation de l'espèce : c'est le gynécocentrisme.

**7.15.** Edmond Perrier, « Le Monde vivant », *Le Temps*, 1<sup>er</sup> août 1912. Dans ses notes de *Corydon*, Gide cite à deux reprises cet article parlant essentiellement des huîtres, de leur sexe et de leur reproduction, des huîtres hermaphrodites et de leurs changements de sexe. Nous mettons ces deux citations de Gide en caractères gras :

*[...] chez ces huîtres le même individu peut être successivement mâle ou femelle, et n'est hermaphrodite que durant la période de passage d'un sexe à l'autre. [...]*

*Si étrange que paraisse au premier abord l'inconstance des huîtres dans leur sexe, elle est loin d'être isolée dans le règne animal ; mais c'est sur des êtres relativement fragiles qu'on la constate ; et dans ce cas apparaît presque toujours simultanément une sorte de contingence du sexe masculin que nous avons indiquée déjà dans de précédents articles, mais qu'il convient de rappeler ici. **Les mâles, dans certaines espèces, peuvent devenir communs au point que presque tous demeurent célibataires. Chez le joli petit hanneton, d'un bleu argenté, qui aime à se tenir sur les spirées, au bord des eaux, et qu'on récolte pour le monter en bijou (Hoplia cœrulea) on ne rencontre qu'une femelle pour 800 mâles ; chez le hanneton de mai (Rhizotrogus æstivus) il n'y a aussi qu'une femelle pour 300 mâles [...]. C'est tout à fait le contraire chez d'autres espèces ; les entomologistes n'ont jamais rencontré que deux mâles du bacille français, sorte de grande et longue sauterelle qui ne saute pas, qui n'a pas d'aile et que dans le Midi les enfants ont baptisé du nom de bâton du diable, parce qu'il ressemble à une brindille de bois quand il se tient immobile sur une branche. Les dames sont bien ici forcées de se passer de mari, et quand cet objet rare, un mari possible, apparaît par hasard, il semble tellement pénétré de l'étrangeté de sa situation qu'il ne fait pas le moindre effort pour découvrir une compagne. [...]***

*Tout cela paraît bien une affaire de nutrition, et c'est ce que vient confirmer, même chez l'homme, une curieuse statistique dressée par M. René Worms (\*) [...]. **M. Worms conclut que contrairement à une croyance très répandue, l'excès des naissances mâles chez un peuple est un signe de pauvreté ; que cet excès se réduit à mesure que la richesse augmente et finit quand le bien-être s'est généralisé, par faire place à un excès de naissances féminines. Il faut reconnaître que cette conclusion est absolument d'accord avec celle que j'ai exposée dans une lecture à la séance publique des cinq Académies de l'Institut (\*\*)** [...].*

(\*) **La Sexualité dans les naissances françaises**, Girard, 1912.

(\*\*) *La Parure*, octobre 1905.

**7.16.** Edmond Perrier, « Les robes de noces des animaux », *Revue Hebdomadaire*, 15 juin 1912, pp. 298-324.

Le printemps réveille les costumes d'apparat des animaux, ou « robes de noces », « dans presque tout le règne animal réservées au sexe masculin ». Analyse de multiples exemples. S'attache notamment au cas des « vers agiles » de la mer, au « luxe dans l'ornementation » des mâles, et à leur « goût de la dépense, une certaine inaptitude à s'alimenter qui pourront dominer la scène et avoir pour conséquences ultimes la réduction des mâles à une petitesse ridicule ou même leur disparition ». Au cas des insectes, et notamment des papillons : « L'insecte n'acquiert ses formes délicates, ses brillantes couleurs, son agilité que pour la durée de ses noces et les cérémonies de son mariage n'ont pas de lendemain. Le mâle n'a pas d'autre occupation que de se rechercher une compagne et de lui plaire ; c'est sur lui que se concentreront, dans ce but, tous les dons naturels qui pourront l'y aider. » Puis viennent les vertébrés : poissons, batraciens, reptiles, oiseaux. Enfin, Perrier en arrive à la « philosphie » de tous ces faits :

*Si les brillantes et parfois encombrantes parures que tant d'animaux mâles revêtent au printemps, gardent souvent depuis leur accession à l'âge adulte jusqu'à la fin de leur vie et transmettent parfois aux femelles, sont un danger permanent pour leur existence dont elles abrègent si fréquemment la durée, il faut qu'à ce déchet il y ait une compensation. Darwin a proposé une solution du problème des plus galamment séduisante. Suivant lui, le touchant amour des mères animales pour leur progéniture est doublé d'un sens artistique très développé ; elles sont attirées dès l'éveil de leur sensibilité par les couleurs voyantes, l'éclat des métaux, le scintillement des pierreries, et ne pouvant se les procurer pour elles-mêmes, les futures épouses les admirent dans leurs prétendants ; elles s'allient aux plus élégants de forme et aux mieux parés. [...]*

**7.17.** A. Mézières, « Michel-Ange et Vittoria Colonna (1) », *Le Temps*, 25 juin 1912.

(1) Par M. de Bouchaud, 1 vol. in-18. Paris, Grasset, 1912.

Ce compte rendu présente la thèse selon laquelle la marquise Vittoria Colonna aurait été le grand amour platonique de Michel-Ange, de sorte que les lettres d'amour que Michel-Ange adressa à Thomas Cavalieri sont interprétées comme s'adressant en réalité à la dame sous un prêtonom. Dans *Corydon*, Gide protestera indirectement contre cette thèse en

faisant présenter par l'interviewer l'hypothèse que Michel-Ange aurait préféré peindre, « *dans le plafond de la Sixtine, non des femmes, mais des adolescents nus, par respect pour la sainteté du lieu, et précisément pour n'éveiller point nos désirs* ». Ici, la coupure de presse est accompagnée de cette note manuscrite de Gide :

*Et ces mœurs devinrent alors fréquentes à tel point que M. Mézières put écrire :*

*À peu près comme de nos jours un p.[édéraste] dissimulerait sous un nom féminin son amour.*

Dans la coupure de presse, Gide relève les passages qui tendent à prouver le caractère erroné de la thèse d'un Thomas Cavalieri considéré comme prête-nom :

*« Il [Michel-Ange] aimait la beauté du corps, dit Condivi, comme quelqu'un qui la connaît admirablement. » [...]*

*La nécessité de prendre quelques précautions expliquerait deux lettres de Michel-Ange [à Thomas Cavalieri] fort difficiles à comprendre sans cette raison. [...] L'étonnement augmente lorsqu'on trouve dans les manuscrits de Michel-Ange jusqu'à trois variantes de cette lettre, comme si l'auteur, qui d'ordinaire écrit d'un seul jet, avait été obligé de s'y reprendre à plusieurs fois avant de trouver des expressions dignes d'un correspondant si qualifié. La seconde lettre paraît plus étrange encore, à cause des expressions amoureuses qu'elle contient. Michel-Ange y parle du très grand amour, de l'amour démesuré qu'il porte à la personne à laquelle il écrit. [...] Il n'était pas rare dans la poésie amoureuse des langues romanes que, pour dépiéter la curiosité ou les soupçons, le nom de la femme aimée fût remplacé par un nom d'homme. Il n'est pas impossible que Michel-Ange se soit inspiré de cette tradition.*

*Un jour vint cependant [...] où l'artiste publia son culte pour la personne aimée. [...] Aucune trace de sensualité n'apparaît, même dans la description des attraits physiques de Vittoria Colonna. Il décrit ses beaux traits, ses blonds cheveux entrelacés de fleurs, le ferme modelé de sa poitrine et l'élégance de sa taille. Mais cette contemplation de la beauté extérieure n'est que le premier degré de sa vision. [...]*

## **8. Épreuves de C.R.D.N., 1911, non corrigées (pp. 33 à 48).**

« Le comte de Hohenau, de haute stature, [...] C'est la coutume qui fait donc cela, car ».



# Lettres

recueillies par André Gide  
dans son dossier  
« *Corydon* »

DOCUMENTS PRÉSENTÉS  
PAR  
ALAIN GOULET

*Le dossier intitulé « Notes pour Corydon » qu'abrite la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (γ 885) recèle en annexe quelques lettres reçues et jointes par Gide à ce dossier, qui se rapportent donc spécifiquement à Corydon, et plus généralement à l'homosexualité. Elles confortent à leur manière la fameuse déclaration de Gide selon laquelle Corydon était à ses yeux « le plus important et le plus serviceable [...] de plus grande utilité, de plus grand service pour le progrès de l'humanité » de [ses] écrits<sup>1</sup>. En voici l'essentiel :*

## I

St-Julien-de-Vouvantes  
4 mai 1931

Monsieur,

Je viens de lire en entier *Corydon* — j'en connaissais des passages et l'esprit seulement. J'en ai entrepris la lecture avec la certitude d'être extrêmement d'accord avec vous et voilà que je me suis cabré.

---

1. *Journal*, « Bibl. Pléiade », t. II, p. 1017 (Janvier 1946).

Corydon assure à la femme un rôle uniquement maternel : « le respect de la femme accompagne l'uranisme » (p. 169) ; « La jeune fille grecque était élevée non point tant en vue de l'amour, que de la maternité » (p. 159), etc. D'accord avec vous pour reconnaître la valeur morale et sociale de l'uranisme — cette logique audacieuse me remplit d'aise.

Mais nous, les femmes unisexuelles, qu'allons-nous devenir ? Devrons-nous nous ranger parmi ces « invertis » que vous prenez soin de différencier des normaux (p. 173), si je comprends bien que sont invertis ceux qui ont horreur de l'autre sexe ?

Et si nous sommes sans « refus d'avance », si nous avons vis à vis des jeunes garçons aussi bien que des jeunes filles cette attitude délicate que vous remarquez chez les aînés amoureux des adolescents, des enfants (p. 178), où donc nous classerons-nous, femmes débordantes de tendresse — Ah ! que ce soit ce que tu peux toucher que tu désires — et qui ne possédons pas plus cet instinct sexuel que j'aime vous voir nier, que le sens de la maternité ?

Je ne suis pas loin de conclure qu'il existe des êtres mixtes qui sont attirés par la beauté de l'adolescence, simplement. Mais à mon tour, je ne sais plus que faire des enfants dont j'ai été, et qui, tels Alexis, manifestent des tendances très nettes et très naturelles.

Ah ! tout n'est pas résolu — peut-être vous êtes-vous contenté avec modestie de réfléchir sur les hommes parce que vous êtes homme. Et peut-être faut-il une femme pour écrire une œuvre parallèle à *Corydon* qui m'enchanterait d'autant plus qu'il soulève en moi de problèmes.

À vous, avant et après vos paroles.

M. Joubert.

Mademoiselle M. Joubert, Institutrice, St-Julien-de-Vouvantes (Loire-Inférieure)

## II

Saint-Sulpice-des-Landes, 6 mai 31.

M. Chiron, instituteur public  
À Monsieur André Gide

Monsieur,

La vérité est quelque peu différente de ce que je vous ai dit dans ma première lettre. Voici :

Je dois me suicider pendant les grandes vacances.

N'ayant pas le courage de détruire mes manuscrits, j'ai imaginé de vous les envoyer définitivement ainsi que mes essais de composition musicale.

Vous recevrez le tout avec cette lettre.

Je vous prie de vouloir bien excuser ma hardiesse en considérant ma situation particulière. Naturellement tous ces papiers vous appartiennent et vous pourrez les jeter au feu si bon vous semble.

Je vous demande donc d'accepter ce legs et, m'excusant une dernière fois, je vous assure de ma reconnaissance.

M. Chiron

M. Chiron, instituteur public

Saint-Sulpice-des-Landes, par Saint-Mars-la-Jaille, Loire-Inférieure.

### III

Mrs. Minderop & Rust, Notarissen

Rotterdam, le 2 février 1928

Monsieur,

C'est seulement après lecture de vos écrits — qui ont été pour moi une révélation — que j'ose prendre la hardiesse de vous aborder par cette lettre, en vous priant de bien vouloir m'accorder un entretien. Il ne s'agit que d'un conseil, d'un renseignement que, peut-être, vous pourriez me donner, mais que je ne puis pas vous demander par écrit.

Si vous voudriez me recevoir, je pourrais être à Paris le 11, 12, 13, 18, 19 ou 20 février prochain. Si aucune de ces dates ne vous conviendrait, je pourrais venir à une date à fixer par vous.

En vous affirmant que vous faites un acte de charité en accordant à ma prière, je vous donne l'assurance de ma haute considération.

R. D. Rust

*[Réponse d'André Gide à R. D. Rust, copie dactylographiée :]*

Paris, le 6 février 1928.

Monsieur,

Que répondre à votre lettre, sinon ceci : je me tiendrai à votre dispo-

sition le 13 Février<sup>2</sup> à l'heure que vous voudrez bien m'indiquer, mais dans l'après-midi de préférence ; heureux si je peux vous aider d'un renseignement ou d'un conseil.

Veillez en attendant croire à mes sentiments bien cordiaux.

Mrs. Minderop & Rust, Notarissen

Rotterdam, le 9 février 1928

Monsieur,

Je vous remercie vivement de votre lettre du 6 courant ; je me présenterai donc chez vous lundi 13 crt à 4 h. de l'après-midi.

Veillez croire, Monsieur, je vous prie, à ma haute considération.

R. D. Rust

*[Lettre d'André Gide à R. D. Rust, après la visite, copie dactylographiée :]*

Paris, le 14 février 1928.

Cher Monsieur,

Un petit mot de vous me ferait grand plaisir, qui me dirait si vous avez trouvé bon accueil à l'étude de notaire dont vous m'aviez demandé l'adresse ; si l'on s'y est montré aimable pour vous et si vous avez facilement pu obtenir les pièces ou renseignements que vous cherchiez.

Dans l'espoir de vous revoir sans trop tarder, veuillez croire à mon attentive sympathie.

Rotterdam, le 16 février 1928  
À Monsieur André Gide, Paris

Monsieur,

Je vous suis reconnaissant, infiniment reconnaissant : j'ai besoin de vous dire cela encore, après ma missive de lundi. Les petites fleurs de mon pays que je me permets de vous envoyer par le même courrier n'ont pas d'autre prétention que d'être les interprètes de ce sentiment de reconnaissance ! Je sais (je l'ai lu dans les « Feuilletts<sup>3</sup> ») qu'il n'est pas votre habitude de répondre aux lettres que l'on vous envoie, j'en suis

---

2. Le choix de cette date du 13 correspond à la manière dont Gide investit symboliquement ce nombre perçu comme démoniaque.

3. Cf. « Feuilletts » de 1921 : « Que répondre à cela ? Rien, n'est-ce pas ? Je n'ai pas répondu. » (*Journal*, t. I, p. 1152).

bien content : laissez-moi seulement le plaisir de vous écrire ce petit mot !

Je suis retourné dans mon pays avec un tas de livres de vous et sur vous ; les 3 tomes sont ainsi parmi eux. Et j'ai aussi suivi votre conseil et je suis parti mardi soir : je ne l'ai point regretté !!

Je vous répète — au risque de vous ennuyer peut-être — mes sentiments de grande gratitude.

R. D. Rust

Si vous désiriez, avant de me présenter à vos amis, des renseignements sur moi, je connais fort bien le pasteur de l'église wallonne de Rotterdam, M. Paul Reyss, français par naissance — qui sera sans doute tout prêt à répondre à toutes les questions à poser sur moi.

Je viens de terminer cette lettre quand je reçois la vôtre du 14 crt. En effet, je suis très touché de votre gentillesse, et ce qui précède vous aura déjà montré que j'étais des plus contents de ma visite à cette fameuse étude !

*[Réponse d'André Gide, copie dactylographiée :]*

Paris, le 18 février 1928.

Cher Monsieur,

Les belles fleurs volantes sont tombées du ciel sur la Villa Montmorency, hier soir, dans un merveilleux état de fraîcheur. Que vous êtes aimable. Une assez forte grippe me retient à la chambre depuis votre visite. Le printemps subit que je vous dois me tient inespérément compagnie.

Heureux que vous ayez pu vous procurer les trois petits volumes dont je vous parlais. Heureux surtout si mes renseignements ont pu vous aider et si votre démarche de mardi vous a donné satisfaction. Vous m'en reparlez lorsque j'aurai le plaisir de vous revoir. Ce sera sans trop tarder, je l'espère.

Veillez croire à mes sentiments bien attentifs.

#### IV

Paris, le 19 février [?].

Monsieur,

En proie à une détresse morale de plus en plus atroce, je me suis

décidé à vous écrire pour implorer votre secours.

Je suis entraîné par des goûts invertis constamment refoulés hélas vers une situation toujours plus désespérée. Je me sens incapable d'en sortir avec mes seules forces. J'ai alors pensé à vous, et j'ai placé mes derniers espoirs dans les conseils que vous pourriez me donner.

Pour que vous compreniez à quel point j'ai cru nécessaire de vous écrire cette lettre, je vais essayer de vous montrer de mon mieux comment je suis abouti à un tel état de découragement.

Longtemps, j'ai vécu dans les rêves qu'à plaisir forgeait mon imagination. Pendant de nombreuses années, j'ai pu croire mon penchant exceptionnel : je vivais en province une vie assez retirée, ne fréquentant que fort peu mes camarades du lycée ; je les sentais bien trop différents de moi. Cette existence se prolongeait d'autant mieux que je vivais dans une sorte d'engourdissement dont même maintenant, je n'ai pu encore complètement me débarrasser, à vingt-deux ans.

Pendant, m'étant mis à lire, je me rendis, peu à peu, compte de mon erreur. D'ailleurs, je vins à tomber un jour sur un livre qui devait avoir sur moi une répercussion considérable et me donner plus tard l'idée de cette lettre. Je veux parler de « Si le Grain ne meurt ». La lecture de cette œuvre entraîna en moi des découvertes qui me bouleversèrent. Mes désirs qui, jusque là, étaient demeurés à peu près inconscients, me devinrent sensibles. Un grand état d'excitation s'ensuivit. Et je me mis, enfin, à rechercher une aventure selon mes goûts. Mais je dus bien mal m'y prendre, car tous mes efforts n'aboutirent à aucun résultat.

Évidemment, la malchance, qui toujours me poursuit implacable, en est en partie la cause. J'attribue, cependant, cet échec principalement à mon caractère. En effet, si ma ridicule timidité, mon manque de confiance en moi, ma fierté stupide ne s'en étaient pas mêlés, il me semble fort probable que j'aurais réussi à vaincre la fatalité. Il existe, il est vrai, une autre cause, et peut-être la primordiale, que je vous dirai à la fin de cette lettre.

Je glisse, ainsi, peu à peu, vers un état de désespoir de plus en plus excessif. Je subis même, de temps en temps, des périodes de découragement si intense, que pas un jour ne se passe sans crises de larmes. Certains soirs, mon désir est si impérieux et je me sens si incapable de le satisfaire, que je me lance éperdument dans les rues de Paris, espérant ainsi le fatiguer par de longues marches interminables. Hélas, le plus souvent, je ne rentre de ces atroces promenades nocturnes que dans un état bien lamentable. Ce n'est, d'ailleurs, généralement que pour me

jeter dans mon lit, où là j'essaie, après avoir éteint la lumière, de noyer dans les larmes mon horrible désespoir. Ce sont alors des lamentations, des appels dans le vide, des doutes affreux, des sauts désordonnés. Parfois ma mère, qui couche dans la chambre voisine, vient à remarquer mes sanglots et me demande si je pleure. Je lui réponds alors en essayant d'affermir ma voix : « Oh non ! voyons, ma petite maman, je suis simplement enrhumé ». Et pour la détromper, j'essaie de rire.

Je sors quelquefois avec des camarades. Je pars fringant et, la plupart du temps, j'en reviens bien triste. Je les ai vus trop heureux. J'ai senti la vie trop facile pour eux. J'ai eu trop l'impression d'être avec des étrangers, et de ne pas comprendre leur langue. Et puis, je suis trop las d'espérer et de ne jamais trouver, pour m'amuser nulle part.

Bien souvent, ces sorties sans joie, je les évite. Je préfère encore la solitude, cette solitude affreuse dans laquelle on revoit trop tous ses chagrins. Mais au moins on ne rencontre plus ainsi ces désillusions, que je connais tant.

Que cet isolement, cependant, peut être terrible. N'avoir personne à qui se confier, devoir toujours se cacher, ne recevoir jamais aucun conseil ! Quand cela finira-t-il donc, mon Dieu ? Quand pourrai-je enfin profiter de toute la liberté que me laisse ma pauvre mère, qui voudrait tant me voir heureux ? Quand pourrai-je enfin atteindre à la plénitude de mes forces ?

Que de plans, pourtant, ai-je pu ébaucher ces derniers temps, pour sortir de mon ornière. Mais toujours, au moment de les mettre à exécution, j'ai hésité. Je ne sais où ils pourraient me mener. Je ne sais ce qu'il pourrait arriver. Saurais-je, dans ma hâte d'aboutir, éviter les embûches qui, peut-être, se dresseront sur ma route réputée si ardue ? Saurais-je rester continuellement suffisamment prudent pour ne pas dévier sur une mauvaise voie ? Je ne sais. Il est si difficile de ne pas s'égarer sur un chemin que l'on ne connaît que par ouï-dire.

Si tous les livres que j'ai pu lire ne m'ont pas appris à me diriger dans la vie, ils m'ont tout de même permis, et cela me semble inestimable, de connaître votre nom et la plupart de vos œuvres. D'ailleurs, avec quelle ferveur, et souvent quel émoi aussi, ai-je pu les lire. Jamais ne s'effaceront de mes yeux les horizons merveilleux qu'elles y firent apparaître. J'en suis même venu à concevoir pour vous une admiration et une reconnaissance infinies.

Ainsi, me sentant de plus en plus déprimé, ne croyant plus pouvoir sans danger me lancer seul dans des aventures hérissées de difficultés, et

ne voyant plus de possibilité de réussite sans les conseils d'une personne avisée, ai-je pensé à vous, Monsieur, vous dont l'un des livres fut pour moi comme une révélation.

Nul plus que vous ne me semble capable de me sauver et, j'en suis sûr, vous ne voudrez pas laisser cet appel sans réponse. Dans cette lettre bien maladroitement j'en ai peur, vous aurez trop senti ma détresse. Que ferai-je donc, sans votre appui, dans cette sombre nuit où je ne peux trouver mon chemin ? Quelle nouvelle désillusion, et non l'une des moindres, serait pour moi votre silence. Je vous en supplie, Monsieur, ayez pitié de moi, délivrez-moi de ce cauchemar angoissant. Qu'il puisse enfin rentrer dans ma vie si ténébreuse un rayon de soleil !

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mon profond respect.

F. Collet

1 bis rue Carcel, Paris (15<sup>e</sup>)

## V

*La lettre suivante n'émane pas pour nous d'un inconnu puisqu'elle est de Roger Schutz, né le 12 mai 1915 dans le canton de Vaud, fils de pasteur, qui devait fonder en 1940, à vingt-cinq ans, la Communauté œcuménique de Taizé, commençant par y accueillir des réfugiés juifs avec sa sœur Geneviève. On sait qu'il est mort à Taizé, assassiné, le mardi 16 août 2005.*

*Outre la lettre ci-dessous, Claude Martin nous signale que deux autres lettres de Roger Schutz à André Gide sont connues (du 16 septembre 1933, coll. privée, et du 21 juillet 1935, Bibl. Doucet).*

Valentigney, La Tourelle, le 8 mai 1933

L'intrus qui vous envoie ces lignes est un jeune fils de pasteur de 18 ans qui voudrait vous poser quelques questions ou si vous préférez vous demander quelques conseils au sujet de l'homosexualité.

Je suppose que vous avez dû en souffrir et qui sait si, à présent encore, vous n'éprouvez pas une certaine tristesse à vivre en incompris aux yeux des hommes, en général. Pour moi, le même mal me tourmente. Tous mes efforts pour devenir ce qu'on appelle « normal » furent inutiles.

Les questions que je me permets de vous poser, les voici :

Mon bonheur dépend-t-il en partie de la place que j'accorderai à mes

penchants pédérastes ?

Pour mon existence que je voudrais heureuse, y a-t-il plus de gain à perdre ma vie aux yeux des hommes ?

Questions perplexes !

Je vous serais on ne peut plus reconnaissant d'y répondre. Si vous le jugez bon et que vous le puissiez, écrivez-moi, je vous prie, pendant un séjour que je fais chez une tante à Neuchâtel, entre le 12 et le 20 mai, à l'adresse suivante : Roger Schutz-Marsanche, 9 rue de la Serre, Neuchâtel, Suisse. (Ou du 20 mai à mon adresse habituelle : R. Schutz-Marsanche, cure d'Oran-la-Ville, (Vaud, Suisse).

Vous voudriez peut-être savoir dans quelle carrière je pense m'orienter. Mon imagination souvent trop fertile me montre tout ce qu'il y aurait de bonheur à devenir professeur de littérature, d'histoire ou de philosophie, et en même temps d'être grand chef d'un internat fondé et organisé par moi, construit selon mes goûts, car je vois très nettement quand je le veux la structure de mes bâtiments, le hall métallique, l'immense réfectoire grisâtre ; je vois aussi tous mes jeunes adeptes rendus uniformes par le costume et qui me devront l'obéissance absolue, aussi bien pendant les études qu'après, pour arriver par ce moyen à leur faire prêcher mes vues politiques qui sont, à part un point ou deux, analogues au communisme. Je relis ma dernière phrase et je me dis que si Madame de Sévigné l'avait sous les yeux, elle la dirait grossièrement lourde... Mais vous, Monsieur, ne la trouvez-vous pas en plus prétentieuse au possible ?

Adieu Monsieur, croyez à mes sentiments très respectueux ainsi qu'à ma vive admiration.

Roger Schutz

## VI

*Une lettre dactylographiée de Robert Ross (exécuteur testamentaire et ami d'Oscar Wilde) à André Gide figure dans le dossier de Corydon, accompagnée d'un article de presse du Corriere della Sera, en italien : « Lord Douglas difende in tribunale la sua amicizia per Oscar Wilde », qui se fait l'écho du procès de 1895 au cours duquel Douglas prétendait ignorer l'homosexualité de Wilde. Gide en a publié l'essentiel dans Si le grain ne meurt, et nous n'en donnons donc ici que le cadre, resté inédit.*

Reform Club, Pall Mall, S.W.  
March 21, 1910

Dear André Gide,

I am laid up in bed and therefore have to dictate this letter. I am delighted that you have reprinted your brilliant Souvenirs of Oscar Wilde.

[*Etc., citée dans Si le grain ne meurt, Journal 1939-1949, p. 582 ; et dans Souvenirs et voyages, p. 299, lettre dont on trouve la traduction dans ce dernier volume, pp. 1186-7.*]

[...] there is no longer any reason for me to be silent. For the moment other matters occupy me.

From a note on page 69 of your little brochure I understand that you cannot be aware that the new edition of « De Profundis » contains everything which was in the German edition, and also the letters written from prison by Oscar Wilde to me and published in Davray's edition. I am sending you a copy. I, unfortunately, can only read French and am unable to write it ; but I trust you will be able to understand my letter.

Again with many thanks.

Always yours sincerely

Robert Ross <sup>4</sup>

---

4. *Traduction* : « Cher André Gide, Je suis retenu au lit et dois donc dicter cette lettre. Je suis ravi que vous ayez fait paraître une nouvelle édition de vos excellents Souvenirs d'Oscar Wilde [...]. [...] je n'ai plus aucune raison de me taire. Pour le moment, d'autres questions m'occupent. D'après une note de la page 69 de votre petite brochure, je comprends que vous ignorez qu'une nouvelle édition du *De Profundis* contient tout ce qui était dans l'édition allemande, et aussi les lettres qu'Oscar Wilde m'a adressées depuis sa prison et qui ont été publiées dans l'édition de Davray. Je vous en envoie un exemplaire. Malheureusement, je me borne à lire le français, sans être capable de l'écrire ; mais j'espère que vous pourrez comprendre ma lettre. Encore une fois, tous mes remerciements. Toujours sincèrement à vous, Robert Ross. » (« L'édition de Davray » : Oscar Wilde, *De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison par Oscar Wilde à Robert Ross*, traduits par Henry-D. Davray, Paris : Mercure de France, 1905.)

# Le Journal de Robert Levesque

CARNET XXXVIII  
28 juillet 1946 — 18 janvier 1947  
(suite <sup>1</sup>)

4 oct.

Fini enfin ce matin avec Gatsos la révision de *Sibylla*. Amorcé en l'attendant au café la traduction de Kavafis. Rien n'est plus subtil. La place d'un mot, une inflexion conduisent ou arrêtent le courant poétique. Rien de plus opposé à Sikelianos où il faut donner toute la voix. Jouer ainsi plusieurs rôles me plaît ; dans cette quantité de traductions que j'ai faites il y avait un côté de comédie ; je me travestissais ; j'entrais dans la peau des auteurs (je retrouvais même leurs secrets de créateur). Expérience inestimable — et dont il faut sortir... J'ai assimilé la Grèce par les Grecs, ou plutôt par ses poètes, et je pressens le grand déchirement du départ. Pourtant, la Grèce, je l'emporterai (comme je traînais partout la France avec moi). Et même en quittant ces rivages je saurai de manière certaine que j'y laisse mon nom. Mais qu'importe. Il se jouera dans ma chair, dans le moi vivant, une rupture inévitable. Ma seule consolation sera de l'avoir voulue. Il me faut maintenant provoquer le destin et porter mes yeux ailleurs.

Trouvé au restaurant notre collègue R. qui tourne à la vieille belle... Rentré recopier dix pages de *Sibylla*, corvée que je m'octroie par petites doses. Nouvelle lettre de Roger, débordante d'affection, presque amoureuse. Il attend tellement de moi que j'en tremble. Je lui ai pourtant donné le meilleur, et les deux fois où je le vis, un soir au cinéma, un déjeuner au Bon Marché, je ressentis la joie la plus vibrante et une sorte d'émerveillement. Pourtant, je me sens vieux près de ses dix-huit ans.

---

1. Les carnets I à XXXVII (1931-1946) et le début du cahier XXXVIII ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n<sup>os</sup> 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 à 111, 113, 117, 118, 128, 129, 133, 134, 137, 139 à 141 et 143/144 à 154 du BAAG.

Entre Jouhandeau et moi (quelle admiration passionnée en 1926, 27...) il y avait la même différence.

Je pense avoir traduit tout ce qui compte en grec.

Repris (comme si elle m'avait jamais quitté) par la passion de rôder ; adorable automne, langueur ; la première pluie, que tous les poètes grecs ont chantée, n'est pas encore tombée. Dans mon déchirement de quitter la Grèce, il y a aussi l'angoisse de rentrer à la maison, où tant de changements m'apparaîtront... Merveilleuse aventure tout à l'heure, un adolescent, la grâce même ; il m'offrit une tendresse à la fois reconnaissante et désespérée. Il frémissait et semblait enchanté. Ses effusions étaient pures, mais combien affectueuses. Son visage était d'une bouleversante douceur, et que dire de sa démarche, de sa légèreté que je découvris soudain en le voyant partir. Il faisait mille vœux pour me revoir — ah ! quel idiot je fus de ne pas lui donner de rendez-vous ! Peur stupide des engagements — alors que dans les trois semaines qui me restent à passer à Athènes je serai maître sans doute de toutes mes soirées.

5 oct.

Vu Millieux à l'Institut : question de mon départ. Millieux, fort gentil. Mais nous n'avons plus grand'chose à nous dire ; au moins nos deux destins sont maintenant mieux définis, et il n'y a plus de raison de heurt.

6 oct.

Appelé ce matin au Phalère pour corriger sur place la fin du bouquin. Très longue après-midi chez moi. Lu quelques numéros de la *Revue de Paris* (effroyable charabia de Marc Chadourne).

7 oct.

Corrigé de nouvelles épreuves. Repris en déjeunant les poèmes de Kavafis ; il y faut une patience infinie, tant la musique des vers est fuyante, imperceptible. La moindre fausse note rompt le fil.

Je vais chez Charles Roux pour rencontrer Mlle de la Baume. Réunion nombreuse. On papillonne, on ne dit rien. Je n'aime guère que les tête à tête, ou du moins les rapports vraiment personnels. Charles Roux me déclare qu'il n'a point dormi le jour où je lui confiai *Domaine grec* qui devait prendre l'avion du lendemain. Ça se lit, paraît-il, comme un roman, surtout les notices qui sont pleines d'aventures et de piquant et qui arrivent à composer un tableau...

8 oct.

Passé toute la matinée chez Dimaras. Très profitable. Il me demande de lui lire les trois odes que j'ai traduites, et découvre quelques erreurs que n'avait point vues Katsimbalis. Il me faudra soumettre à quelqu'un

le théâtre crétois et *Erotocritos*. Vu Katsimbalis un moment, mais sans oser lui dire ce que je pense de cette « invasion rhétorique » (Palamas). Encore traduit quelques vers de Kavafis. Passé chez Aravantino.

Depuis un certain temps je ne manque pas de chance. Les aventures viennent en série ; une chair joyeuse rayonne ; elle polarise les désirs, elle attire l'amour. Tout cela est d'ailleurs un peu dramatique ; on se prend au jeu ; on veut toujours davantage ; les inépuisables ressources de la vie nous confondent...

9 oct.

Mis au point et recopié les poèmes de Kavafis. Donné à dactylographier la préface sur Alexandrie. Je l'ai relue et j'ai pu effacer les dernières traces de pédantisme. Causé un instant avec Chamoux à la bibliothèque ; parle de littérature comme un pion ; fulmine contre l'obscurité des modernes etc. ; s'en prend à Mallarmé, prône Jules Romains ; tranche avec beaucoup de certitude et d'un ton qui n'admet point de réplique (je le trouve d'ailleurs trop drôle pour avoir envie d'objecter). Lettre de Téotokas ; il est à Paris où le *Démon* va paraître, mais enrichi d'une préface de Castanakis, ce qui le révolte car ni le monsieur ni Stock ne l'en avaient prévenu. Passé deux heures avec Gatsos qui veut bien revoir avec moi les traductions crétoises. En déjeunant, commencé, tout malgré moi, la préface du *Trésor*. J'aime beaucoup les œuvres qui se déclenchent ainsi, celles qui tombent d'elles-mêmes comme un fruit. Jamais un journaliste n'aura pareilles joies.

10 oct.

Apporté les corrections nécessaires à Kalvos (Dimaras) et aux Crétois. Naturellement l'imprimeur n'a pas livré le bouquin. Déjeuné chez Mme Colombos. Qui aura envie de l'aider après mon départ ? Longue visite à Ghika ; nous traduisons quarante vers de l'*Odyssee* qui doivent figurer dans l'édition illustrée. Soirée chez Papatzonis. Je lis entièrement le long poème de Romanos ; ce texte est vraiment beau, ce sera une des beautés du *Trésor*.

11.

Remanié Romanos. Tenu compte des conseils de Papatzonis. Espoir de finir avec Gatsos la traduction de Kavafis. Enfin quelques exemplaires du bouquin sont sortis ; Katsimbalis en envoie aussitôt un paquet à Knos (helléniste suédois qui a pris en main la candidature). J'en fais adresser un à Österlins, secrétaire de l'Académie, par la valise suédoise, un autre à Valaoritis (à Londres) — il écrivait l'hiver dernier tout un article sur mon travail en Grèce ; un autre encore à Aravantino,

qui m'a terriblement aidé ces six derniers mois. Offert à l'Institut une flopée de bouquins grecs de tous formats et de tout acabit que m'envoyèrent les auteurs ces dernières années. C'était sans doute à fin de traduction. Je n'en ai lu aucun. Aussi, sans doute, tous ceux que je n'ai pas traduits me regardent-ils comme un monstre. Chaque Grec se croit digne d'une gloire internationale.

12.

Recopié le morceau de Kazan (*Le Roi Taureau*)... Reçu un mot d'Étiemble, qui attend fin octobre mon *Alexandrie* à Alexandrie. Aussitôt mes cours finis, et la tête assez cassée, monté à Kefissia offrir à Sikelianos un exemplaire du bouquin. Je lui demande aussi d'en signer un pour Éluard (qui a fait la préface) et un pour moi ; ce dont il s'exécute pompeusement. Le poète va beaucoup mieux, et aussitôt la vivacité, l'émotion, je dirais même l'humanité réapparaissent... Naturellement, la conversation ne roula que sur le Prix, la Suède, l'éventuel voyage à Paris etc. Mais je m'amusai à lui donner (et à sa femme) de petits conseils. Je le mets en garde contre les sollicitateurs, offres alléchantes d'éditeurs etc. Je crains que Sikelianos, dont la vanité ne sait rien refuser, ne se fasse plumer. Nous parlons du Prix comme s'il était accordé...

Devant la bonhomie de Sikelianos et même sa cordialité, je me sentais tout disposé à atténuer ce que je veux dire de son « néronisme » dans ma préface à *Sibylla*, et de son emphase (contraire à la Grèce authentique) dans la préface au *Trésor*, mais il y a moyen de tout dire doucement, ou plutôt de suggérer sans trop de roserie...

13.

Journée consacrée à Kavafis. Traduit trente-trois poèmes à l'aide de la traduction de Dimaras. Mais combien peu poétique et pas toujours fidèle ; alors que c'est la fidélité qui est souvent la plus expressive... Il me faut maintenant travailler dans le silence ces textes, puis les soumettre à Gatsos. Et ainsi j'aurai terminé le cycle grec.

14.

Je devais vraiment m'arracher à Athènes ; peur d'y piétiner ; ces derniers temps on commençait de me « commander » des traductions... Je crois pouvoir dire que je quitte une « situation », par amour de ma vie. Rencontré Katsimbalis qui envoie en Suède paquets sur paquets de mon *Sikelianos*.

16.

Gide espère me voir avant son départ. J'apprends par J. S. que le film de *La Symphonie pastorale* connaît un énorme succès. Jacq[ue]line

Muller-]S[chidun] a eu l'idée d'aller voir Gide au début d'octobre. Toutes les paroles qu'elle me répète me sont bien douces, encore qu'à cette date Gide eût appris que Mauriac avait de grandes chances pour le Nobel, et qu'il ne craignît pour moi une déception.

17.

Réveillé par un coup de téléphone. Sikelianos me demande de passer le voir chez les E. Ce qu'on attendait est arrivé : le gouvernement grec a adressé une note contre lui aux Suédois. Le procédé est certes ignoble ; c'est la pire réaction et la haine qui la dictent. Néanmoins (et je le dis) Sikelianos avec les proclamations, les déclarations rédigées et signées ces derniers mois a tout fait pour provoquer ces gens. Il me demande conseil. La meilleure riposte est que tous les chefs de partis démocrates, libéraux etc. écrivent une contre-déclaration pour attester le patriotisme de Sik., son rôle national etc. Je perds une heure à catéchiser le poète qui aujourd'hui « n'en mène pas large ». Rentré traduire durant deux heures du Kavafis.

18.

Chez Icaros, un Américain qui s'est mis à traduire les poètes grecs vient à moi avec mes quatre derniers livres ; il demande une signature...

Le prix Nobel est dans l'eau pour cette année ; Katsimbalis vient de recevoir les renseignements les plus précis : 1° Mauriac est le favori, 2° on ne connaît pas encore assez Sikelianos<sup>2</sup>, 3° les candidatures intempestives des Grecs ont déconcerté l'Académie suédoise.

Millieux m'offre le livre qu'il a fait paraître en France, recueil d'articles pleins de bonne volonté mais dont bien des choses me heurteront. Néanmoins (et ça vaut mieux) je n'aurai point le droit de foncer contre les « philhellènes », ça semblerait hargneux. Il semble à présent assagi, un peu amer comme un homme qui fut douché et découvre que les choses ne sont pas si simples.

Rentré travailler Kavafis (ça marche ; aussitôt à Paris je ferai taper les poèmes et remettrai le manuscrit à *Charlot*). Le jeune secrétaire de l'École a quasi terminé *Alexandrie*.

19.

Vu à midi Sikelianos déjeunant seul au restaurant. Il venait de voir Katsimbalis (et la lettre de Teotokas donnant tous renseignements). Certainement déçu, les yeux même assez brillants (comme s'il allait pleurer), mais tout de même crâne... Désire s'enfermer loin du monde, se montre

---

2. Jamais on n'a donné le prix du premier coup.

assez revenu de la politique. Ne pense plus qu'au travail. « Une personne importante, déclare-t-il, me disait : “Eh ! quoi, Levesque nous quitte ! Il ne faut pas le laisser partir. On doit lui offrir un poste à l'Université.” Ah ! répondis-je, il suit la voix de son cœur. Un homme pareil doit être libre. Rien ne peut l'arrêter !...» Et il ajoute qu'il descendra spécialement à Athènes avant mon départ.

Relu *Alexandrie*, et envoyé à Étiemble... Soirée d'adieu chez Arantino. Assez parlé ; il le fallait ; on m'écoutait. Je me faisais l'effet d'un pantin...

## 20.

Passé chez Tsaroukis, revu une dernière fois ses tableaux qui expriment avec tant d'intensité la frise que j'ai aimée (ou aussi bien *Alexandrie*). Nous sortons ensemble ; admirable ciel d'hiver ; pureté des lignes ; nuances. En sortant de chez Tsaroukis j'ai toujours trouvé le paysage admirable (de même en sortant du Louvre etc.). Tsaroukis me conduit à une petite église de style Empire où est enterré Canaris ; des médaillons de feuillage, peints sur les murs, entourent le nom des victoires du héros, et des couronnes de laurier, que chaque année l'on renouvelle, entretiennent le souvenir. Très émouvant, très Kalvos ; j'en tirerai parti. (C'est le hasard qui nous conduisit à cette église ; mais voici longtemps que je ne crois plus au hasard.)

Déjeuné avec Jacqueline S. Compagnie charmante. Fait avec elle une course en banlieue, assez près de l'Hymette qui s'étalait dans sa gloire. Lu avant le dîner *Bloc L*, pièce de théâtre de Venezis, assez mélodrame.

Je m'endormis un moment sur mon lit ; puis en me réveillant (il n'y avait pas de lumière) je sentis quelque angoisse à l'idée du départ. Cette chambre où j'ai vécu durant cinq ans, aujourd'hui toute encombrée de paquets, déjà ne m'appartient plus... Du moins ce départ est-il profondément libre, et comme fatal. Je sais que le destin me le commande. Je m'en vais par devoir. Lu du Montesquieu, les *Cahiers* publiés par Grasset ; moins inédit qu'il le prétend, mais lecture exaltante. Rien de comparable avec les pâles nouveautés du jour. Rendu pour la dernière fois visite à Mme Athanassiadès. Évoqué nos veillées de l'occupation et nos longues causeries. Admirable beauté ; voilà tout ce qu'il faut quitter... Atmosphère de guerre civile embryonnaire (ceci pour me consoler). Peu de rôdeurs ; le froid est venu ; de la police un peu partout. Mais le plaisir (à travers les mailles) reste possible, et grisant.

22.

Je suis tout de même assez plein de curiosité. Je ne sais quelle vie m'attend, ou plutôt quelles parties de moi-même vont se mettre en œuvre à Paris... Matinée avec Paraskos enfin réapparu ; revoyons une vingtaine de poèmes ; en général il est satisfait, mais ses remarques, la place d'un mot qu'il faut changer, une nuance qu'il signale transforment mes traductions. Je suis très satisfait de lui. Reçu une dizaine d'*Arche* publiant la conférence que Gide fit à Beyrouth et à laquelle je l'aidai un peu...

J'étais allé l'après-midi au Pirée. Surpris par le mouvement du port, les caïques revenus, les mâts encombrant l'horizon. Beaucoup de vie au Pirée... Impression d'unité, de santé. Une sorte de sensualité marine très méditerranéenne. Je ne me rappelais pas que ce port eût tant de charme.

23.

Visite d'adieu aux archéologues. Causé près d'une heure en tête à tête avec Pouilloux. Nous aurions pu être amis. Il semble avoir confiance dans la jeunesse de France et ses ressources, encore que cette jeunesse soit sans maître, mais il lui semble qu'elle aime la vie et y croit, et par là qu'elle s'éloigne de Sartre. Paraît regretter que Gide n'ait plus de prise sur la jeunesse, ou qu'il s'en désintéresse. Je n'ai pas de peine à répondre en citant sa conférence de Beyrouth. Pouilloux, de formation protestante, place les problèmes moraux au premier rang. J'aime un certain frémissement de sa pensée et de son élocution, et puis il a le goût véritable des lettres...

24.

Visite ce matin à Venezis. Il se confond en remerciements pour ce que j'ai fait durant mon séjour en Grèce. Vu Charles Roux qui m'envoie ce matin le récit de sa traversée de l'Espagne en 1942. Snobisme et esthétisme. Miroir assez fidèle de ce garçon précieux, compliqué, et religieux. Manque de style, et par conséquent de personnalité. Très instructif pour moi. Pas assez original pour rejoindre l'universel. Certains tics, que j'ai peut-être parfois, m'ont paru dans cette plaquette insupportables. Trop de choses ne sont mises là que pour l'auteur, ou pour la galerie. Visite à la Sablière, qui se figure que j'ai embelli, amélioré les poètes grecs. Conversation nourrissante, d'autant plus qu'elle me heurte. On va faire à Athènes une exposition Ghika, au British Council, et Ghika me demande pour le catalogue la notice que j'ai écrite sur lui.

Visite de D. J'essaie de définir mes rapports avec la Grèce, et

comment par l'esprit je suis arrivé à aimer ce pays. Je trouve en rentrant le texte d'une protestation qu'on veut envoyer au ministre américain à l'occasion du 28 octobre, contre les injustices de la Conférence de la Paix. La Société des Gens de Lettres, qui a envoyé un émissaire à 10 h du soir, me prie à l'unanimité de lui rendre ce « dernier grand service ». Il m'est pourtant impossible de décliner l'honneur...

*En mer. 27 oct.*

Quitté Athènes sans anicroche. La traversée s'annonce morne... Déjà revu les morceaux de Kavafis. Curieux comme la stricte fidélité permet au mieux d'atteindre à la poésie. (Il me faudra écrire quelques pages sur l'art de traduire, et signaler que pour des raisons esthétiques, et intuitives, il m'est arrivé souvent de dire à des Grecs qui m'aidaient qu'ils se trompaient, tel mot, telle nuance, telle idée étant impossibles en cet endroit. Il m'arrivait aussi de prendre les devants, de deviner le mot ou l'idée...)

Jacqueline S. voulut me conduire au bateau. J'avais passé la matinée à recopier pour Ghika les résumés de l'*Odyssée* (on doit les traduire en anglais). J'avais pu me dégager du message des Gens de Lettres ; Sikelianos s'était montré choqué qu'on m'eût demandé ce travail au moment du départ. Il descendit de Kephissia pour déjeuner avec moi. Il semblait ému (mais aussi ennuyeux que d'habitude, et j'avais peu envie de parler). Il me conduisit à la porte du Parthénon (que j'avais le désir de revoir) et m'embrasse par deux fois au pied de l'Acropole. Passé là-haut une demi-heure et dormi quelques instants sur un banc. Petite visite à Dimaras, puis derniers adieux à l'Institut.

*Paris, le 27 novembre.*

Enchanté d'être libre. Encore vu personne (sauf Gide, Étienne, Saillet et Adrienne Monnier ; Frère tout récemment). Je craignais de ne pouvoir point travailler à Paris, et en fait c'est mon seul plaisir. Écrit ma préface au *Trésor lyrique* (14 pages), et un scénario radiophonique sur la Grèce que m'a demandé Étienne. On m'a commandé hier un essai (*Courrier de l'Étudiant*) sur la Grèce actuelle et les Anciens. De jour en jour cependant, je me dépouille de la Grèce, je l'oublie, je me démobilise. Gide m'a parlé dès mon retour d'une sorte de voyage autour du monde (avec pour but Tahiti) qui le tente fort. Ce ne serait pas d'ailleurs aussitôt (il lui faut en ce moment faire répéter *Le Procès* chez Barrault). Mais d'ici deux mois peut-être, il semble en tout cas des plus excités... Même si nous devons partir ensemble, j'aurai le temps de terminer mes écrits grecs et de m'occuper de les publier. Nulles nouvelles des deux

éditeurs suisses... Merlier a vendu à Charlot *Séféris et Solomos* ; on a pris livraison.

Jacques était à Paris quand j'arrivai. Été avec lui voir les chefs-d'œuvre récupérés en Allemagne, et une sorte d'anthologie de la peinture française au Petit Palais. Déjeuné avec Gide et Fort, lequel est maintenant directeur de la Mission laïque. Passé quatre jours en Alsace. Bien vu la cathédrale de Strasbourg, rose ardente, teint rougissant de jeune fille. Journée à Colmar ; éblouissement devant les Grünwald dont je rêvais depuis plus de vingt ans (j'ai toujours devant les yeux les descriptions de Huysmans...). Déjeuné avec Théotokas.

28.

Perdu une heure ce matin à la Fondation hellénique. Le Directeur m'avait promis que les boursiers seraient présents et chanteraient pour l'émission radiophonique quelques Noël. Personne ne vint.

Déjeuné chez Étienne, à qui j'apporte le manuscrit radiophonique. Un ami de Noël était là (Jacques Le Grix), lequel parle de sa nervosité ; il peut être odieux les jours où il est fatigué, me dit-il, mais d'autres fois il est charmant. On me parle tant de son mauvais caractère que j'hésite fort à le voir. Passé trois heures à dicter le *Trésor*. Dîné chez Madeleine.

29.

Passé ce matin chez *Charlot*. Merlier les a cramponnés avec mes bouquins ; il voulait obtenir 100 000 francs de plus. Je les avais heureusement mis en garde ; prochainement ces livres seront distribués aux libraires.

Repris le manuscrit de Kazan, que je n'ai pas encore le droit de publier. Dîner chez les Cottez. Il me fait voir des poèmes et surtout un texte, « Le Canal », véritablement inspiré et d'une langue fort belle.

1<sup>er</sup> déc.

Amusante conversation, l'autre matin, avec Amrouche, décidément assez provincial et doué de toute la prepotenza méditerranéenne. Il prend ombrage de la secrétaire de Gide (toquée qui en est amoureuse, mais fait du bon travail). Quand il lui reproche d'empiéter, on a l'impression qu'il se sent volé (me parle d'un projet de nouveaux *Morceaux choisis* que sans doute il est en train de réaliser mais dont la secrétaire est chargée). Déjà au Caire j'avais entrevu les rivalités de Guibert, Mariani etc., tout le petit monde qui gravite en Afrique autour de Gide en se jalouant.

Signé chez Charlot le contrat de *Kavafis*. Rencontré Roger Martin du Gard avec qui je prends rendez-vous. Depuis près de dix ans nous n'avons pas pu causer en tête à tête... Passé hier tout l'après-midi à

dictier mon bouquin, enfin terminé. 130 pages... Allons voir *Ubu*. Nombreuses scènes tombant à plat, mais de temps à autre des moments superbes. Non à la guerre, par exemple. Ça et là, des mots qui demeurent étonnants. Mais bien difficile et fatigant de suivre ce qui n'est pas composé. Ce matin dimanche, relu le *Trésor* ; très bonne impression.

Selon Étienne, mon scénario est bon, mais un peu trop écrit. Aucune inspiration pour l'article promis aux étudiants. Je ne voudrais pas le manquer car je pense aux garçons qui me liront...

2 déc.

Passé l'après-midi à la Radio. Corrigé sur place les insuffisances de mon scénario. On a pris son parti du ton très relevé que j'ai donné à mon texte (sans concessions, disait Étienne). (L'entretien sera précédé d'un chapeau expliquant au public que la Grèce requiert une certaine élévation, etc.) Écrit ce soir à Éluard, qui vient de perdre sa femme, à B., correspondant des Trois Collines (pour avoir des nouvelles du *Domaine grec*), et à Jacqueline qui m'apprend qu'on lui parle chaque jour de moi... Essayé de lire à Michel la tragédie de *Sibylla*. Terrible littérature : il manqua s'endormir. Ce sont des mots à n'en plus finir. Tout est noyé dans le boniment. Je doute que cette pièce soit publiable.

5 X<sup>bre</sup>.

Convoqué par les Relations Culturelles, qui veulent connaître mes projets pour l'an prochain... Passé chez Gide. Pas des plus brillants. Il a voulu courir l'autre jour après un autobus, et s'est fatigué le cœur (de même au Liban son ascension des gorges d'Adonis, attiré par un petit berger...). Il était entrain de classer des lettres (à Drouin), et de faire copier sa correspondance avec Mallarmé. Paraît content d'avoir une occasion de sortir ; il me demande aussitôt de déjeuner avec lui, et commence par faire un brin de toilette. (Jamais je ne l'avais trouvé aussi vieux ; mais on sent en même temps que c'est accidentel.) M'avoue que *King Lear* qu'Olivier donne en ce moment à Paris lui est insupportable. Ce ne sont qu'antithèses, que déclamations forcenées et simplistes. Il pensait sans cesse : Comme cela devait plaire à Hugo ! Trouve Cordelia des plus irritantes qui, dès le début, provoque son père déjà plus que gâteau. Me conseille de voir le fils de Taha Hussein à Normale ; d'ajouter un mot dans mon *Kavafis* pour signaler que Yourcenar en parla la première, me fait lire trois pages du *Jeune homme endormi*, bouquin qu'il tenait à me faire voir (un gosse couché au lit avec son grand-père). Paraît plus que jamais intéressé par le sexe ; la fatigue n'empêche jamais rien

chez lui. Il m'avait remis son *Hamlet* avant de sortir ; accepté qu'on vienne enregistrer quelques phrases de lui pour une émission de radio. Trouve qu'Amrouche a des défauts très apparents, mais des qualités profondes. Paris, au début, ne vit que les défauts... *Le Procès* ne sera joué qu'en janvier, ce qui force Gide à rester à Paris ; il tient à diriger les répétitions. Ça l'amuse. Il ira ensuite passer une dizaine de jours à Fès, où il compte retrouver Herbart, lequel fait en ce moment une tournée en Afrique du Nord. Gide a déjà écrit à Si Haddou. Il reviendra à Paris fin janvier, et alors demandera à Herbart d'examiner la question du voyage à Tahiti. Non sans difficultés. 52 jours de voyage si l'on y va par mer, 30 jours de bateau si l'on prend l'avion jusqu'en Chine (au demeurant, des renseignements étonnants sur certaines îles). Gide demeure très excité par cette expédition. La question « contrôle des changes » l'inquiète néanmoins. Ce qui par-dessus tout lui paraît redoutable, c'est le compagnonnage en mer. Il faudrait, dit-il, avoir un long travail à faire — et quelques mousses. Crainte qu'au bout d'un certain temps on ne puisse plus se voir, que ce soit Herbart ou moi. À lui de choisir.

Commencé enfin mon article pour les étudiants : Grecs d'aujourd'hui et d'autrefois... On croit parler dans le vide, et puis de temps à autre on se découvre un lecteur (le directeur littéraire de Denoël, les deux jeunes gens au Ministère...). Soirée à *La Mégère apprivoisée*, assez beau rythme de la représentation (chez Baty). Commencé de lire l'*Hamlet* de Gide ; mais peu de désir de lecture ; la moindre page à écrire me mobilise tout entier. On me donne chez Denoël la correspondance de D'Annunzio avec son traducteur. Ces problèmes m'intéressent fort ; je me mettrai bientôt à mes notes sur l'art de traduire la poésie. Couru à Ste-Geneviève et dans le quartier Latin, mais sans succès, pour découvrir un texte de Schopenhauer contre les traducteurs signalé par Roger. Lettre de notre ambassadeur en Grèce... Lettre d'Egloff : on attend les épreuves de *Sikelianos*. Téléphoné à Noël ; tout à fait charmant ; projetant un déjeuner ; une collaboration à la radio, etc. Il est peut-être revenu de tous les faux amis que lui valut sa gloire.

7 déc.

Mon essai avance à pas très lents ; je procède par petites touches, mais souvent l'une détruit l'autre, et il faut alors tout reprendre. L'important est de donner l'impression de jaillissement. Visite aux éditions du Seuil. La maison édite une collection bilingue de poètes. Pierre Leyris, qui dirige la collection, sera là dans quinze jours.

Longue soirée chez Roger M. du Gard. Interrogatoire méthodique sur

la Grèce. Revient aux problèmes de la jeunesse, et à la faille qui se serait produite entre les deux générations depuis la guerre. Craint la collectivisation (les jeunes pensent en groupe, ils font tous partie d'un cercle etc.). Parle de Gide, et assez longuement de plaisirs. Chaleur très particulière des entretiens avec Martin du Gard. Difficile cependant d'en rendre compte : ce ne sont pas tant les choses qu'il dit que l'atmosphère qui les entoure, l'affectueuse cordialité qui en font le prix. Un des rares hommes près de qui on apprend quelque chose ; un homme qui ne dit rien qui ne découle d'une large expérience ou d'une façon particulière de regarder la vie...

10.

Terminé mon essai. J'aimerais communiquer à quelques jeunes gens le désir de voir la Grèce...

Vu aux Ursulines *Citizen Kane*. Manqué plusieurs fois de m'en aller.

# Le Journal de Jean Lambert

(Extraits, fin <sup>1</sup>)

21 octobre [1949].

Gide et la Petite Dame sont rentrés hier à Paris. Nous sommes allés les attendre à la gare avec Nicolas. Gide ramène sa petite chienne noire, avec laquelle Nicolas est aussitôt ami.

Pendant que nous faisons des courses, nous le laissons avec son grand-père ; celui-ci nous dit ensuite à quel point N. paraît sensible à la musique (Gide s'est mis au piano dès son arrivée ; il s'y est remis ces dernières semaines à Juan avec tant de plaisir que, privé de piano à l'hôtel de Nice, il avait hâte de rentrer à Paris pour en retrouver un).

Il m'a paru assez bien. Son médecin de Nice a dit à Martin du Gard (c'est la Petite Dame qui me le redit) qu'à moins d'accident, bronchite ou autre, il peut vivre encore de quatre à six ans. Son attaque du mois de mai n'a laissé aucune trace.

Le roman. Le héros est libre, ou du moins doit donner l'illusion de sa liberté, mais le romancier le fait passer là où il veut. C'est une course de slalom : le skieur est libre entre chacun des piquets jalonnant son par-

---

1. Voir les nos 148 à 154 du *BAAG*.

cours.

Je vais terminer provisoirement aujourd'hui celui-ci, de roman, pour lequel le dernier titre en date, après de nombreux autres, paraît très bon à C. : *La Vie rêvée*.

27 octobre.

Je fais en ce moment une chose que ni moi, ni personne ne fera jamais plus : je lis pour la première fois mon roman. Avec, d'ailleurs, des sentiments divers, dont celui-ci : qui cela intéressera-t-il ? Je crois la fin meilleure, parce que moins encombrée de détails inutiles.

Après des jours de pluie et de grand vent, une admirable journée. À pied jusqu'à Coignères, seul (C. est à Paris). Visites diverses : Marianne Clouzot, la Petite Dame et Enid, et hier Gide, qui a merveilleusement tenu son rôle au déjeuner que nous avons offert aux divers entrepreneurs.

28 octobre.

C. me disait l'autre soir : « *Je découvre maintenant seulement, avec stupéfaction, que la plupart des gens ne réalisent pas la destinée qu'ils avaient rêvée. J'ai vécu au milieu de gens qui, tous, ont eu ce qu'ils souhaitaient, et même au delà. Mais cela tient sans doute au fait qu'ils étaient des artistes et faisaient exactement ce qu'ils avaient envie de faire, sans avoir à tenir compte de la société. Qu'on puisse avoir envie de vivre aux colonies et qu'on ne le fasse pas, c'est ce que je n'avais jamais cru possible.* » (Ceci à propos d'une conversation pendant le déjeuner des entrepreneurs, où je soutenais contre l'un d'eux que l'homme est en grande partie responsable de son destin.)

\*

3 novembre.

Ce n'est peut-être pas un mal que j'aie découvert tardivement le vrai sujet de cette histoire : j'aurais eu tendance à l'expliquer trop vite. Cela tient en somme dans cette phrase de Gide (des *Nourritures* ?) : « *Rien n'est plus fatigant que de réaliser sa dissemblance.* » (Mais non, c'est dans l'*Enfant prodigue*.)

Dimanche 6 novembre.

Au sortir de cette longue histoire berlinoise qui sent un peu le renfermé, malgré Elsenour et le dernier chapitre (qui d'ailleurs ne me satisfait guère), je voudrais me mettre à un récit plus aéré ; ces *Lucioles*, par exemple, que je ne sais par où aborder, et dont je crains que certains épisodes ne fassent double emploi avec *Anacharsis*.

Pour celui-ci, je l'imagine fort bien comme une histoire jamais achevée, à laquelle je travaillerais de temps en temps — toute ma vie ?

En attendant, je vais me mettre aux pages sur Bosco. D'avoir seulement ouvert une carte de la Provence, cela m'exalte, avec une pointe de mélancolie. Mais si tout va bien nous serons là-bas au mois de mai.

\*

11 novembre, la Mivoie.

Deux jours à Paris. Mercredi, après être passé chez Stock pour voir André Bay (question de la traduction Vicki Baum), visite à Hermine David pour les dernières gravures de la *Symphonie*. Le soir, l'admirable film italien *Riz amer* [de De Santis], qui nous émeut profondément.

Pour la première fois, j'entends Gide s'exercer au piano, avec moins de vigueur que de délicatesse. Je lui dis combien je suis étonné qu'il ait donné au *Littéraire* les lettres de et à Claudel au sujet des *Caves*, dont il voulait d'abord ne faire qu'une édition limitée et presque secrète. Il l'a fait, dit-il, après longue réflexion et conseils, afin d'en restreindre l'importance, et pour n'avoir pas l'air de les dissimuler au milieu du reste de la correspondance. On attendait plusieurs centaines de désabonnements, il n'y en a guère eu plus de cent. Et les catholiques sont particulièrement favorables à cette publication. Claudel, qui l'a souhaitée — au moins dans le volume — doit se féliciter de sa perspicacité, lui qui écrivait à Gide en 1914 : « *Vous ne compterez plus.* »

18 novembre.

\*

Gide a passé deux jours ici [à la Mivoie] et a paru s'y plaire. Il reviendra lundi pour échapper aux cérémonies de son anniversaire.

Il a lu mon roman, et ne l'a pas aimé du tout. Il me reproche de laisser découvrir trop tard le sujet du livre, et pense qu'un lecteur non prévenu ne saurait me suivre ; et encore, que, gêné par les souvenirs, je n'ai pas su choisir les plus caractéristiques. Bref, je remise ce texte, incapable d'y rien reprendre maintenant. « *Tu n'imagines pas*, me dit-il, *le nombre de ratés, de faux départs il y a eu pour ma Porte étroite. Je me laissais, pendant un, deux chapitres, emporter par les souvenirs — et je découvrais tout à coup que cela n'avait aucun intérêt pour le récit...* » (J'ai beau me dire qu'il s'est trompé avec Proust et avec *Olivia*, je crois qu'il a raison et que mon roman ne vaut rien. Un peu navré quand même de tout ce travail inutile.)

Je suis reparti avec lui pour Paris (scène de l'ouverture du tube de

pastilles), où C. m'a rejoint deux jours plus tard. Deux films : *Louisiana Story*, de Flaherty, et *The Third Man* avec Orson Welles. À la Nationale, exposition du centenaire de Chopin, où un très beau portrait de Liszt par Devéria.

La Bibliothèque Doucet organise une exposition pour les quatre-vingts ans de Gide. Grande rivalité entre la Petite Dame et Yvonne Davet : c'est à qui apportera le plus.

19 novembre.

Du moment que tu écris un roman, il faut jouer le jeu et renoncer au genre (qui te plaît tant) des mémoires et des souvenirs de voyage. Là, tout te paraît également intéressant, du seul fait que cela t'arrive ; mais pense aussi au lecteur.

\*

Dimanche 27 novembre.

Gide est avec nous depuis l'autre dimanche, amené par Marc Allégret et accompagné des Amrouche et de Madame de Lestrang. Le lendemain sont venus déjeuner la Petite Dame, Stoisy et Jean Schlumberger.

Le matin de son anniversaire, au petit déjeuner, il me dit (parlant de la maison, où il se trouve bien, et de C. et des enfants) : « *C'est extraordinaire, la réussite dans le mal. Tout ce côté de ma vie qui paraissait "le mal" aux yeux des autres...* » Et, là encore, il est tenté de voir une revanche sur Claudel.

Jeudi et vendredi à Paris. Maurice Delamain (pour porter à sa femme des feuillets anciens de Gide dont elle veut faire état dans une conférence sur la graphologie) ; et Marianne Clouzot, à qui j'apporte le texte de *l'Enfant sage* (corrigé par Gide, qui en dit du bien). Elle me demande d'écrire un texte pour *Les Amours de Jupiter* qu'elle vient de dessiner.

J'étais passé avant à la NRF, où Parain me remet un livre de Nossak pour une traduction éventuelle. Pendant ce temps, Gide et C. sont allés voir Colette, qui a envoyé un mot charmant à Gide pour son anniversaire. Ils reviennent me prendre à la NRF ; C. est enchantée de sa visite, très amusée par la gentille comédie d'émotion jouée par Colette, qui déplore (mi-ironique, mi-sérieuse) l'absence de photographes. À la fin de la visite, elle demande à Gide la permission de raconter à ses amis qu'il est venu la voir.

Gide la trouve un peu trop « *mordue* » par le virus littéraire et le goût de la publicité, d'être toujours en représentation. Nous en venons à parler de la vanité, qu'il est si difficile de séparer de l'orgueil. Il redit à quel

point il est insensible, sans du tout se contraindre, à certaines formes de vanité (les décorations, les honneurs) et s'étonne que les gens soient surpris par sa simplicité : « *Il y a deux choses auxquelles j'ai beaucoup de mal à me faire : mon âge (sauf ces derniers temps, où je me sens épuisé pour un rien), et l'importance qu'on accorde à mon œuvre. C'est tout à fait disproportionné...* » Je lui dis que le prix Nobel a dû lui faire plaisir au moins comme une marque de reconnaissance, d'approbation de cette œuvre. Et lui, brusquement très ému : « *Veux-tu que je te dise pourquoi il m'a fait plaisir ? Je ne l'ai dit à personne. Eh bien, c'est à cause de ma femme... Elle disait : "L'approbation d'un seul honnête homme suffirait à me convaincre, mais tu ne la recevras jamais."* — Parbleu, *lui disais-je*, il suffit qu'un de mes amis m'approuve pour devenir aussitôt suspect à tes yeux ; je n'en sortirai jamais... » *Eh bien, là, c'était l'approbation souhaitée.*

— *Mais trop tard*, dis-je.

— *Trop tard, hélas. Goethe dit quelque part : "Tout vient à point pour qui sait attendre — mais cela vient souvent trop tard."*

— *Comme presque toutes les satisfactions de cette sorte.* »

Nous parlons ensuite de Valéry, qui avait un grand mépris des autres. Et je m'en étonne, car j'ai souvenir de la gentillesse avec laquelle il répondait à ce qu'on attendait de lui quand on l'invitait. Il parlait d'abondance. Mais, selon Gide, peu lui importait la qualité des auditeurs. Il avait besoin d'une oreille où se déverser, pour libérer son esprit continuellement en action.

« *Ce qui me paraissait très rare chez lui, dit Gide, c'est la délicatesse, la tendresse dans l'amitié... Mais, en fait, je l'ai très peu connu. Il n'était pas facile à connaître, pour moi moins que pour personne... Ses enfants avaient pour lui un respect profond. Quand il ouvrait la bouche aux repas de famille, tout le monde se taisait.* » Gide estime que Valéry était bien plus intelligent que Mallarmé.

\*

Mardi 29 novembre.

Thomas vient déjeuner, puis nous partons pour Paris. Hier soir, discussion au sujet de l'édition en volume des entretiens de la radio. J'y suis très opposé. Gide n'y dit rien qu'il n'ait beaucoup mieux dit dans ses livres, et cette publication ne pourrait que lui nuire. Il s'est assez souvent opposé à l'explication de l'œuvre par l'artiste... Mais il hésite à priver Amrouche d'avantages financiers considérables. Je lui dis : « *Vous serez victime de votre bon cœur.* »

1<sup>er</sup> décembre.

Hier à Paris, d'où nous ramenons Élisabeth qui nous conseille et nous aide pour planter les oignons arrivés de Hollande (tulipes, narcisses, crocus, jacinthes et anémones).

Je rapporte plusieurs livres sur les dieux, et Ovide, pour composer les textes destinés aux dessins de Marianne Clouzot. J'espère aussi traduire l'*Emma* de Jane Austen que je viens de lire avec beaucoup de goût et d'entrain, un peu comme un roman policier.

Souvigny, 9 décembre.

Ici depuis trois jours. Achevé d'esquisser des textes pour *Les Amours de Jupiter*. Je veux faire maintenant ma chronique pour *France-Asie* et commencer l'étude sur Bosco.

15 décembre.

Deux jours à Paris. Sortie générale pour un excellent film, *Une incroyable histoire* [de Ted Tetzlaff]. Gide est un peu mieux qu'à notre départ pour Souvigny.

Il a bien aimé mes textes mythologiques, et m'en parle avec une chaleur qui me donne courage, après la douche froide du roman.

Si du moins j'avais l'esprit un peu libéré des embêtements financiers ! Cette maison si agréable coûte cher ; et je sais tellement que je serais heureux à moins.

Copeau est mort voilà un mois. Dullin vient de mourir. Je l'aurai vu pour la dernière fois à Tübingen, où il donnait *Le Faiseur* ; à ce souper qui suivit la séance, il paraissait s'ennuyer prodigieusement.

Copeau — je me rappelle cette merveilleuse *Rosalinde*, quand Dullin lui avait prêté la salle de l'Atelier ; j'en revois tout, les décors, les costumes, la position des acteurs (celle de Copeau, assis dans la forêt, lisant, monologuant son rôle du seigneur Jacques), j'entends encore jusqu'aux chansons du clown et d'Audrey (c'était Raymone). C'est Jules Delacre qui avait fait la mise en scène, et j'ai été heureux de lui dire mon admiration à Colpach.

\*

30 décembre.

Merveilleuse journée de printemps. C. est partie ce matin pour Paris avec sa mère, qui était ici depuis Noël. J'ai conduit les enfants en promenade sur la route du Mousseau.

J'achève la relecture de *Malicroix* et vais me mettre ces jours-ci à l'étude sur Bosco.

31 décembre.

J'ai sept lustres ; et ce chiffre sept, que je découvre dans mon âge, m'aide à passer le cap allégrement. D'ailleurs je ne m'inquiète plus des années.

Notre destin est fait de nos hasards.

La Mivoie, 1<sup>er</sup> janvier 1950.

« *Notre destin est fait de nos hasards* » — cela peut s'entendre : ou bien que nous appelons après coup destin la somme de ces hasards ; ou bien que nous appelons hasards les faits disposés d'avance sur notre route par le destin.

La seconde interprétation est fataliste, et janséniste ; la première témoigne simplement d'une politesse à l'égard des conceptions courantes, et d'un éventuel Destin.

\*

19 janvier.

Deux jours à Paris. Revue Paulhan, Arland et Tardieu mardi à la NRF ; Paulhan, avec son sourire de travers, vient trois fois me serrer la main. Le soir, avec tout le Vaneau, *La Vie privée d'Hitler*, où alternent assez maladroitement les bandes d'actualités et de petits films d'amateurs pris à Berchtesgaden. La pauvreté, la niaiserie de cette vie intime donnent la mesure du régime.

Hier matin, Gide me demande d'assister à la visite que doit lui faire Justin O'Brien, le traducteur de son *Journal* aux États-Unis. Grand plaisir à connaître O'Brien, et grande envie de le connaître mieux. Il fait des cours sur Gide et sur Proust, et publie une étude sur l'ambiguïté d'Albertine. Je lui demande si, à son sens, Proust a pris son parti de voir Albertine lui échapper (du moins, prêter au doute), après avoir tant fait pour donner le change. Il croit que Proust s'en est même réjoui, cette ambiguïté ne pouvant qu'enrichir les sentiments du lecteur pour le personnage (de même que Charlus ne peut aimer Musset qu'en modifiant le sexe de ses héroïnes).

Pendant le déjeuner, nous parlons de la réticence avec laquelle la jeune femme fait part de ses livres préférés ; comme si elle avait peur que les autres ne les aiment pas assez ou les aiment d'une autre manière. De même, plus tard, quand on vous fait l'éloge d'un livre que vous aimez, vous êtes plutôt tenté de modérer votre propre enthousiasme, au point que l'autre s'étonne de votre réserve et de ne vous voir pas faire chorus avec lui.

Puis nous parlons d'autre chose ; mais un peu plus tard, Gide, s'adressant à moi : « *Et ne pourrait-on pas expliquer ainsi le reniement de saint Pierre ? — Par crainte, dis-je, d'entendre parler du Christ autrement qu'il ne voudrait ? — C'est un paradoxe, je le sais, et je lance ça à tout hasard. Et puis, ça démolirait trop de choses ! — Et Claudel ne serait pas content. (J'entends : si c'était vrai, et qu'il ne l'ait pas découvert lui-même.) Et puis, dans le cas de saint Pierre, il y avait un autre élément en jeu : le danger.* »

Le matin, Gide m'avait donné à lire la très belle lettre d'une vieille femme qui ne le connaît que par quelques livres et les interviews de la radio, mais qui déplore que celles-ci aient pris fin, parce qu'elles lui apportaient les seules consolations d'une vie pénible. Elle est chrétienne et parle d'une façon fort émouvante de la Providence, dont la voix de Gide a été pour elle un des instruments. « *Quel retour des choses, dis-je, que ce soit à vous, et non à Claudel, qu'elle écrive ainsi ! — Des... spécialistes, dit-il, m'ont déjà assuré que j'étais plus chrétien que lui.* »

Il envoie à la vieille dame sa *Correspondance* avec Claudel, qui vient de paraître.

\*

Samedi 28.

Breitbach, qui vient déjeuner jeudi avec Monique Hoffet, m'apporte aujourd'hui (sans que je le voie) une carte de Meersburg représentant la chambre d'Annette. Ma traduction va enfin paraître dans *La Table Ronde*. Elle a attendu huit ans.

Je vais me mettre maintenant à une traduction du dernier roman de Vicki Baum. Je vais faire ce travail avec C. Il est question que nous allions rejoindre son père, au mois de mars, à Juan-les-Pins.

Mercredi 1<sup>er</sup> février, Souvigny.

Arrivés ici dimanche, amenant Nicolas. Je n'ai guère travaillé, sinon au jardin ; mais j'ai flâné dans ma bibliothèque, qui me donne tant de plaisir et que je me bénis d'avoir installée. Je retrouvais tout à l'heure, en relisant certains cahiers de ce journal, l'indication des premiers travaux.

Parmi tous ces livres, les plus chers sont ceux que j'ai longtemps désirés ; et les mieux lus. Depuis, j'en ai trop reçu, je ne leur porte plus la même tendresse.

17 février.

C., à Villars avec Nicolas, m'écrit qu'il est désespéré quand il ne la voit plus. Jamais nous ne pourrons le mettre en pension. Ils sont partis

dimanche matin.

\*

Revenu ici mardi en compagnie de Pierre Herbart. Rapports cordiaux, comme au temps où j'habitais rue Vaneau. Depuis hier, de merveilleuses journées de soleil. Je taille les rosiers le long des murs et commence à taper l'étude sur Bosco.

22 février.

C. est revenue hier, un peu plus rassurée sur le sort de Nicolas qui a été très mal pendant les premiers jours ; il se laisserait dépérir de tristesse...

Breitbach a passé deux jours ici, dimanche et lundi ; nous repartons ensemble pour Paris et rendons visite au passage à Grékoff, qui me montre ses illustrations pour *Corydon* et d'admirables dessins où la beauté efface toute obscénité.

Breitbach était venu le samedi avec Biéville et un jeune acteur, ami de celui-ci. Avec Br., longues conversations sur Green.

\*

Juan-les-Pins, 8 mars 50.

Ici depuis quatre jours ; C., retour de Suisse, depuis hier. Gide très fatigué, en perpétuelle somnolence. Jamais il n'a autant dormi. Mais il se lève dans la nuit pour travailler aux « ajouts » des *Caves*, que monte le Théâtre Français. Il nous lit des scènes nouvelles (conversation entre Geneviève et sa mère) ; il achève aussi la traduction d'*Arden of Feversham*.

J'aurais beaucoup à écrire ici sur nos conversations (sur Sainte-Beuve, Ovide, Marlowe), sur lui, sur nos rapports — mais il fait trop beau temps. Je n'ai même pas envie de parler longuement de ma frayeur en le trouvant, une nuit, vers trois heures du matin, allongé, écroulé sur le carrelage du palier, ses lunettes tombées loin de lui, sans plus aucun désir de se relever, comme ivre... Je l'ai conduit jusqu'à son lit, titubant, déjà repris par le sommeil.

10 mars.

Deux sources des *Caves* : l'histoire de la croisade pour la délivrance du pape, escroquerie de plusieurs millions qui fut montée, à l'époque où se passe le livre, dans le midi de la France ; et la conversion d'un franc-maçon notoire, beau-frère de Zola, je crois, à qui l'Église promet de donner l'équivalent de ce qu'il perdait et qui ne reçut rien. Je demande à Gide : Et Lafcadio ? Est-ce que ce personnage ne vous hantait pas bien

avant ? Car il n'est nullement appelé par l'intrigue du départ. Et Gide croit en effet qu'il n'a fait que rassembler les différents thèmes, mais que Lafcadio l'habitait déjà. Il avait également pensé à faire paraître celui-ci dans *Les Faux-Monnayeurs*, puis y a renoncé.

Il me dit avec quel plaisir, quel élan, il a travaillé aux *Caves*, Villa Montmorency, arpentant la pièce et écrivant debout.

Pour la version théâtrale, le personnage de Geneviève, si négligé dans le livre, commence à prendre forme (conversation avec sa mère, et une autre, bien agaçante, avec Lafcadio). Je lui fais remarquer combien cette Geneviève en révolte contre ses parents ressemble à la Geneviève du récit portant ce nom.

Lundi 13.

R.M.G. vient rendre visite à Gide. Je vais à sa rencontre, nous parlons assez longuement, assis sur le petit mur de la Promenade. Il me fait lire une lettre de Jean Sch. qui s'inquiète de certaines pages du nouveau *Journal* et craint que les ennemis de Gide n'en tirent parti, comme de l'entrée des *Caves* au Français. Mais nous savons tous que rien ne pourra rendre Gide plus prudent. Achèvera-t-il sa vie sans ce scandale dont on s'étonne, dont lui-même s'étonne, qu'il n'ait jamais éclaté ? Martin dit : « *Moi qui rêvais pour lui d'une vieillese calme et sereine...* »

Viennent également les Bussy, avec Nathalie Barney, l'Amazone de Remy de Gourmont.

16 mars.

Avant-hier, avec C., à Saint-Paul et à Vence, où j'étais passé, seul, vers 42. À Vence, nous rencontrons le docteur, qu'inquiètent la douleur dans la jambe et le refroidissement du pied.

Hier, après avoir déposé Gide chez les Bussy, nous filons, par la Turbie et Roquebrune, jusqu'à Menton. Je n'en imaginais pas la beauté. Que Juan, ensuite, semble laid et inintéressant !

Dorotheé Bussy me dit qu'*Olivia* contient beaucoup de choses vraies, mais beaucoup aussi d'inventées. On va porter cette histoire au cinéma. Je lui dis : « *On en fera une chose si différente de vos propres souvenirs, que vous n'en souffrirez pas du tout.* »

18 mars.

Au petit déjeuner, seuls, lui et moi.

« *Il y a eu dans ma vie douze années — oh, deux fois douze années — absolument perdues. Le temps que j'ai passé à L'Intérêt général et à*

Geneviève... Roger Martin du Gard me dit : “Je sais bien que vous avez gardé tous les manuscrits” — *mais c'est faux. Tu n'imagines pas ce que j'ai déchiré. Je me suis aperçu tout à coup que je faisais fausse route. Je voulais, dans Geneviève, décrire les milieux étudiants de la Closerie des Lilas, que je connaissais à peine... Je ne sais pas ce qui se passait pendant ces périodes, manque de vitalité, de (?) charnelle... Mais je voudrais dire aux jeunes gens, gendre ou autres : Ne vous en faites pas pour les années en apparence perdues. De quel secours m'a été la traduction dans ces périodes creuses ! J'en ai usé et abusé...* »

Dimanche 19 mars.

Nuit assez mauvaise. Il est haletant, à bout de souffle, secoué par des accès de toux. Il nous appelle vers deux heures du matin. Piqûre, qui le soulage pour les heures suivantes. Mais, ce matin, il n'est pas mieux, ses traits sont tirés et il respire avec peine.

Hier, au dîner, il nous dit : « *J'étais certainement beaucoup mieux quand Élisabeth était là. J'ai baissé d'un cran — et ne m'en affecte pas du tout.* » Et une autre fois : « *Ça finira comme ça, le souffle me manquera...* »

Lundi 20.

Hier, mauvaise journée. Les deux médecins sont venus, et R.M.G. Assez inquiets pour que le docteur de Vence revienne passer la nuit ici. Piqûres, ballon d'oxygène. Le rhume, ou la bronchite, qui ne seraient rien, deviennent redoutables pour cet organisme déjà menacé ; heureusement, l'état du cœur est bon.

Ce matin, il est plutôt mieux, et mange un peu. Mais nous avons beaucoup de peine à l'empêcher de descendre, comme il l'a fait hier soir au grand ennui du médecin. Il a voulu faire une partie de dames ; j'ai cru indigne de lui de le laisser gagner.

Son obsession majeure, pendant la fin de sa vie, aura été Claudel. Tout revigoré, hier, par un article sur leur *Correspondance*, où l'on dit que Claudel n'en sort pas grandi ; et ce matin, ses premiers mots quand je vais le voir : « *Plus je considère le cas Claudel, plus je me persuade que la dédicace sur le livre est un effet de sa méchanceté.* » (Claudel lui a envoyé cette même *Correspondance* avec : *Hommage de l'auteur.*) J'y vois plutôt une de ces grosses plaisanteries dont Claudel est coutumier tout au long de son œuvre ; mais il y a évidemment aussi une intention maligne, à moins que cet exemplaire, destiné à quelque critique, n'ait été envoyé à Gide par erreur, ou par amusement.

23 mars.

Je n'ai eu le temps de rien noter ces jours-ci. Les inquiétudes diminuent, et les difficultés commencent : le retenir dans sa chambre est un problème.

Jean Schlumberger est venu hier et aujourd'hui. Il est resté déjeuner avec nous. Il craint beaucoup que certaines pages du nouveau *Journal* n'amènent des protestations de ligues de la Famille ou ne servent de prétexte à des attaques communistes. Il en parle avec Gide, qui semble n'avoir eu aucune idée de ces dangers. Quand j'en parle avec celui-ci à mon tour, je lui explique notre réaction très personnelle, à C. et à moi ; et j'ajoute : « *Je suis persuadé que vous avez encore beaucoup à dire sur ce sujet, en partant de l'état actuel de l'opinion, qui n'est plus le même qu'au temps de Corydon (et en tenant compte aussi du renforcement des mesures répressives et des procès qui se multiplient) — mais je suis certain aussi qu'un écrit théorique aurait plus de portée que ces pages de Journal.* »

Je lui dis encore combien je trouve extraordinaire que, dans toute sa longue vie, il n'ait jamais eu de difficultés avec la justice (il y voit une manifestation de la grâce, dont faire état auprès d'un Claudel !). Il me répond : « *C'est cette immunité qui me gêne et me dégoûte un peu. Il y aurait beaucoup à écrire sur la question de l'immunité.*

— *Ce que je me demande, dis-je, c'est jusqu'à quel point on oserait vous poursuivre aujourd'hui, après le prix Nobel.* » Il croit qu'on n'oserait pas.

« *Avez-vous eu, dans le gros Journal de la Pléiade, à détruire des pages analogues à celles dont nous parlons ?*

— *Non. Mais j'en ai écrit d'aussi compromettantes dans les carnets d'Égypte. Ce serait une sottise que de les publier maintenant.* » (Il dit même : une hypocrisie.) Il croit que, dans quinze ans, les choses auront changé.

« *Oui, dis-je, mais pas dans le sens que vous espérez. Voyez les mesures prises à la suite du rapport Kinsey...* »

Il aime assez la définition que je lui donne de lui-même : le premier prix Nobel qu'on ne puisse pas mettre entre toutes les mains.

28 mars.

Hier matin, une fois de plus, conversation sur les écrits posthumes. Il n'y croit pas (à quoi s'ajoute sa curiosité des réactions du public ; et j'admire R.M.G. de ne plus écrire que pour *après*). Je lui dis : « *Si vous*

*aviez pu être certain que vos écrits seront conservés pendant des années en lieu sûr, vous auriez écrit bien plus librement encore... »* Le cas de Kafka est curieux et rare, demandant que tout soit détruit. Gide prétend que Kafka, au fond, espérait le contraire.

Les pages du nouveau *Journal* sur Du Bos ont provoqué deux lettres indignées, de Z[*ézette du Bos*] et de Gabriel Marcel ; la première, fort belle, et qui rend toute réponse difficile. Il s'emploie cependant à écrire une longue lettre, où tout à la fois il explique pourquoi il ne pouvait demander à Du Bos de ne pas publier son livre (le *Dialogue*), et revient sur la question de la modestie de Ch., qui lui semble peu évidente. L'ennuyeux, c'est qu'il ait choisi, pour s'expliquer la désaffection de Du Bos, le motif le plus mesquin.

Dimanche 2 avril (Rameaux).

Cette nuit, petite alerte d'un genre nouveau : il se sentait comme une barre à la hauteur de l'estomac. Cette fois encore, il a cru que c'était la fin. Il me dit ce matin qu'il a sans doute été impressionné par la mort de Léon Blum, à qui il a pensé toute la journée — heureux d'ailleurs qu'au retour de Cannes nous l'ayons tiré de ses idées sombres en l'entraînant au cinéma.

Il nous raconte au dîner sa « *plus belle histoire juive* », que je n'avais pas l'intention de transcrire, puisqu'il n'en a jamais parlé volontiers (et seulement depuis deux ou trois ans), mais C. m'assure que je dois la conserver et que même, d'après certaines phrases qu'il a dites, Gide souhaite que je le fasse. Je répugne de plus en plus à noter nos conversations, dont certaines, ces derniers temps, ont été de grand intérêt ; puis je me dis que ces journées ne se retrouveront peut-être pas, que jamais plus nous ne pourrons parler d'une façon aussi confiante, et que je n'ai pas le droit de laisser perdre ces propos. Voici donc l'histoire, que je n'espère pas redire aussi bien qu'il l'a dite, mais dont la ligne, du moins, est exacte.

[*Suit le récit tel que Jean Lambert l'a publié au chapitre VIII de son Gide familial — pp. 143-146 de l'édition Julliard de 1958, pp. 130-132 de la réédition des P.U.L. en 2000.*]

Ce matin, nous lisons ensemble, comme il me le proposait depuis trois jours, au livre V de l'*Énéide*, l'épisode de la mort de Palinure. Et je comprends pourquoi ces vers le touchent à un tel point, et qu'il identifierait volontiers sa mort à celle du compagnon d'Énée : « *O, nimium coelo et pelago confise sereno, / Nudus in ignota, Palinure, jacebis arena !*

[*Ô toi qui fus trop confiant dans une mer et un ciel sereins / Palinure, tu resteras étendu, nu, sur une plage inconnue !*] »

7 avril (Vendredi Saint), Hôtel Provençal.

C. est partie hier avec la voiture et Gilbert [*Sellier*] pour ramasser les enfants en Suisse et les ramener à la Mivoie. Nous avons donc émigré, Gide au « *garage* », moi ici. Je ne m'étais plus trouvé seul dans un hôtel depuis des années.

Journées splendides. L'eau se réchauffe un peu. Gymnastique, déjeuner au garage avec la brave Cécile, Gide, Amrouche, Denoël, le pianiste Benvenuti et Diane de R[*othschild*], la femme la plus stupide et exaspérante que j'aie jamais rencontrée. Je vais ensuite au soleil, puis rentre travailler un peu à la traduction.

Dimanche de Pâques [9 avril].

Hier, par une de ces journées dignes de l'été, je lis avec stupeur sur une affiche l'annonce d'une « *bataille de fleurs* » pour le jour de Pâques : je me croyais au mois d'août. Rien de plus sinistre, d'ailleurs, que ces réjouissances, dans le vacarme, l'odeur des fleurs piétinées, de la sueur humaine et du crottin.

Matinée à Antibes. Quelques minutes à l'église, puis au musée, presque entièrement vidé au profit de Picasso.

Lundi [10 avril].

Cette nuit, quel ennui ! — au casino jusqu'à trois heures du matin ; et cet après-midi, après le déjeuner en l'honneur de Louis Beyds, Florence nous entraîne au Provençal, où nous restons jusqu'à plus de cinq heures. Mais quelle drôlerie chez Isabelle ! L'histoire de sa famille, celle de son audience chez le pape et de sa confession, irrésistibles. Mais tout cela m'éloigne de l'eau et du soleil, qui me suffiraient si bien.

\*

Taormina, Sicile, 19 mai 1950.

Partis de Paris voilà huit jours.

\*

Vendredi 26.

Les Fontaine sont arrivés lundi, Jean Meyer mardi, pour travailler aux *Caves*. Nous avons aussitôt pour lui la plus grande sympathie. Ce travail amuse Gide et le raccroche à la vie. Mais la pièce provoquera-t-elle le scandale qu'il espère ?

Hier à Syracuse, par une chaleur lourde et sans soleil. Ni les vieilles

rues, ni le soleil, ni même la fontaine Aréthuse ne m'ont autant impressionné que les Latomies ; et, plus encore que l'« *Oreille de Denys* » (dont G. nous apprend au retour que les anciens voyaient là l'entrée des Enfers par où aurait disparu Proserpine), la grotte dite des Cordiers, décor pour *La Flûte enchantée*, où un enfant chantait d'une voix merveilleusement pure en tournant une roue. Là, j'ai eu le sentiment de l'inchangé ; Goethe aurait pu voir ce spectacle.

Journées de lourd soleil. L'eau devient moins froide. Gide s'est baigné ce matin.

\*

Sorrente, 9 juin.

Nous aurions dû partir aujourd'hui, mais sommes bloqués ici par l'attente de fonds et de l'arrivée d'Herbart. L'endroit est admirable. J'écris en face de l'énorme baie de Naples et du Vésuve. Le soleil descend. La lumière, la mer, les falaises à pic où est construit Sorrente, tout est d'une grande beauté.

Nous avons quitté Taormina dimanche matin, pour atteindre vers midi Enna, sous la pluie ; de sorte que nous n'avons rien vu du « *belvédère* » de la Sicile ; mais la route pour y arriver était souvent belle, plus belle en tout cas que dans le reste du trajet.

\*

Lundi matin, nous partons tôt pour Palerme, où mène un long faubourg fait de maisons basses aux multiples couleurs. Tout le port a beaucoup souffert des bombardements. Gide nous entraîne aussitôt vers la petite église de San Giovanni dei Eremiti, dont il avait gardé un souvenir très vif, et qui en effet nous enchante. C'est déjà l'Orient, avec des coupoles d'un rose orangé et de délicieux jardins de palmiers, de figuiers et de roses.

Nous embarquons vers 9 heures sur le *Cagliari*. Je vais encore faire un tour vers les quartiers détruits (les plus pauvres, comme toujours), où des troupes d'enfants en loques jouent dans la poussière.

Traversée très calme, et que C. supporte au mieux. Nous arrivons à Naples à six heures du matin. Tour d'auto dans la ville encore calme ; visite de l'aquarium, moins bien fourni que celui de Monaco, puis à l'Institut Français, où Pasquier nous aide de son mieux.

\*

Sur les conseils de Pasquier, nous gagnons, à Sorrente, l'Hôtel Minerva (où j'écris ceci), admirablement placé sur la baie et où la bonne nourriture nous fait oublier la médiocre chair du Mazzaro. Le soir du même

jour (mardi), petite exploration vers la pointe de la presqu'île, jusqu'au couvent dit du Désert, par des routes bordées de plantations de citronniers et d'orangers et de hautes treilles dressées bien au-dessus des murs.

Mercredi 7.

Le long d'une des plus belles côtes du monde, par Positano et diverses petites criques où l'on rêve de venir s'installer, nous gagnons Amalfi (une femme porte dans ses bras un enfant de trois ans au plus, vêtu en moine, y compris les sandales et le rosaire à la ceinture : déguisement ou vocation précoce ?), puis Salerne, sans le moindre intérêt. Sitôt après le déjeuner, nous filons sur Paestum. Le grand temple de Neptune est trapu comme un monument d'Égypte. On vient de couper les foins tout autour, et parmi les pierres écroulées. Gide nous dit qu'au temps de Shelley aucun arbre ne se dressait alentour, et que seuls les temples dominaient la plaine jusqu'à la mer.

\*

Lundi 12 juin.

Retour de Naples, où nous avons conduit C. qui a pris son train de justesse ; déjeuner à l'Institut Français ; puis, en compagnie du jeune Pasquier, rapide visite au Musée National où me retiennent seuls un Mercure de bronze, quelques beaux torsos, et de rares mosaïques ou peintures de Pompéi (ces dernières, toutes proches de l'art d'un Bérard). L'énorme foule de statues romaines trop bien tournées me laisse froid.

Nous grimpons ensuite au sommet du Pausilippe, d'où vue sur Ischia, Procida et le cap Misène, où l'on croit que se trouve le tombeau de Virgile.

Extraordinaire population de Naples. La digue du petit port, vers l'aquarium, grouille d'enfants qui se baignent (c'est le seul endroit gratuit).

Temps couvert. Ce soir, toute la baie est dans les couleurs grises. Le soleil ne se couchera pas.

Journée d'hier du côté de Positano. Nous nous sommes baignés dans une petite crique au-delà de Praiano, celle où l'eau passe sous un pont ; du haut de ce pont, une vieille en haillons nous regardait nager.

Déjeuner sur l'herbe auprès d'une chute d'eau ; puis nous nous baignons sur la plage de Positano sous un soleil très rude, pendant que Gide fait un tour au cinéma.

Mardi 13.

Au déjeuner, G. me dit : « *Si mon Saül avait réussi, mon activité*

*littéraire aurait été toute différente. J'avais un Sylla qui aurait été épantant... Est-ce qu'il t'arrive de te demander quelle part les circonstances jouent dans ta vie ? — Non, dis-je, je n'aime pas y penser. Mais c'est trop évident.* » Et je lui cite ma formule : Notre destin est fait de nos hasards, qui lui paraît bonne et qu'il m'incite à utiliser, à mettre en valeur.

« *Il y a une chose que j'aimerais te voir faire, c'est de t'accrocher à une œuvre que tu perfectionnerais d'année en année. Tu as encore tout le temps. Ton Faust, en quelque sorte. Martin du Gard me reprochait de n'avoir pas eu le mien. — Mais votre Journal a été votre Faust... Valéry non plus n'a pas eu le sien ; il l'a écrit trop vite. — Sa plus grande réussite, dit G., ç'a été lui-même.* »

À propos du livre de Peyrefitte, *La Mort d'une mère*, nous parlons de Montherlant, que Peyrefitte rappelle par plus d'un point (par les traits les plus irritants, le plaisir de soi, le goût de choquer, et cette ruse bien inutile qui fait parler de « *jeune personne* » quand on espère donner le change sur le sexe de la personne en question).

Hier, revu l'admirable *Viva Villa*. Cet après-midi, dans les chemins creux de la presqu'île. Des femmes nous donnent d'énormes citrons.

Mercredi.

Ceci pourtant restreint la part des hasards : premièrement, c'est que nous les cherchons (en partie) ; et ensuite que de notre accueil dépend leur conséquence. C'est nous qui les faisons devenir des *occasions*.

Vendredi.

Gide me dit : « *En un sens, je regrette que nous ne fassions pas ensemble le trajet du retour, comme nous l'avions un peu pensé. Nous nous entendons bien, tous les deux...* »

Mais Herbart est venu me relayer et je partirai demain. Toute la journée au port ; mais l'eau y est presque toujours sale.

Samedi 17 juin. Rome, Palatin.

Quitté Sorrente et Naples ce matin, par un temps gris ; à Rome, une pluie légère m'accompagne.

Vagabondé jusqu'à l'épuisement parmi les ruines extraordinaires du Palatin, ces constructions en hauteur et en profondeur (faute de guide, quasi inexplicables). Rien de plus beau que les trois grandes arches qui subsistent de la basilique de Constantin ; et rien de plus étrange que cette série de petites églises poussées au milieu des ruines, en parasites, un peu pareilles à ces maisons qui se sont insérées entre les piliers des aqueducs.

Les lauriers-roses près du Forum.

Dimanche, Rome.

Dans le train de Paris ; mais je m'arrêterai à Genève pour voir où en est l'*Enfant sage*.

Santa Maria Maggiore, immense salon doré où des troupes de fidèles galopent en hurlant des hymnes. On se sent devenir protestant devant cette cohue ; et l'ancien temple rond à ciel ouvert, devenu église, où se trouvent les tombeaux des deux premiers rois d'Italie.

J'aime l'Italie, mais quitte sans regret ses repas de *vitello* et ses odeurs d'urine séchée. Ici, la chair (ou la viande) se dit : *carne*. Et une des grandes banques de Rome s'appelle Banco di San Spirito.

\*

4 juillet.

C. est pour quelques jours en Bretagne, enlevée par Tania [*Lvov*] et Georges Brasseur qui allaient rejoindre Enid et Whity. Elle y va pour la première fois, et ce pays la déconcerte ; cette mer surtout, qui est toujours partie quand on comptait sur elle. (Un titre de nouvelle ayant pour décor la Méditerranée : *La mer est toujours là.*)

\*

14 juillet.

Revu Gide à Paris, en meilleure forme que jamais. Il a fait en un peu plus de deux jours le trajet Rapallo-Paris.

27 juillet.

Après avoir lu, avec vif intérêt, *The Kon-Tiki Expedition* (récit d'un voyage en radeau entre le Pérou et la Polynésie), je commence le livre posthume d'Alain Gerbault, *Un paradis se meurt*. Rien de plus curieux, parallèlement, que de lire le tome IV du *Journal* de Du Bos et le volume de sa correspondance avec Gide. On ne saurait tourner plus obstinément le dos à la vie.

\*

Gide est venu déjeuner ici un dimanche, quelques jours avant son départ pour La Roche-Posay (ou plutôt pour Chitré).

\*

21 septembre.

Gide est revenu à Paris pour les répétitions des *Caves*, qui l'intéressent beaucoup. Avant-hier, il nous disait qu'il s'y sentait aussi intimidé qu'un candidat au bachot — intimidé par le lieu, les statues de Talma, de Rachel, les acteurs en costumes qu'on croise dans les couloirs.

Il n'est pas content de l'actrice qu'on a choisie pour le rôle de Carola [Jeanne Moreau]. Il dit : « *Je n'ai pas encore osé prendre la place des acteurs pour montrer ce que je souhaite. Mais je reste persuadé que j'aurais fait un acteur excellent...* » Il en vient à trouver la pièce meilleure que le roman.

26 novembre.

Je n'ai plus autant le goût de tenir ce journal, sinon j'aurais beaucoup à dire sur le déjeuner d'hier, ici, avec Florence et les Jouhandeau ; et puis, ce que ceux-ci racontent, ils sont maintenant deux à l'écrire — comme ces histoires de l'aide-maçon dans leur jardin. J'ai d'ailleurs pris Marcel en flagrant délit d'hypocrisie, quand il a assuré n'avoir jamais regardé ce garçon, dont il parlait avec grand intérêt la semaine précédente, chez Madame Thézenas, devant DENOËL et CINGRIA. (Cette soirée faisait suite à la première de la pièce d'Adamov, *L'Invasion*, bien fastidieuse à la scène si elle n'est pas sans beautés à la lecture.)

Jouhandeau m'apporte le copieux recueil de lettres échangées, ou plutôt adressées à lui par Robert et Henri Rode ; celles de celui-ci souvent très belles, quoique (ou parce que) très proches du style de Jouhandeau ; et souvent exaspérantes. Évidemment, quoiqu'il n'y parle jamais, J. y est partout présent, et c'est un curieux éclairage de sa figure, mais tout proche en somme des lumières projetées par une Véronique sur le personnage de Godeau. Henri Rode en particulier entre si bien dans le jeu qu'il se fait personnage de Jouhandeau. Sur la première page, celui-ci a barré successivement deux titres : *Le Dernier Amour* et *Robert, ou l'art d'écrire une lettre d'amour*, pour adopter celui-ci : *Robertiana, ou la Grammaire enseignée par l'amour*.

Souvigny, 30 novembre.

\*

Marcel J., que nous revoyons chez lui le surlendemain (j'apportais des roses trémières à Caria), nous explique qu'il a récrit en partie les lettres d'Henri ; mais il s'est interdit de rien changer aux autres, tout l'intérêt du livre étant de montrer le développement du style chez Robert sous l'influence de l'amour. Il nous confie des *Addenda*, série de lettres récentes, « *plus lascives et plus mystiques à la fois* ».

Caria monte sur ces entrefaites et nous buvons du marc de son pays. Elle parle longuement de Florence, de sa solitude, de la tristesse de sa vie sans véritables amis. Elle me propose de lui dresser un jour un tableau de ce qu'elle est et de ce qu'elle pourrait être. Elle veut nous inviter avec

Montherlant.

Gide, que nous voyons ensuite, est très amusé par le récit du déjeuner de samedi. Nous parlons de Claudel, du *Soulier de satin*. « *Vous vivrez peut-être assez*, dit Gide, *pour voir le moment où l'on se rendra compte de la médiocrité de cette pièce. Quand je l'ai vue représenter, j'ai eu une mauvaise joie à la trouver encore pire que ce que j'attendais... Jamais je n'ai mieux senti combien je déteste le baroque en art. Jean Schlumberger prétend qu'il y a de belles scènes. Je ne marche pas.* »

Ici pour deux jours, pour cause de plantations. Toute la nuit, un vent déchaîné. Arrêt hier à Orléans pour déjeuner avec les Secrétain, aussi agréables l'un que l'autre, et que j'étais content de faire connaître à C.

La Mivoie, 13 décembre.

Première neige.

Vendredi, répétition des *Caves* au Français, pour la première fois dans les décors. Nous ne voyons que la première partie. Bonne impression. La scène chez le vieux comte est assez émouvante ; j'entendais Gide, dans mon dos, renifler très fort.

Quand nous le revoyons le soir, il est consterné par les maquettes des costumes et s'emploie à les faire modifier. Celui de Lafcadio surtout le consterne : le dessinateur a fait de lui un voyou, quelqu'un, précisément, que le vieux comte ne « *pourrait pas recevoir* ». Un coup de téléphone de Meyer le rassure.

\*

15 décembre.

Avant-hier, première des *Caves* au Français. Autrefois, j'aurais écrit longuement sur cette longue soirée, d'ailleurs très brillante et suffisamment triomphale. Aujourd'hui, cela m'ennuie. J'étais trop mal placé pour voir Gide entrer, à la fin du premier acte, dans la loge du Président de la République — d'où il est revenu épuisé. Pendant tout le troisième acte, il est resté étendu sur un canapé dans la loge de Touchard, et nous sommes restés avec lui. Il émergeait par instants de sa somnolence pour déplorer la longueur excessive du spectacle... La séance ne s'est terminée que vers une heure du matin. Dès avant sept heures, il était assis sur le rebord de son lit, tout raide dans son habit, ganté, presque effrayant de noblesse. Il a passé la journée d'hier avec Herbart et Meyer à couper, à supprimer, à recoudre, avant la générale qui aura lieu ce soir.

\*

8 janvier 51.

Jeudi, après le déjeuner, Gide revient sur l'utilité qu'ont eue pour C. ses notes sévères du *Journal*. Il n'en veut pas démordre, ni voir qu'on imagine désormais C. sous ce jour, non pas faux sans doute, mais provisoirement juste. Les journalistes sont trop heureux d'en faire état, comme ce sont à peu près les seules pages où il parle d'elle. Il dit : « *Si j'avais dû me préoccuper des réactions que susciteraient mes écrits, je n'aurais rien publié.* » Il ne veut pas comprendre quelle différence il y aurait entre des conseils donnés en tête à tête et cette publicité faite à ses griefs... Je lui dis : « *Quand, au XVII<sup>e</sup> siècle, on écrivait des "Conseils à l'usage d'un jeune seigneur", on les réservait d'abord à l'usage de celui-ci.* »

Il est trop vite fatigué pour qu'on discute davantage, mais il est bien évident que, pour lui, l'aspect littéraire l'emporte de beaucoup sur l'aspect affectif. Et sa méfiance à l'égard du posthume l'entraîne très loin.

Hier, ici, Justin O'Brien et sa femme. Je pose ma candidature pour une série de cours dans une université d'Amérique. Trimestre d'été. Il est trop tard pour cette année, mais j'espère pour l'an prochain, si nous sommes encore libres de travailler où il nous plaira.

\*

Dimanche 14 janvier.

Je me suis installé depuis une semaine, pour en finir avec le troisième récit, dans la pièce mansarde que j'appelle la chambre Valéry Larbaud à cause de ses couleurs, jaune et bleue (et blanche, grâce au lavabo). J'écris ces pages comme me l'a conseillé C., en me gardant de toute affabulation ; et je me sens beaucoup plus à mon aise que dans la première version.

\*

19 janvier.

Ce titre me vient brusquement pour le troisième récit : *Les Vacances du cœur*. Et je prendrais pour titre général : *Fragments d'une histoire*.

Avec quel plaisir j'entendais hier soir Léautaud, interrogé sur *Le Petit Ami*, déclarer qu'il était absolument incapable d'invention, capable tout au plus d'imaginer des prolongements au personnage qu'il avait en lui ; et que si, dans ce livre, il avait pu ajouter des pages d'enjolivures, c'est qu'il n'avait pas suffisamment encore le goût de la vérité.

Comme je comprends cela, moi qui n'écris bien que sur ce que je sais, et qui éprouve toujours un certain malaise à transporter sur un plan littéraire (romanesque) des souvenirs que j'aimerais mieux redonner tels

quels. Il m'est très désagréable de tricher avec ce qui a été, et je voudrais avoir de moins en moins à le faire.

25 janvier.

J'ai, en somme, terminé le troisième récit, et je suis bien heureux d'avoir abandonné, grâce à C., la première version. Sous sa forme actuelle, ce texte répond à *l'Enfant* et forme bien la troisième volet. Le panneau central aurait pu être plus personnel ; mais, tout en parlant d'un autre, il me semble que je révèle suffisamment de moi.

27.

Hier, par une journée sombre (entre deux belles journées de soleil), les cinéastes, conduits par Allégret, sont venus filmer Gide avec les enfants. Ceux-ci se sont fort bien prêtés à tout, et à refaire dix fois la même chose.

Au déjeuner, conversation autour des faits-divers, dont Gide a conservé de nombreux comptes rendus, outre *L'Affaire Redureau* et la *Séquestrée*. (La Petite Dame a eu récemment la visite de la petite-fille de la séquestrée, envoyée par son père qui cherche depuis des années des indications sur sa naissance.) Gide me dit : « *Si, ce que je ne souhaite pas, tu n'as rien de mieux à faire un jour, tu pourras publier ces archives.* » C'est ce qu'il avait voulu faire dans la collection « Ne jugez pas », où auraient été présentés uniquement les faits.

Nous parlons ensuite de ses inédits, carnets de voyage, écrits « *scandaleux* » dont il assure qu'il en existe plus que je n'imaginai ; à nous de juger de l'opportunité de leur publication. Je lui dis : « *Avec le père Jean, il ne sera jamais temps de publier.* » Il pense adjoindre au comité Marc Schlumberger et Dominique Drouin.

31 janvier.

\*

Deux jours à Paris, partagés entre la projection des scènes prises ici vendredi (où Nicolas se révèle grand acteur) et aussi des scènes prises rue Vaneau (au piano, Gide fait d'excellentes remarques à la charmante jeune pianiste) et à Cabris (avec Sartre), et même du petit film de la Bastide où C. ressemble étonnamment à Nicolas — et les irritantes discussions autour du départ de Gide pour le Maroc. Marc nous en avait déjà parlé ici vendredi, il nous en reparle chez lui où nous déjeunons lundi. Ce voyage si long lui paraît une folie, et il affirme que Gide n'a aucune envie de le faire ; et par ailleurs, les bruits autorisés par les déclarations de Gide lui-

même donnent à É. un rôle si odieux que nous nous efforçons de la dissuader de partir. Gide, à qui nous en parlions hier matin, était décidé à « *passer outre* », si l'avis du médecin était favorable au départ ; mais É., qui était ici en notre absence, lui a écrit qu'elle refusait de partir. Elle est rentrée aujourd'hui à Paris, et nous nous demandons ce qui sera sorti de cet imbroglio où presque tout le monde est de bonne foi. Mais il faut dire que Gide ne rend pas les choses très faciles.

Au moment où je vais le quitter, il me retient pour me dire : « *Il faut travailler. Il faut sortir quelque chose de très bien... Tu sais, j'y pense souvent. Il ne faut pas qu'on dise de toi : C'est le gendre d'André Gide... — C'est*, lui dis-je, *en partie pour cela que j'écris.* »

Il nous lit les deux plus récentes pages de cette sorte de « testament littéraire » qu'il a dédié à Catherine (il venait de me dire : « *J'espère que Catherine en comprend l'importance* ») et où il s'abandonne à la plume et à ses pensées. Ce sont les pages où il parle de son heureuse disposition à n'aimer que là où il est certain de la réciproque, ce qui assure une grande sérénité à sa vie affective ; avec, d'ailleurs, tous les manques que peut entraîner un tel refus du drame. C. me dit ensuite qu'elle sent là aussi une affinité avec son père, qu'elle n'est capable d'aimer que si elle sent qu'on l'aime ; et je crois bien que, moi aussi, je sens assez bien si « *ça va donner* » ou non quelque chose.

Ces pages de Gide me paraissent fort bonnes, et cette sorte d'écrit est exactement ce qui lui convient aujourd'hui. Quand il a terminé sa lecture, il nous demande : « *Est-ce que cela n'est pas moins bon que ce que j'écrivais... avant ?* » Et nous n'avons pas à nous contraindre pour le rassurer.

Nous déjeunons ensuite avec les O'Brien, que nous retrouvons à la projection des fragments du film. Ils renouvellent leurs promesses de faire le possible pour que nous venions aux États-Unis. Aux dernières nouvelles, le voyage africain est abandonné. On offre à Gide une villa auprès de Naples.

Souvigny, 8 février.

\*

Mardi, nous avons eu une bonne conversation avant le déjeuner. Il m'a lu d'autres pages du grand cahier, qu'il croit achevé et veut publier en bloc, au lieu de fragments dans des revues. Il a pris pour titre : *Ainsi soit-il, ou les jeux sont faits* (« *Ah ! s'écrie-t-il, ne me dis pas que tu ne le trouves pas beau !* »). « *J'ai peur*, lui dis-je, *que vous ne sentiez un*

*grand vide en considérant comme achevées ces pages qui vous occupaient si bien. J'avais imaginé, j'avais espéré qu'elles vous accompagneraient jusqu'au bout... »* Mais il estime que le ton s'en est à tel point élevé qu'il ne pourrait plus continuer que par du moins important, et que, telles quelles, elles forment un ensemble. « *Quitte à reprendre par la suite*, dit-il, *un appendice au Journal ou des Feuilletés... Si je vais en Égypte, ou en Algérie...* » (Car il lui arrive souvent, ces temps-ci, de flotter péniblement entre ses projets.) Il me redit qu'il pense souvent à ce que je fais. Après le déjeuner, assez gai quoique terminé par un éclat de la Petite Dame parce que Gide s'obstine à rester quelques instants à table quand elle a déjà regagné son coin, ce qui met l'invité dans une cruelle posture, et avant que je ne l'aide à se coucher, il me montre une phrase de La Fontaine qui l'a beaucoup frappé, et qui commence : « *Il arrivera possible que...* » ; cet emploi de « *possible* » comme adverbe l'enchanté ; et comme je m'efforce de partager son ravissement : « *Quelle chance, s'écrie-t-il, d'avoir un genre sensible à ces choses...* » Une fois allongé, je l'aide à s'enrouler dans divers châles et gilets. Il est haletant. Il dit : « *C'est l'agonie...* » Le moindre geste l'épuise. Son état varie non plus d'un jour à l'autre, mais à tout instant. J'avais cru que cette disgrâce lui serait épargnée, de ne pas garder l'esprit clair ; mais de plus en plus souvent sa pensée devient confuse, il vous redit en grand mystère ce que vous lui avez vous-même appris une heure avant. Il marche avec peine en se tenant aux murs ; et, de temps à autre, on le voit prêt à chanceler.

\*

10 février.

C. m'écrit, puis me redit au téléphone, que son père baisse beaucoup. Il a pris froid. Il y a autour de lui assaut d'influences opposées, et je me félicite d'être loin.

Ma mère dit : « *Il en aura lourd à porter, pour arriver là-haut (au ciel) ; je ne voudrais pas être à sa place.*

— *C'est curieux, dis-je, comme les catholiques sont prompts à se mettre à la place de Dieu.* »

\*

15 février.

Je rentre à Paris demain. Gide est encore trop mal pour que C. vienne nous chercher, maman et moi.

La Mivoie. Dimanche 25 février 51.

Nous avons enterré Gide jeudi dans la terre détrempée de Cuverville.

Je l'avais revu le vendredi 16, à mon retour de Souvigny. Il avait grande peine à parler ; je pense qu'il m'a reconnu. Comme C. me montrait un portrait de Saint-Just (l'infirmière était une de ses descendantes, et Gide avait voulu lire sa biographie), et comme je disais que je ne le trouvais pas beau du tout, Gide s'est écrié avec véhémence, en prononçant péniblement les mots : « *Pas beau ! Dis qu'il est effroyable ! Je le trouve effroyable !* » et ce sont à peu près les dernières paroles qui aient manifesté un intérêt de cette intelligence.

R.M.G. et Jean Schlumberger sont arrivés dans l'après-midi. Ne prévoyant pas d'issue immédiate, nous avons regagné la Mivoie, d'où un coup de téléphone d'Herbart nous a rappelés samedi à six heures du matin. On avait cru que c'était la fin. Puis l'organisme, malgré tout vigoureux, a repris le dessus. J'étais parmi les optimistes. Je me rappelle avoir dit au père Jean : « *Qui sait s'il ne nous réserve pas des surprises ?* » — mais les gens habitués à voir des mourants ne pouvaient se laisser tromper par ces traits, cette langue desséchée, ce nez pincé. Nouvelle alerte dans la nuit de samedi à dimanche, puis le dimanche vers six heures. Dans la matinée, alors qu'il n'avait plus bu depuis deux jours, et comme C. lui présentait un peu de champagne coupé d'eau, il s'est redressé de lui-même, a saisi le verre et a tout avalé avec avidité. Un peu plus tard, je l'entendais dire dans une demi-inconscience : « *Excellent... C'est excellent...* » — avec cet accent gourmand qu'il avait pour parler de certaines œuvres.

Le même dimanche matin, après que le docteur eut préparé les voies en lui parlant un peu fort, C., É. et l'infirmière l'ont entièrement lavé et changé ; car il était couché, selon son habitude, avec son pantalon, son caleçon, sa chemise, et sa veste enfilé à l'envers. Il a beaucoup grogné, traitant son infirmière de mule et s'écriant : « *Foutez-moi la paix !* » Cela a été à peu près ses derniers mots. L'après-midi, il entraînait dans l'inconscience.

Jusqu'à sa mort — le lundi 19, à dix heures vingt du soir — il n'a à peu près plus, à ma connaissance, ouvert les yeux. Ce doit être le dimanche après-midi que la Petite Dame est allée lui dire qu'elle avait écrit sur lui. Mais a-t-il compris ? Tous ces derniers temps, il était un peu agacé par elle.

Que dire encore de sa fin ? Le souffle était de plus en plus rauque ; de plus en plus souvent, il cessait, pour reprendre au bout d'un instant qui nous paraissait sans fin. Le pouls disparaissait, puis repartait. Les mains devenaient froides. Élisabeth et Herbart étaient auprès de lui quand il est

mort, et aussi Marc Allégret. Nous, avec Martin et Denoël, étions chez la Petite Dame, parlant de ses mains et discutant de son adresse, quand Herbart est venu nous dire que c'était fini.

Tandis que nous débarrassions les pièces du devant, Gilbert et l'infirmière ont fait la dernière toilette. Quel spectacle, sous la lumière crue de l'ampoule, ce visage bandé... C'est le lendemain seulement que nous avons recommencé à le retrouver. Le matin, on a fait le moulage. Puis le corps a été installé dans la petite pièce de devant, sur un lit de fer peint en vert. Il était vêtu de sa veste de laine blanche, les mains jointes. C'est Gilbert qui les lui avait jointes, par tradition ; mais ce geste lui convenait mal. Le visage était déjà un peu plus détendu. Les visiteurs sont arrivés, dont beaucoup d'inconnus. Rien de plus émouvant que ces jeunes gens qui restaient longtemps immobiles, comme fascinés par le beau visage. Plusieurs dessins ont été faits. Berthold Mahn a travaillé jusqu'à deux heures du matin, éclairé par deux bougies qu'il avait apportées. Nous avons fait signe à Segonzac, mais il a été prévenu trop tard.

C'est à partir du mardi soir que les traits se sont parfaitement détendus et que la bouche s'est mise à sourire.

La mise en bière a eu lieu mercredi matin ; mais nous avons pu garder encore jusqu'au soir à huit heures la vue de notre ami. Que de fois, dans cette journée, je me suis dit : « *Jamais plus...* » À partir du moment où le cercueil a été clos, c'était fini. Toute la journée du lendemain, à Cuverville, ne m'a plus apporté aucune émotion, sinon, dans le salon glacé, quand le pasteur a parlé de « *celle qui l'accueillait à chacun de ses retours, après qu'il l'avait quittée pour de longs voyages* ». Cette cérémonie était d'ailleurs assez gênante ; et le *Notre Père* récité sur la tombe, et la présence du drapeau des Anciens Combattants, et le spectacle de cette population affreuse de Cuverville ont beaucoup nui à l'impression de grandeur qu'aurait donné le simple cortège entre la maison et le cimetière, le cercueil porté par des fermiers du pays. Je préfère oublier les discussions qui ont suivi, entre Martin et Dominique Drouin. Je sais que Gide n'aurait guère aimé ces prières, ni ce drapeau, mais que, par courtoisie, pour ne pas choquer les paysans, il n'aurait rien dit.

Rien ne nous paraissait plus naturel que de l'enterrer à Cuverville auprès de sa femme (dont le sépare pourtant la tombe de Marcel Drouin) ; nous ne pensions pas que ce choix entraînerait nécessairement la présence d'un pasteur. Le peu d'émotion que nous a donné la cérémonie témoigne assez de la gêne qu'elle nous causait. J'ai à peine pu, dans cette très belle maison, retrouver le souvenir de son ancien maître. Mais en

nous, comme il est vivant !

10 mars.

Trois semaines déjà qu'on nous a réveillés au petit matin pour nous appeler d'urgence à Paris. Nous nous attendions à le trouver mort. Il a lutté encore trois jours, il a encore un peu parlé, un peu souri, s'est un peu mis en colère... Déjà, aujourd'hui, que reste-t-il de ce beau visage au sourire mystérieux ?

Les pages que je recopie (celles sur Calvi, entre autres), je les écrivais en pensant à lui, avec l'idée qu'il les lirait — elles ne me paraissaient jamais assez parfaites pour ce parfait lecteur. Maintenant, j'ai moins de goût à bien faire.

16 mars.

Hier, la radio a donné le dernier (j'imagine) des entretiens avec Léautaud, où celui-ci s'est montré tout à coup très émouvant en parlant des plaisirs auxquels la jeunesse l'avait fait renoncer. Que de naïvetés chez ce « *roué* », de vanité chez ce dédaigneux des louanges ! Il sait redire exactement ce qu'on a écrit sur lui. Et sa sorte de mépris est, le plus souvent, vraiment par trop facile. Mais avec quel plaisir j'ai lu, ces temps-ci, son *Passe-temps*, où des réflexions me paraissaient écrites pour moi-même. J'ai noté celles qui me plaisaient.

Dimanche 18 mars (Rameaux).

Jeudi dernier, la Petite Dame nous a lu, avec autant d'émotion que nous en avons à l'entendre, les pages qu'elle vient d'écrire sur Gide et qu'elle était la seule à pouvoir écrire ; pages belles et vraies, où l'admiration demeure clairvoyante — et qui me font regarder avec honte les maigres notes que j'ai données moi-même pour ce numéro d'hommage de *La NRF*.

Ensuite chez Berthold Mahn, où nous allons reprendre le masque prêté pour compléter ses dessins. Je suis heureux de le connaître. L'homme et l'œuvre me plaisent. Il nous donne, avec un portrait de Martin du Gard, un vieux dessin de Cuverville et deux livres illustrés par lui, dont un sur l'*Odyssée* qui nous fait songer à un voyage en Grèce.

\*

20 mars.

R.M.G. ici depuis hier. Il me parle de ses manuscrits, qu'il possède tous — et souhaiterait céder à un riche amateur. Sa première rencontre avec Gide, dans la boutique de la rue Madame. À propos de la ponctua-

tion très particulière qu'il a adoptée dans *Les Thibault*, il parle de sa façon de travailler. Il a complètement dissocié le fait de raconter et celui de bien écrire ; il dit que, contrôlée par ce dernier souci, sa production serait extrêmement pauvre. Gide a fini par s'en laisser convaincre, après avoir beaucoup insisté pour que Martin s'abandonne à son premier jet. Ce premier jet est très abondant, débordant ; et tout souci de style le tarit. Il lui faut d'abord dire ce qu'il a à dire ; il lui arrive ensuite de laisser dormir cette première coulée pendant six mois, un an, ou plus ; mais alors, la reprenant, les détails en sont devenus pour lui inchangéables, aussi impossibles à modifier que le seraient de véritables souvenirs. L'imagination est devenue mémoire.

Il parle aussi avec plaisir du travail qu'il a fait en compagnie d'Herbart pour le scénario ; il a beaucoup modifié, ou plutôt ajouté, de manière à rétablir la balance entre Daniel et Jacques. Il les a faits aussi plus âgés.

Je lui demande si, au départ, il prévoyait l'ampleur de ses *Thibault* ; or, il prévoyait trente volumes. En cours de route, il a bifurqué. Après *La Mort du père* venait un volume intitulé *L'Appareillage*, qu'il a fait sauter (après son séjour de trois mois en clinique à la suite d'un accident d'auto). Il se réjouit beaucoup que l'on publie toute la série en un seul volume.

Ce matin, il me parle longuement de Gide à Cuverville, des courses folles, dans le vent et la boue, où Gide l'entraînait pour arriver dans une mesure où se trouvait une gamine enceinte du père et deux gosses chétifs, sales, affreux, qu'il déclarait charmants. Les gens l'appelaient « *l'Idiot* ».

Nous ramenons Martin à Paris l'après-midi.

Samedi 24 mars.

Retenus trois jours à Paris — bien plus que je ne voudrais. Mardi soir, aux Deux Magots, Camus et Francine. Camus parle très drôlement de la tribu Gallimard, de la timidité qui leur fait adopter de préférence la femme ou la maîtresse du frère (ou du cousin).

\*

Jeudi, répétition de *l'Œdipe* monté par Vilar à Marigny. Ils jouent dans le foyer, en costumes de tous les jours — et c'est bouleversant. Plus que jamais je suis touché par la phrase : « *Un grand destin m'attend, tapi dans l'ombre du soir...* » Nous voyons ensuite, dans leur loge, Madeleine Renaud et Barrault. Il s'agissait de déterminer, avec Clavel dont on donne en même temps une pièce, la répartition des droits ; et Clavel, qui était là, nous paraît si sympathique que nous ne pouvons que proposer

l'égalité.

Vendredi matin, enfin, cérémonie lugubre de l'incinération d'Alix Guillaïn, au Père Lachaise. Nous allons assister au départ du corps, de la Pitié où elle est morte. Le visage est encore visible, et c'est à peine si je la reconnais. Chez elle, le regard était tout : intelligence (même bornée par les convictions) et bonté. Je revois nos séances de travail, rue Vaneau, en 43, autour de ma traduction de Britting, avec Groeth. Mais quelle horrible chose que cette incinération à Paris, au gaz, la flamme la moins noble, dans un décor hideux qui tient de la basilique et de la salle des fêtes, où les assistants attendent pendant une heure et demie face à... rien, avec des bruits souterrains de foreuse ; et ensuite, le ridicule petit char où sont posées les cendres, et la mise en place de celles-ci dans une des niches du columbarium, avec les ex-votos et les fleurs fausses. La terre vaut cent fois mieux.

30 mars.

\*

Le même jour, nous avons eu la première réunion du comité. Qui aurait entendu l'un et l'autre proposer des suppressions dans le manuscrit des *Jeux sont faits* (outre celles que Gide lui-même a indiquées à Élisabeth), en assurant que Gide les aurait certainement approuvées, ce quiconque-là aurait bien ri. Je dis à Martin : « *Gide était beaucoup moins porté que vous à déchirer* » ; mais comme il s'agit de passages concernant justement l'un et l'autre, j'aurais trop mauvaise grâce à m'opposer aux suppressions. Le « *Dieu soit loué* » du père Jean était bien caractéristique de son soulagement.

Samedi 31 mars.

*Cher Jean-Louis Barrault,*

*Nous nous sommes à peine vus l'autre soir, et j'éprouve le vif désir de vous écrire. C. et moi sommes un peu consternés par Maguelone. Autant Clavel nous avait paru sympathique (et c'est ce qui a rendu notre entente si facile), autant sa pièce nous a paru interminablement lourde. Il y a de beaux passages, et même de beaux vers, dans les moments de tendresse surtout ; mais dans les tirades idéologiques, que de verbiage, et que tout cela est confus ! Nous n'avons pas vu le début de la pièce, je ne dirai donc rien de notre quasi-impossibilité de la comprendre (il me semble pourtant que, dans une bonne pièce, l'intérêt peut s'éveiller quand on la prend n'importe où) ; mais ce qui me consterne pour Clavel, c'est que le voisinage d'Œdipe ne fait qu'accuser un peu plus l'outrance des*

ornements. *Disons que c'est tant mieux pour Œdipe... Mais je n'en suis pas certain.*

*Gide avait-il lu Maguelone ? Il me semble que rien ne pouvait lui être plus étranger. Je me demande — à peine — ce qu'il aurait pensé de cette représentation. Il est vrai qu'il pouvait être d'une modestie déconcertante.*

*Je me reproche un peu de vous écrire aussi librement, mais tant pis. Ce qui domine chez moi, c'est l'étonnement. Car j'avais gardé un bon souvenir de la première pièce de Clavel, et de la lecture de sa Terrasse de Midi, qui m'avait paru d'intentions un peu compliquées, mais d'un style plutôt sobre. Enfin, inutile de lui dire tout cela...*

Samedi 7 avril, Souvigny.

Au reçu de cette lettre, Barrault m'a téléphoné pour m'assurer que les nouvelles répétitions lui donnaient bon espoir, qu'on avait fait des coupures, que, selon son expression, « *la mayonnaise commençait à prendre* » (je lui dis : « *Il faut verser un filet de vinaigre chaud* »...). Il a ajouté que Gide n'avait pas lu *Maguelone*, mais connaissait Clavel, et qu'il savait qu'une autre pièce accompagnerait la sienne. Ce qui ne signifie rien. Je dirai tout à l'heure ce qu'a donné la représentation. (Je me force un peu pour écrire, un torticolis me fait terriblement souffrir.)

Nous sommes venus à Paris lundi pour assister à une représentation des *Caves* que nous avons vues seulement à la « *première* ». Les coupures faites, le rythme établi, c'est maintenant un très bon spectacle. Je n'aime guère la fin, plusieurs fois modifiée. Mais la salle réagit fort bien. Nous sommes retournés au Français mercredi soir pour voir le *Conte d'hiver*, monté et joué de façon excellente. Le même jour nous avons déjeuné chez les Jouhandeau, dans la grande chambre du haut toute brillante d'encaustique, aux meubles aussi imposants qu'incommodes. Marcel nous laisse feuilleter son gros album de photos, où un ordre mystérieux préside au choix et à la succession des documents.

Il nous raconte comment Montherlant s'est récusé devant l'invitation à dîner avec nous, disant que nous ne pourrions nous voir avant la troisième génération.

De la « *générale* » de Marigny j'avais eu des échos par les Gallimard jeudi matin, puis par Marcel Arland et Robert Mallet, échos qui confirmaient nos propres impressions, et que sont venus confirmer encore, le soir, les avis de tous ceux qui nous ont parlé. On a en effet abrégé *Maguelone* et, pour aider à comprendre, un petit texte explicatif est fort

opportunément dit par Madeleine Renaud au début de la pièce (dont le dénouement est changé). J'étais trop bon de lui découvrir quelques beautés ; tout m'a paru cette fois du pire verbiage. Aussi, quel soulagement dès les premières répliques d'*Œdipe* ! On sentait immédiatement la partie gagnée. La salle faisait un sort aux moindres finesses du texte, aux moindres jeux des acteurs ; ceux-ci tous bons, quoiqu'Antigone ne fût pas telle qu'on l'imagine et que Vilar escamotât un peu son texte.

Barrault nous dit ensuite qu'il voudrait conserver son spectacle tel quel (mais il s'illusionne) jusqu'au 15 mai, emmener *Œdipe* en Angleterre et, à la rentrée, monter un spectacle tout entier consacré à Gide. Il essaye encore, mais sans grande conviction, de défendre *Maguelone* où il trouve, dans la fin, de la générosité ; je me retiens pour ne pas lui citer la phrase sur les bons sentiments. Quelles raisons, outre l'amitié, ont pu lui faire accepter de monter ce monument d'ennui ? On dit qu'il y en a de politiques (Clavel étant gaulliste), à la veille des élections. Voilà un parti fort mal servi.

\*

1<sup>er</sup> juillet.

Enfin, semble-t-il, le très beau temps.

Enid [*McLeod*] est arrivée avant-hier. Nous avons, la veille, les Arland ; hier, Marguerite Yourcenar, complètement différente du portrait que j'avais imaginé d'elle (d'après son œuvre et ce qu'en disait Breitbach), mais du plus grand intérêt. Elle connaît fort bien Constantinople, et Athènes, où elle a longtemps vécu. Je l'interroge sur Cavafis.

Lundi 9 juillet.

La semaine dernière, à Paris pour la levée des scellés. Nous dînons avec M. Yourcenar. Parlant de *l'Enfant sage*, elle remarque (ce qui l'a frappée aussi dans *Les Amours de Jupiter*) que je décris sans commenter. Et en effet, je ne sais que dire les choses, incapable d'épiloguer, de rechercher les causes et les conséquences. Je ne peux et ne sais parler que de *ce qui est*.

\*

9 août 51.

Nous partons ce soir pour Marseille, où nous embarquerons samedi pour Palerme, la Grèce et Constantinople. Je ne quitte pas sans regret le jardin plein de fleurs ; mais le mauvais temps revenu, la pluie, le froid nous poussent vers les pays où l'on peut encore croire au soleil.

Il y a deux jours, à Paris, j'ai revu mon vieux Thomas (pas revu de-

puis plus d'un an). Nous avons dîné dans un petit restaurant grec près de Saint-Séverin, à l'enseigne d'Hippocrate. Thomas était d'abord d'humeur sombre. Ces derniers mois à Londres, où Colette est allée le rejoindre, ont été très durs pour lui. Peu à peu, il s'est détendu, et nous avons passé quelques bonnes heures qui abolissaient les années.

La Mivoie, 13 septembre 51.

Je retrouve avec mélancolie ce pays, où je reviens seul pour deux jours (je rejoins le 16 C. et Nicolas à Neuchâtel). Après ce mois dans les pays de soleil, je prends mal mon parti de ce ciel gris, de ce vent, de cette humidité latente. Il semble que le mois d'août ait été particulièrement lamentable cette année, et partout en France comme ici. Nous avons bien choisi de filer vers la Grèce. J'ai noté à part les étapes de ce voyage qui nous a fait revoir Palerme, découvrir la Grèce et Constantinople. Au retour, nous nous sommes arrêtés deux jours à Aix et Marseille, puis une semaine à Cabris. J'y ai laissé C. qui gagnait directement la Suisse, et ai fait un nouvel arrêt à Marseille, où j'ai revu Émilienne M. avec un plaisir inchangé, après cinq ans. Que j'aime encore cette ville ! malgré ses changements, ses hautes constructions nouvelles sur le Vieux-Port libéré de son pont transbordeur. Émilienne n'est plus dans son atelier de la rue Fortia, qu'elle me dit aussi bien changée ; elle occupe une salle du musée Cantini, riche d'horreurs, mais où l'on installe un musée de la céramique provençale. J'ai revu aussi avec joie Marcou, et Ballard avec plus d'amusement que de plaisir.

\*

Je garde des heures avec Giono un souvenir enchanté. Je ne connais pas d'écrivain (Gide à part) dont l'esprit soit aussi riche et aussi généreux. Et quelle sagesse, de ne jamais quitter Manosque, sauf à Noël pour aller acheter des cadeaux à Marseille. Il n'a pas mis les pieds à Paris depuis dix ans. Il assure qu'il écrit pour se désennuyer, avec une régularité qui permet seule la solitude : deux heures le matin, deux heures dans la soirée — et libre le reste du temps, ce qui étonnait beaucoup Gide, dont il me raconte les visites et dont il parle avec une merveilleuse chaleur. Il se rappelle bien aussi le séjour de Catherine, et souhaite que nous revenions ensemble le revoir.

Je suis heureux de lui dire combien j'ai aimé ses derniers livres, mais lui demande comment il justifie la bizarre composition des *Âmes fortes* ; il ne la justifie pas, reconnaît l'in vraisemblance du procédé, cette substitution de l'auteur à son héroïne — mais il a eu soudain l'envie d'inter-

venir, et il l'a fait. Il voudrait faire de ces « *chroniques* » une vaste fresque embrassant une longue durée ; certains personnages se retrouveront de l'une à l'autre et permettront d'expliquer des mystères laissés en suspens (dans le *Roi* par exemple). Je remarque à quel point ces chroniques ont dû déconcerter ses anciens lecteurs. Il s'attend à ce que les deux suivantes les déconcertent bien plus encore. « *J'aurais pu faire vingt Colline ; mais ce qui m'est facile ne m'intéresse pas. C'est le difficile qui m'intéresse.* » Comme nous parlons du rôle de l'imagination dans la création romanesque, il nous raconte son *Noé*, où il a étudié ce problème, chronique en marge des chroniques et fourmillant de mille sujets possibles. Il a tant à écrire qu'il a peur de ne pas finir à temps.

(Tout ceci, j'aurais dû le noter le soir même, ou le lendemain, à Marseille ; mais il faisait beau et j'ai mieux aimé aller à la plage.)

Giono déteste la mer ; il n'aime pas même le soleil. Ce grand chantre de la Provence est né d'une mère picarde et d'un père tyrolien. Il est resté à Manosque, où il est né, par paresse, par attachement, par lâcheté ; mais ce n'est pas là qu'il aurait choisi de vivre. Il ne parle jamais de la mer dans ses livres, sauf dans *Naissance de l'Odyssee*, écrit quand il travaillait à Marseille dans la cave de la Caisse d'Épargne (il est resté dix-huit ans dans ce métier, pour finir comme directeur de la succursale de Manosque). Toutes les scènes de son œuvre qui se passent au soleil sont tragiques ; il n'y a pas parlé une fois des cigales. Il souhaite acheter une maison plus au nord, à Simiane, où toutes les maisons sont de petits palais construits par les nobles d'Aix dont c'était la résidence d'été. Il va souvent, seul, dans une ferme qui lui appartient, où ses conversations avec le fermier ne le distraient pas de l'œuvre en cours. En lui-même, à la veillée, il prolonge le destin de ses héros et, le lendemain, n'a plus qu'à poursuivre leur histoire. Il ne demande rien à l'inspiration : mais c'est qu'elle lui accorde tout.

21 septembre, Neuchâtel.

Je découvre Loti. Je viens de lire *Aziyadé*, qui m'a beaucoup étonné par son allure simple et directe à la Nerval (le Nerval des récits), par son style sans langueur ; aussitôt après, j'ai lu le *Journal intime*, qui lui fait directement suite ; et les notes personnelles, les lettres montrent un Loti bien différent de celui des photos ou de celui que nous décrivait Madame de Bocard, à Constantinople, passant deux heures chaque matin à se farder : elle tenait ces détails d'une vieille religieuse française qui, de son couvent, assistait à la toilette de Loti. On parlait aussi des rameurs qu'il

avait pris à son service pour ses promenades en caique aux Eaux Douces d'Europe, et qui portaient dans le dos d'énormes P. L. Cela est moins étonnant quand on voit avec quel plaisir il se costume en Turc, en Arabe — ou en matelot (pour rendre visite à Sarah Bernhardt). Une chose me touche beaucoup, ses rapports avec sa mère, son souci de ne pas l'inquiéter, sa constance à poursuivre, tant qu'elle vivra, le personnage qu'elle imagine qu'il est. Déjà, dans *Aziyadé*, j'avais été ému par ce souci, que je comprends si bien.

\*

Jeudi 27.

Jacqueline malade, Richard à Palerme, Fred Uhler au service militaire, c'est Mario Bertschy qui se charge de nous distraire en attendant de nous ramener demain à Paris. Je l'ai très vaguement connu vers 1942 à Marseille ; il s'occupait de cinéma et de théâtre, organisait la tournée de Jouvét (avec lequel il avait même commencé à tourner *L'École des Femmes*, entreprise interrompue pour des raisons sentimentales). Il est le mari de Germaine Montéro, que j'admirais dans *Noces de sang* et dans *Divines Paroles*, et que je me réjouis de connaître mieux.

Il nous révèle un peu les secrets de la vie neuchâteloise, si digne et endormie d'aspect ; et il nous promène, quand son travail d'assureur (travail accepté par nécessité, mais il est fait pour autre chose) lui en laisse le loisir.

Il m'encourage beaucoup à écrire mon opérette, et j'y pense très sérieusement. Sa femme pourrait y chanter. Je veux aussi voir si la *Fiorenza* de Thomas Mann ne conviendrait pas, remaniée, à Vilar, qui va maintenant disposer d'un théâtre.

Je travaillais à cette traduction, en même temps qu'à un scénario, inemployé, du *Coup de grâce*, il y a quatre ans, ici et à Ascona, pendant ces belles et curieuses semaines que j'y ai passées seul, par un admirable temps de fin d'été. Je travaillais pour occuper ma solitude, mais elle me pesait beaucoup. C'est alors que je me suis lié avec Franz [*Pfeifer*]. Notre amitié devait passer ensuite par bien des épreuves ; pourtant, je garde un bon souvenir de plusieurs de nos promenades, à Ronco, sur le lac, à Lugano. Que les premiers jours de l'automne y sont beaux !

La Mivoie, 14 octobre.

Depuis le retour, je passe presque tout mon temps rue Vaneau, rangeant les livres. Ici à peine plus de deux jours par semaine. Ennuis divers avec les vieillards [*Martin du Gard et Schlumberger*], à cause de

l'édition de *Et nunc* : de sorte que je dois retourner cette semaine à Neuchâtel.

22 octobre.

Deux jours à Neuchâtel. Toutes ces histoires m'ennuient. Que de temps perdu ! Je rêve de passer le mois de février à Positano, où je voudrais situer mon opérette, ou plutôt la comédie musicale que Barrault et M[adeleine] Renaud me pressent beaucoup de composer. Nous les avons vus la semaine dernière dans leur loge, en leur portant les volumes des *Contemporains de Shakespeare* que Gide a légués à Barrault.

Celui-ci n'a pas accepté sans amertume notre refus de le laisser jouer *Saül*. Mais il pense reprendre *Antoine et Cléopâtre* avec Feuillère ; lui serait César.

\*

8 novembre.

J'ai trop abandonné ce cahier. Mais ces dernières semaines ont été dévorées par les rangements de livres et les embêtements suscités par *Et nunc*, qui ne sont pas encore finis. Même pendant les trois jours que je suis allé passer à Souvigny pour la Toussaint, en compagnie de Jean-Marie C[ouissinier], j'ai dû me laisser absorber par ma réponse à une longue lettre ennuyeuse de Martin du Gard.

Pourtant, avec quelle joie je me retrouvais au milieu de mes livres ! Il me paraît de plus en plus impossible de leur faire quitter cet endroit fait pour eux, fût-ce pour les transporter ici comme j'y avais pensé. Je les intégrerais encore moins volontiers à ceux de la rue Vaneau, où ils feraient souvent double emploi ; et d'ailleurs, mieux vaut laisser cette bibliothèque dans l'état (la poussière et le désordre en moins) où Gide l'a laissée.

Incité par une lettre de Paulhan qui me demande quelques pages pour *l'Hommage à Alain*, j'ai rouvert les livres du vieux maître, pour être aussitôt repris par cette voix qui vous entraîne et vous bouscule, et vous donne tant à penser.

9 novembre.

Avec quelle joie je retrouve Alain — le trouve, plutôt, dans les *Propos sur l'Éducation* que je n'avais jamais lus, attendant peut-être de confronter à la sienne mon expérience paternelle. Mais c'est l'écrivain en moi qui souscrit de tout cœur à ceci : « *Dire que l'école convient aux pensées des enfants, c'est encore trop peu dire ; car il se peut bien qu'il n'y ait de pensée qu'à l'école, et que notre sagesse, dans la suite, ne soit*

que le souvenir de ce beau temps. » (Presque une épigraphe pour *Le Jour d'Artémis*.)

16 novembre.

À Paris, ces derniers jours, avec M. du G., nous avons commencé le tri des papiers de Gide ; tri sommaire, et qui nous révèle très peu d'inédits. Tout ce que souhaiterait Martin, je le vois bien, ce serait de confier en bloc ces papiers à une bibliothèque où plus personne n'y pourrait jeter les yeux avant cent ans ; et c'est encore plus vrai pour la correspondance. Il refuse de croire qu'un chercheur, que de nombreux chercheurs puissent s'y intéresser dès aujourd'hui ; et il a grand tort.

Mardi, dîner avec Breitbach (après avoir revu le jeune peintre anglais Harrison, qui nous montre de beaux dessins rapportés des Antilles). Après le dîner, C. va poser chez Mohr, qui a entrepris de faire son portrait. Pendant ce temps je lis avec amusement les pages que Green a écrites quand il habitait rue Chanoinesse.

Ce soir, je rêve du temps où, débarrassé de tous les tracas que me vaut l'histoire de *Et nunc*, je pourrai me donner tout entier au travail (en février, peut-être, à Positano). J'ai grande peine à m'accrocher à ma lecture d'Alain, et me demande si je pourrai écrire les pages demandées par Paulhan.

17 novembre.

Martin me parle de Marc ; sa mère ne se doutait de rien. Martin trouve un peu déplaisante la façon dont Gide s'introduisait dans la famille, sous couleur de l'aider. Il n'a vu Gide jaloux qu'au sujet de Marc ; jaloux au point que s'il avait suffi de presser sur un bouton pour tuer Cocteau, il l'aurait fait sans hésiter.

\*

23 novembre.

Martin, parlant de son *Journal*, me dit qu'il ne sera publié qu'après sa mort et celle de Christiane ; il est trop consacré à sa vie privée, à sa femme surtout. Mais il en extraira peut-être les passages concernant la vie littéraire, le Vieux Colombier. Il dit que Nicolas sera particulièrement intéressé par la lecture de ce *Journal*.

Dimanche 2 décembre.

Passé deux jours à Cuverville, où Dominique Drouin nous avait invités. La grande maison est glacée dès qu'on abandonne le devant des cheminées, mais quel charme a cette façon de vivre qui ne doit rien au

progrès ! Nous visitons longuement toutes ces chambres, dont trois au moins ont servi à Gide : une auprès de son bureau, au premier étage ; une petite près de celle de sa femme ; et une autre près de la lingerie, au second. Là comme à Paris, il travaillait n'importe où.

La maison a été achetée en 1826 aux Cuverville, avec les meubles, par un grand-oncle du côté Rondeaux. Rien n'y a beaucoup changé depuis, sauf que la pelouse venait autrefois — et jusque vers 1920 encore — jusqu'au mur de la façade. C'est Madeleine Gide qui a fait dessiner l'allée circulaire actuelle.

Le parc est moins grand que je n'imaginai, mais devait être beau avec ses rosiers et ses très grands arbres (dont le cèdre, et le hêtre de Valéry). Le jardin est en friche. L'entretien est si lourd que Drouin a dû se restreindre à celui de la maison, et ne pourra d'ailleurs plus continuer longtemps.

Nous allons à Fécamp, pour commander la dalle — quoique, dans son état actuel, la tombe soit bien émouvante avec la petite croix de bois — et nous arrêtons au retour à Étretat. Tout le pays ressemble à la côte qui lui fait face ; j'aime assez ces maisons de pierre sombre aux encadrements de brique et aux volets blancs ; mais comme on sent bien que la vogue de ces plages a battu son plein vers le début du siècle, et que rien n'a plus changé depuis ! À Étretat, on nous montre une petite maison sur la place, qui serait celle de Maupassant ; et le car s'est arrêté devant le temple où Gide a épousé sa cousine.

Hier matin, avant le départ, j'ai voulu revoir certaines des chambres. Dans celle de Madeleine Gide, au centre de la maison, le chiffonnier en bois de rose où elle a dû ranger les lettres aujourd'hui détruites ; et, par Anna Shackleton, trois aquarelles représentant La Roque, Cuverville et La Mivoie des grands-parents vers 1850. Drouin me donne quelques dessins au crayon de Juliette Rondeaux, dont un sur lequel on reconnaît le secrétaire d'Anna, ce meuble à portes de miroirs qui est aujourd'hui rue Vaneau et sur lequel Gide a écrit, je crois, *Les Cahiers d'André Walter*.

\*

Noël.

Et, une fois de plus, il a fallu installer et garnir l'arbre, sortir de leur boîte les santons (c'est ce que je fais le plus volontiers, et j'en ai même ajouté quelques-uns cette année). Ces fêtes m'ennuient un peu, dans ce pays sans neige.

La semaine passée, trois jours à Souvigny, deux à Paris. Avec Martin et le père Jean, revu les épreuves des *Jeux [sont faits]* jusqu'à une heure

du matin. J'ai grande hâte de sortir de cet univers qui n'est pas le mien. Le mien, c'est celui du départ pour Nice le 1<sup>er</sup> janvier 42, abandonnant Marseille et me lançant dans la plus incertaine des aventures.

*Fin des extraits 1936-1951  
du Journal de Jean Lambert*

# Une rencontre mémorable

par

JEAN-MARIE PAISSE

J'étais encore un garçonnet en culotte courte et jouais sous les platanes d'un petit village, sur la place devant l'église, lorsqu'une grosse automobile américaine apparut et, arrivée presque à ma hauteur, se mit à rouler au pas.

Nous étions en été, peut-être trois ou quatre ans après la guerre. Les voitures américaines, aussi rutilantes que gigantesques, demeuraient très rares à cette époque et constituaient un objet de curiosité extraordinaire pour tous les villageois encore peu accoutumés à cette magnificence chromée.

Nul ne s'étonnera sans doute de mon émerveillement au spectacle de ce véhicule splendide.

Mioche de treize à quatorze ans, petit sauvageon élevé durant la guerre, à la diable, la bride sur le cou, au fond d'une vallée auvergnate très isolée, issu, par surcroît, de l'Assistance Publique, je ne pouvais qu'être ébloui devant une telle automobile.

Je m'approchai donc, bouche bée et les yeux écarquillés. Si près qu'avec un brin d'audace j'aurais pu frôler la carrosserie.

La voiture s'était arrêtée au moment où je m'avançais.

J'en découvris alors les occupants.

Sur la banquette arrière, se tenaient deux personnes âgées, une dame et surtout un très vieux monsieur, le plus proche de moi.

Il m'enveloppa d'un regard aussi vif que bienveillant, empreint d'un

intérêt discrètement affectueux que j'aimai tout de suite, car il me semble celui d'un grand-père, celui que mon institutrice, deux ou trois ans plus tôt, m'avait fait découvrir en me lisant *L'Art d'être grand-père* de Victor Hugo.

— Cette auto t'intéresse, sans aucun doute, beaucoup, me dit-il d'une voix douce, très légèrement teintée d'ironie gentiment amusée. Et celle-ci, comment la trouves-tu ? Te plaît-elle ?

Il avait entre les mains posées sur ses genoux une petite auto de modèle américain, aussi brillante qu'aérodynamique, dont la couleur rouge et les chromes étincelants me plurent aussitôt beaucoup au point que, presque à mon insu, en un geste subit, j'avançais la main au-dessus de la portière à la vitre baissée comme pour saisir la petite automobile.

Le vieillard ne put s'empêcher d'esquisser un sourire à nouveau discrètement malicieux.

— Cette auto, elle t'attire, n'est-ce pas, me dit-il d'un ton qui se voulait tout à la fois volontairement détaché et secrètement complice.

J'inclinai la tête en silence, plus subjugué que jamais aussi bien par la voiture que par le vieux monsieur dont la gentillesse affable et discrètement distinguée me charmait toujours davantage, une gentillesse simple et toute naturelle qui me changeait du ton bourru, quelque peu à rebrousse-poil, des vieux paysans auquel j'étais accoutumé.

— Cette voiture roule seule car elle possède une espèce de moteur, reprit le vieillard. Il suffit de le mettre en marche...

— ... avec une clef, l'interrompis-je sans façon, tout heureux et très fier de lui montrer ma connaissance des moteurs à ressort.

— Non, pas du tout, me répliqua-t-il aussitôt avec un petit air de triomphe goguenard dans la voix, tu n'y es pas ! Regarde...

Il retourna l'automobile et je devinai alors...

— Il faut frotter très vite et très dur ! m'écriai-je. La voiture, ensuite, roule toute seule !

— Tu as très bien compris, s'empressa de me répondre le vieux monsieur. Tu es un garçon éveillé. Quel âge as-tu et comment doit-on t'appeler ?

— J'ai treize ans et tout le monde m'appelle Jeanji le Minou.

— Jeanji le Minou ?

— Oui ! C'est un petit nom que Gabrielle, ma grande frangine, m'a donné quand j'étais encore un marmot. Sinon, c'est Jeanji qu'on m'appelle au collège.

— Au collège ? Tu y vas donc ?

— Oui ! J’y apprends le latin et le grec. *Per aspera, spera*, ajoutai-je d’une traite, pas peu fier de me montrer bon latiniste, devinant que le vieux monsieur, si gentiment distingué, ne pouvait qu’être lui-même un bon latiniste.

— Ce conseil, tu en fais ta devise ? me demanda-t-il d’un ton soudain très sérieux.

— Oui, lui répondis-je d’une voix tout aussi grave.

Tout en dialoguant de la sorte, je ne cessais d’effleurer presque à mon insu l’automobile de rêve que les doigts du vieil homme caressaient avec douceur.

— Cette auto, va l’essayer, me dit-il alors en me la mettant au creux de la main.

Je m’empressai de la saisir et, m’accroupissant aussitôt, de la frotter avec autant de rapidité que d’énergie sur une grande pierre plate toute proche de la limousine du vieux monsieur, tandis que celui-ci, tout proche, désormais debout, m’observait avec autant d’attention que d’intérêt.

La voiture se mit à rouler sans trop de difficulté malgré la route peu carrossable.

Le vieux monsieur parut satisfait :

— Tu as bien lancé le moteur de l’auto ! me dit-il. Bravo !

Toujours accroupi, je levai la tête et le scrutai, le regard interrogateur, secrètement quémendeur aussi.

— Garde-la, je te l’offre, reprit le vieillard en souriant.

Aussitôt, je recommençai à jouer en silence avec tant d’enthousiasme et d’acharnement que, tout à la fois, j’en oubliai de le remercier et ne m’aperçus pas de son départ...

— Où as-tu volé cette auto ?...

Cette violente interpellation me ramena soudain à la réalité en même temps qu’une non moins brutale secousse me jetait au sol, dans la poussière.

Une femme entre deux âges, les poings sur les hanches, gigantesque à mes yeux, me fusillait du regard, affalé à ses pieds.

Je demeurai d’abord immobile, pétrifié, ne sachant ce qu’il m’arrivait. Puis, soudain, j’éclatai en sanglots tandis que la petite auto, abandonnée, gisait sur le toit, dans la poussière.

Dès mon arrivée, récente, au village, cette femme m’avait pris en grippe, sans doute parce que venu de l’Assistance Publique et qu’en outre je n’étais alors qu’un galopin aussi sale qu’effronté, un petit vicieux inso-

lent, déjà coureur de filles et de petits garçons, à qui, affirmait-elle, je m'exhibais volontiers...

Elle n'aimait pas ma silhouette maigrichonne, quelque peu dégingandée, ma chevelure sombre en broussaille ombrant mon visage étroit, anguleux, mes yeux inquiétants d'arsouille, mes joues creuses, mon teint hâve, mes bras osseux, mes jambes nues en baguettes de tambour, zébrées de crasse et d'écorchures, ma chemisette de coton grisâtre malpropre, ma petite culotte de toile bleue aussi sale qu'à moitié déchirée, mes pieds nus, couverts de poussière et de boue séchée.

Tout cela, aux yeux de cette villageoise « bien comme il faut », m'identifiait à l'un de ces petits bohémiens toujours en quête d'un mauvais coup, en loques ou plus impudemment même tout nus, comme cela m'arrivait aussi, sans le moindre embarras, sur la place ou le long des venelles du village.

Toujours affalé en larmes dans la poussière parmi les cailloux, non loin des racines d'un platane, je demeurais silencieusement immobile, la petite auto renversée sur le toit toute proche d'une de mes mains.

Suzanne, fillette d'une dizaine d'années, ma compagne de jeux cette après-midi-là, vint alors à mon secours :

— Jeanji ne l'a pas volée, l'auto, déclara-t-elle d'un ton assuré. C'est le vieux monsieur dans sa grosse voiture américaine qui la lui a offerte !

La mère Gringoire lui lança un regard d'abord sceptique. Puis elle parut un peu moins réticente ;

— Un vieux monsieur en voiture ?

Elle réfléchit une ou deux secondes avant de conclure :

— Je vois : sans aucun doute s'agit-il de ce vieil écrivain, André Gide. L'on m'a dit tout à l'heure l'avoir aperçu en train de se promener en auto aux environs du village.

La foudre tombant à mes pieds ne m'aurait pas ému davantage...

André Gide, ce grand écrivain dont mon ancienne institutrice m'avait parlé sitôt que j'étais entré, à dix ans, dans sa classe unique d'un petit village des monts d'Auvergne. Cette jeune institutrice connaissait ma grande passion de la lecture. En possession d'une petite mais très riche bibliothèque, elle n'avait pas hésité à me l'ouvrir, en me lisant et en m'expliquant, si nécessaire, les plus grands chefs-d'œuvre de la littérature européenne, beaucoup plus accessibles qu'on ne le croirait aux enfants introvertis, rêveurs et méditatifs dont j'étais, elle le devinait, elle le savait.

Ainsi ai-je découvert, entre autres, *Si le grain ne meurt*, *L'Immoraliste*, *La Symphonie pastorale*, *Les Faux-Monnayeurs*, *La Porte étroite*...

Sans doute, à l'époque, n'ai-je pas tout compris, du moins explicitement, mais ce que mon institutrice m'a lu de sa voix chaude et envoûtante, ce que j'ai lu moi-même, tout cela a germé secrètement en moi au plus intime de mon esprit et de mon cœur dès mes dix et onze ans. De telle sorte que ces semailles, en dépit de leur précocité, me donnèrent une récolte d'autant plus riche, d'autant plus précieuse qu'elle se fondait aussi sur mon expérience personnelle de même plus ou moins laissé pour compte.

Plus exactement sans doute, mes lectures et cette expérience personnelle s'entremêlèrent et se renforcèrent-elles mutuellement de telle sorte que j'en retirai un bénéfice spirituel plus considérable et surtout peut-être plus précoce.

Bien sûr, sitôt que je connus l'identité du vieux monsieur, une profonde joie m'envahit de même qu'une non moins profonde fierté. Et la petite automobile me devint d'autant plus précieuse.

Cette après-midi-là, tout en recommençant à jouer avec elle, j'entrepris de bâtir tout un roman où je m'imaginai qu'André Gide, ayant deviné non seulement mon goût pour son œuvre mais aussi ma vocation d'écrivain — cette vocation, je l'avais depuis mes sept ans... —, avait résolu de me prendre sous son aile...

Bien entendu, ce fantasme ne se concrétisa point et je ne revis jamais André Gide.

Il n'en reste pas moins vrai que cette rencontre, si brève fût-elle — à peine cinq minutes —, constitua l'un des phares de ma grande enfance. Il ne cesse, depuis lors, de m'illuminer et je continue, soixante ans après, de m'y ressourcer.

Quant au commentaire de la « Petite Dame » au sujet de telles rencontres dont André Gide vieillissant était, paraît-il, coutumier, « honni soit qui mal y pense <sup>1</sup> »...

Lyon, février 2007.

---

1. *Les Cahiers de la petite Dame*, t. IV, p. 186 (4 septembre 1950).



# LES DOSSIERS DE PRESSE DES LIVRES D'ANDRÉ GIDE

## LE DOSSIER DE PRESSE DE FEUILLES DE ROUTE

(I)

385-XLVII-1

**HENRI GHÉON**

(*L'Ermitage*, janvier 1898, pp. 58-9)

*Les livres de Prose*

*Stendhal*, Napoléon. — *André Gide*, Feuilles de route. — [...]

[...]

Stendhal ne voyageait guère que pour étudier les mœurs, un peu les arts, et surtout lui-même. Toutes ces choses intéressent M. André Gide, mais il attache au paysage une importance au moins égale. Ses *Feuilles de route* en font foi. Il me semble que les choses le distraient de son âme, des peuples et des œuvres des hommes, au point de ne laisser plus de place que pour elles. Il ne profite pas d'un changement d'habitudes et d'ambiance pour revenir sur lui-même et constater les modifications intimes de son être, mais l'étonnement, l'admiration le jettent dans un état de lyrisme continu directement opposé à l'analyse. De là vient l'infériorité de ses notes sur l'Italie si on les compare à celles qu'il écrivit au sujet de Tunis et du Sahara. La société italienne n'est plus assez différente de la nôtre pour le retenir ; on a tout dit sur les musées et sur les paysages. Il n'y a pas là de surprise aussi grande, de sensation aussi spontanée et neuve qu'en présence du désert et des oasis. Ici, outre les mœurs si différentes, le décor frappe et le sentiment de la vie atteint à une intensité

suprême. Le poète est ivre de choses et le détail qu'il inscrit prend une force que lui communiqua la soudaineté de l'émotion. Aussi ces *Feuilles de route* deviennent le plus délicieux complément des *Nourritures terrestres*. On y trouve la même saveur, la même clarté, rapportées à des objets plus précis et à des faits quotidiens. Tour à tour les danses arabes, Jammes et son ami Athmann, petit être vraiment exquis, vous ravissent. Mais nous savons depuis longtemps que M. André Gide ne peut rien écrire qui ne soit une œuvre d'art, même des notes de voyage. Celles-ci ne nous ont pas déçu.

[...]

## LE DOSSIER DE PRESSE DE *THÉSÉE* (IX <sup>1</sup>)

386-III-26

**GABRIEL MARCEL**  
(*Érasme*, n° 16, avril 1947, pp. 148-51)

### *Le Thésée d'André Gide*

Il serait à coup sûr intéressant de savoir à quelle étape de son long et sinueux itinéraire est parvenu André Gide après les événements qui viennent de remuer le monde. Mais *Thésée*<sup>2</sup>, qui est, avec quelques pages de Journal, le premier ouvrage de quelque importance qu'il ait publié depuis les *Interviews imaginaires*, ne permet pas de se prononcer en toute certitude sur cette question. Nous savons d'autre part qu'il a perdu toutes les illusions sur ce qu'il a pu se faire naguère sur le communisme — je veux parler non de ce que le communisme est en soi ou en idée, mais de la réalité historique qui porte aujourd'hui ce nom. On peut affirmer sans craindre de se tromper que le totalitarisme fait horreur à Gide sous toutes ses formes, sous tous ses aspects. Plus que jamais l'auteur de *L'Immoraliste* se présente à nous comme le représentant d'un humanisme qui compte à vrai dire aujourd'hui un nombre régulièrement décroissant

---

1. Les vingt-cinq premiers articles de ce dossier ont été reproduits dans les n<sup>os</sup> 27, 29 à 34 et 145 du BAAG.

<sup>2</sup> Édition de la N.R.F.

d'adeptes. Le bruit a couru dans certains milieux religieux, en 1942 ou 1943, que Gide venait de se convertir au catholicisme ; la nouvelle était fausse et je n'ai pas réussi à en découvrir les origines. Si on fait abstraction des effets imprévisibles de la Grâce, toutes les probabilités, il faut le reconnaître, sont pour qu'il demeure étranger non seulement à la vie sacramentelle, mais à la foi chrétienne en général pour autant qu'elle est une adhésion à un donné révélé. *Thésée* apparaît sous ce rapport comme assez significatif.

C'est un récit mythologique qu'on pourrait être tenté de comparer à certains contes de Jules Lemaître (*En marge des vieux livres*). Thésée a entrepris de raconter sa vie ; il aurait souhaité que son fils Hippolyte fût là pour l'entendre, mais celui-ci n'est plus. Hippolyte était d'ailleurs un être extrêmement pudibond, et Thésée n'aurait pas osé parler devant lui de ses amours. Il aura maintenant licence de s'exprimer sans retenue. Ce qui frappe dans le ton du récit, c'est, à part quelques très rares bouffées lyriques qui rappellent le Gide des *Nourritures* et d'*Amyntas*, une sorte de désinvolture concertée et pour ainsi dire d'application dans le sans-gêne. Voici d'abord pour le lyrisme : « Ô premiers ans vécus dans l'innocence ! Insoucieuse formation ! J'étais le vent, la vague. J'étais plante, j'étais oiseau. Je ne m'arrêtais pas à moi-même, et tout contact avec un monde extérieur ne m'enseignait point tant mes limites qu'il n'éveillait en moi de volupté... » Mais il n'y a là qu'un rappel non dépourvu d'ironie. Très vite, on rencontre des phrases comme celle-ci : « C'était quelqu'un de très bien, Égée, mon père ; de tout à fait comme il fallait ». Cette négligence, ce débraillé a manifestement pour objet de supprimer la distance entre le lecteur et la fable qu'on propose à son attention. Mais un semblable procédé qui, il faut bien le dire, présente avant tout l'avantage de la facilité, est-il efficace ? Je dois avouer que je n'en crois rien et que personnellement il me met en méfiance. De même quand, un peu plus loin, Thésée déclare : « De toutes, Antiope fut le plus près de *m'avoir* » (*sic*). Le lecteur est d'autant plus exposé à juger ces trivialités déconcertantes que l'élément humoristique du type Meilhac et Halévy, ou John Erskine, est loin d'être toujours au premier plan. C'est tout au plus si par moments nous sommes tentés de sourire, par exemple quand Pasiphaé, la femme de Minos, « insinuant ses mains sous le justaucorps de cuir du jeune Athénien, palpe ses pectoraux afin de se persuader de la réalité de sa présence ». Thésée nous divertit encore un instant lorsqu'il évoque la fastidieuse sensiblerie d'Ariane. « Insupportables, ces protestations d'amour éternel, et les petits noms tendres dont elle m'affu-

blait. J'étais tour à tour son bien unique, son canari, son bichon, son tiercelet, son doralot<sup>3</sup>. J'ai l'horreur des diminutifs. Et puis elle était trop férue de littérature. » Le fil d'Ariane ne sera que la figuration tangible du devoir qui forcera le héros à revenir à elle après qu'il s'en sera écarté. Ce fil d'Ariane, c'est presque le fil à la patte des vaudevillistes. Mais du même coup la fable perd sa grandeur et son mystère. Est-ce ce que l'auteur a voulu ? Il est permis d'en douter, car en deux endroits au moins il semble s'être au contraire appliqué à charger son récit d'intentions métaphysiques.

Je songe d'abord à l'apparition d'Icare et à l'étrange monologue qu'il dévide devant Thésée, bien qu'il appartienne déjà au monde des trépassés. « Qui donc a commencé ? L'homme ou la femme ? demande Icare. L'Éternel est-il féminin ? Du ventre de quelle grande Mère êtes-vous sorties, formes multiples ? Et ventre fécondé par quel principe engendrer ? Dualité inadmissible. » Son esprit se refuse à diviser Dieu. « Le règne de Dieu, c'est la paix. Tout se résorbe et se réconcilie dans l'Unique. » Mais comment atteindre Dieu partant de l'homme ? « Tout autant que Dieu m'a formé, Dieu n'est-il pas créé par l'homme ? C'est à l'exacte croisée des chemins, au cœur même de cette croix, que mon esprit veut se tenir. » Je serais tenté de mettre cette dernière phrase en italique. N'exprime-t-elle pas la position même de Gide dans ce que celle-ci a, sinon de désespéré, tout au moins d'écartelant pour la pensée ? De même lorsque Icare s'insurge contre une logique qui n'est que stérile ergotage. « Ah ! que je suis donc saoul du donc, du parce que, du puisque !... du ratiociner, du déduire. Je n'extrahis du plus beau syllogisme que ce que j'y avais mis d'abord. Si j'y mets Dieu, je l'y retrouve. » Et cependant s'il aspire à prendre son essor, à rejeter le poids du passé, c'est que Dieu l'attire. « Je ne sais quel est cet attrait qui m'engage, mais je sais qu'il n'est qu'un terminus unique : c'est Dieu. » Seulement, bien entendu, Gide, homme du dialogue, se reconnaît aussi en ce Dédale qui déplore la mortelle imprudence d'Icare. Toutefois on peut penser qu'il ne reniera jamais la jeune ferveur du héros.

La gratitude que Thésée doit à Ariane n'exclut pas le ressentiment, bien au contraire. Car c'est de Phèdre, la jeune sœur d'Ariane, qu'il est épris. Celle-ci consentira à les suivre tous deux à la faveur d'un travestissement. Elle s'affuble des vêtements du jeune Glaucos, et Ariane est

---

3. *Sic*. Est-ce une coquille imputable au prote, ou une mauvaise lecture par Gabriel Marcel d'un mot qui lui était étranger ?

dupe de ce déguisement. Le déplorable épisode d'Hippolyte est relaté fort succinctement et comme par acquit de conscience. Thésée nous dit bien demeurer inconsolable d'avoir causé la mort de son fils en appelant sur lui la vengeance du Dieu. Mais le lecteur a quelque peine à croire à cette douleur. L'auteur a procédé de telle sorte qu'il ne lui est plus possible, le moment venu, d'inspirer rien qui ressemble à une émotion tragique. Il a cependant éprouvé le besoin d'achever son récit sur une confrontation entre Thésée et Œdipe ; et la plus significative de l'ouvrage. C'est, dit Œdipe, depuis qu'il s'est crevé les yeux pour les punir de n'avoir pas su voir une évidence qui pourtant s'imposait qu'il lui semble avoir commencé à y voir vraiment. « Oui, tandis que le monde extérieur à jamais se voilait aux yeux de la chair, une sorte de regard nouveau s'ouvrait en moi sur les perspectives d'un monde intérieur que le monde apparent, qui seul existait pour moi jusqu'alors, m'avait fait jusqu'alors mépriser. Et ce monde insensible (je veux dire : impréhensible par nos sens) est, je le sais à présent, le seul vrai. Tout le reste n'est qu'une illusion qui nous abuse et offusque notre sensation du divin. » Il lui semble maintenant qu'en accomplissant ce geste irréparable il a cédé au pressentiment du caractère auguste et rédempteur que possède la souffrance. Ne serait-il pas vrai que « quelque tare originelle atteint ensemble toute l'humanité, de sorte que même les meilleurs sont tarés, voués au mal, à la perdition, et que l'homme ne saurait s'en tirer sans je ne sais quel divin secours qui le lave de cette souillure première et l'amnistie ? » Thésée écoute ces étranges discours avec un étonnement respectueux. Mais comment pourrait-il y souscrire ? « Je reste enfant de cette terre et crois que l'homme, quel qu'il soit et si taré que tu le juges, doit faire jeu des cartes qu'il a. » Il lui semble qu'il a rempli son destin. « C'est consentant que j'approche la mort solitaire. J'ai goûté des biens de la terre. Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres. Pour le bien de l'humanité future j'ai fait mon œuvre. J'ai vécu. »

Ici encore il est bien difficile de ne pas penser que l'auteur s'exprime lui-même et rend sur soi-même témoignage. On ne peut converser avec André Gide sans constater qu'il est aussi loin que possible de se montrer indifférent, je ne dis pas au jugement des autres, mais au retentissement de ses œuvres dans leur conscience et dans leur vie même. Il serait d'ailleurs injuste de lui en tenir rigueur. Il me paraît évident qu'il a répudié une fois pour toutes tout ce qu'il a pu dire naguère de l'acte gratuit, sans d'ailleurs verser pour cela dans une conception utilitaire ou sociale de

l'œuvre d'art. Il est intéressant de rappeler qu'il a donné son patronage à l'excellent, mais malheureusement éphémère journal *Terre des Hommes*, et tout permet de croire qu'Antoine de Saint-Exupéry est à ses yeux un des hommes qui ont non seulement le mieux réalisé leur destin propre, mais le plus clairement pris conscience de l'épreuve humaine dans toutes ses dimensions. Et ici s'établit une conjonction réconfortante pour l'esprit : à la réflexion Icare, ne serait-ce pas Saint-Exupéry ?

## *Lectures gidiennes*

**Sandra TRAVERS de FAULTRIER, *Gide : l'assignation à être*. Paris : Michalon, coll. « Le Bien commun », 2005. Vol. br., 18,5 x 10,5 cm, 128 pp., ach. d'impr. Novembre 2005, ISBN 2-84186-282-5, 10 €.**

On se souvient qu'en 1999, Sandra Travers de Faultrier, avocate, spécialiste de la propriété littéraire et artistique et passionnée par l'œuvre d'André Gide, avait soutenu brillamment sa thèse estampillée littérature française mais de nature interdisciplinaire sur *Le Nom de l'auteur, une mise à l'épreuve du droit*<sup>1</sup>, dans laquelle Gide et son œuvre tenaient une place de choix. Son dernier ouvrage, paru en 2005, *Gide : l'assignation à être*, tresse à nouveau le droit et la littérature pour une présentation de l'œuvre de Gide à la lumière du droit, plus particulièrement centrée sur l'intérêt de l'écrivain pour la personne à réaliser sans cesse, d'où la précision du titre : Gide, envisagé comme moraliste dont l'œuvre est pour le lecteur, à travers les méandres de ses fictions et l'évolution de sa réflexion, une « assignation à être ».

Ce faisant, Sandra Travers de Faultrier répond à l'objectif de la collection dans laquelle paraît cette étude, qui, dirigée par des juristes, vise à enrichir la réflexion juridique à partir d'« auteurs classiques ou contemporains dont les œuvres ouvrent des perspectives parfois inédites sur le droit » et ainsi peuvent « enrichir la morale de nos démocraties ». Et certes, Gide se révèle-t-il un exemple de choix dans cette perspective, lui qui, fils d'un éminent professeur de droit qualifié de « *vir probus* », a édifié son œuvre avec le constant souci de « manifester », d'éclairer ses personnages et leurs comportements, d'« inquiéter » pour favoriser une

---

1. Le livre qu'elle en a tiré a été publié sous le titre : *Droit et littérature. Essai sur le nom de l'auteur*, PUF, 2001.

interrogation sur soi et la marche du monde, et aider chacun à trouver sa voie, à suivre « pourvu que ce soit en montant ». Il est symptomatique par exemple qu'il ait songé à publier son *Corydon* comme une justification de lui-même adressée à son père dont l'ombre rôde souvent dans ses œuvres :

C'eût été un dialogue avec mon père ; je citerais (j'eusse cité) la page de son livre par où il me condamne <sup>1</sup>, et lui dirais : Condamnez-moi comme Saül fit Jonathan <sup>2</sup> après que son fils eut mangé contre sa défense ; de vous mon père j'accepte la condamnation ; mais je ne l'accepterai point de ceux-là qui m'offrirent, en place de mon péché, adultère, séduction ou débauche <sup>3</sup>.

Sandra Travers de Faultrier centre donc son étude sur ce qui, dans l'œuvre de Gide, concerne la personne considérée non tant comme porteuse de droits et de devoirs, mais « en tant que fiction, [...] que création, [...] mise en forme d'un vide, celui d'une nudité ontologique sur laquelle notre regard bute. En tant que fiction encore, parce que l'écriture dévoilerait l'imaginaire constitutif qui instaure l'évidence d'un réel » (pp. 8-9). « André Gide mettra le droit à l'épreuve des faits et des hommes », ajoute-t-elle, pointant notamment vers le statut du bâtard, de la femme, du colonisé, ou vers la somme des réflexions du juré d'une Cour d'assises.

On s'étonne cependant que, dans cet examen, aucune place ne soit faite aux méditations de Gide sur et autour de l'homosexualité, pourtant clé essentielle sous-tendant toutes les réflexions de celui-ci sur la possibilité d'être soi dans une société qui la condamne, alors même qu'à plusieurs reprises il a déclaré que c'était pour lui la question essentielle à côté de la question religieuse <sup>4</sup>.

---

1. Cf. Paul Gide, *Étude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne*.

2. Cf. *I Samuel*, 14, vv. 24-45.

3. Notes pour *Corydon*, BLJD, Ms. γ 885, cité dans le « Dossier préparatoire pour *Corydon* » publié dans le présent BAAG.

4. Cf. « Lorsque je laissai paraître *Corydon*, je me doutais, certes, que la soutenance d'une thèse aussi aventureuse ferait plus que m'aliéner nombre de gens. [...] Et cette thèse risquait de compromettre gravement tout ce que je pourrais dire ensuite, qui pourtant m'apparaissait plus important encore [= *Le Christianisme contre le Christ*, le colonialisme, l'URSS, ...]. Et même, il me paraît qu'après la question religieuse il n'en est pas de plus importante [= la question sexuelle] ». (*JII*, pp. 327-8, 30 novembre 1931).

Dans l'introduction sont signalés les juristes de l'œuvre : Molinier et Profitendieu, Charles et Defouqueblize. Au sujet de ce dernier, on regrette que n'ait pas été vraiment signalé le rôle considérable pour Gide, à la fois génétique et structurel, de la scène du wagon restaurant qui a été conçue comme moralité de la fable, lieu des révélations fondamentales de Gide sur l'individu conçu comme sujet pris entre ses pulsions et son environnement dans ses rapports aux autres, au monde, et à lui-même. Puis Sandra Travers insiste sur l'importance de la qualification en droit, sur le fait que les mots, leur valeur et leur justesse, sont également importants pour le droit et la littérature.

Dans la première partie, Gide est envisagé comme exemple et comme professeur de morale, dont l'œuvre recèle une réflexion exemplaire sur la conduite de l'homme et de sa vie ; une réflexion qui ne procède pas par prescriptions, mais par expérimentations, interrogeant et indiquant des voies. Se pose d'abord la question de l'identité : qui suis-je ? comment me trouver ? Par la rupture comme le prodigue ? par le culte de son corps et de ses désirs, comme Michel ? En fait, la voie du dénuement, « l'itinéraire de dépouillement, embarrassant, mortifère, stérile ne permet pas au sujet d'accéder à un réel au-delà de lui-même » (p. 24). Il s'agit donc de trouver l'autre, car se couper de la société mène à tous les égarements. Sont examinés en particulier les problèmes des bâtards de l'œuvre, à la recherche de leur identité, les postures de Lafcadio, l'acte gratuit comme « tentative de saisir sa forme, ses limites, son identité dans la mise à l'épreuve de la réalité corporelle de l'autre. Tentative de se saisir soi à travers un rôle, un geste, un effet sur l'autre. » (p. 34). Et de poursuivre :

La bâtardise n'est pas un exil du droit, mais bien un modèle juridique : l'objet manquant est la forme modélisante que serait le père.

Pour le cas de Bernard, l'argumentation est moins probante. D'abord, un malheureux lapsus le fait nommer Olivier :

La situation d'Olivier, le bâtard des *Faux-Monnayeurs*, est exemplaire *a contrario* : parce qu'il est élevé par un père légal et non biologique, il éprouve l'illusion de pouvoir s'auto-fonder, et le confort de jouir d'une forme enveloppante, d'une peau identitaire qui limite son errance. (p. 36).

Pourquoi en effet parler d'« illusion » ? Bernard, c'est en effet celui qui résigne le « nom-du-père » et son appartenance à une famille, mais à un âge où il est effectivement doté d'une identité, d'une culture et d'une morale qui lui permettent de ne pas s'égarer ni se perdre, comme il

advient à tant d'autres jeunes gens gidiens, de ne pas perdre le sens de la Loi ni du devoir. Bernard, c'est celui qui dialogue sans cesse avec lui-même — c'est-à-dire avec ses auteurs et son bagage culturel — et avec quelques proches, pour effectivement définir sa voie, et progresser dans sa façon de se trouver et de « suivre sa pente [...] en montant ». Et ainsi sa quête et sa parole lui permettent de se frayer une voie à travers les embûches de la réalité. On sait que Gide avait conçu Bernard comme un exemple pour Marc dont il redoutait les errements et les errances. Bernard reste, dans l'œuvre de Gide, à côté de Thésée, l'exemple de celui qui parvient à tracer sa route en triomphateur, et qui, au terme de son histoire, reconnaît et adopte son père qu'il s'était reproché d'avoir injustement méprisé et rejeté. Certes, il ne s'agit pas à proprement parler d'auto-fondation, car sa chance a été de rencontrer sur sa route un père élu (Édouard), l'amour (Laura) et le désir (Sarah), mais il se dresse comme l'exemple de celui qui s'est réalisé dans le plein exercice de sa liberté.

Reste que Sandra Travers a raison d'insister sur le fait que Gide résigne l'idée de personne purement naturelle, d'humanité sincère, mettant en évidence l'importance d'une image projetée au-devant de soi, « l'instauration d'une intersubjectivité » qui fonde la responsabilité, et le rôle de la parole comme « espace de mise à l'épreuve de l'identité » (p. 42). En cela, Gide se révèle un devancier de la problématique du « visage » selon Lévinas et Sylvie Germain.

La deuxième partie tend vers une apologie du droit, considéré comme « médiation nécessaire à l'élaboration de la personne humaine » (p. 75), à travers l'examen des récits judiciaires gidiens (*Souvenirs de la Cour d'assises, La Séquestrée de Poitiers, L'Affaire Redureau, Retour de l'U.R.S.S.*). À leur propos, notre auteur insiste sur une idée qui lui est chère : le droit comme fiction, « révélateur de réel » (p. 70) ; et comme « engagement et héritage, méthodologie structurante et modèles » (p. 74). En résumé, « la personne est ce stéréotype que le droit tend comme une image à celui qui veut regarder en amont de son présent pour gagner un aval » (p. 75).

Dans la troisième partie, Gide devient surtout le prétexte à la célébration des vertus du droit comme vecteur d'une « identité à accomplir » : « Le droit donne la pose qui, réfléchie dans le miroir, donne forme » (p. 89). Emportée dans son élan, Sandra Travers fait même du droit un proche parent de la littérature, en ce qu'ils donnent à voir et à comprendre la réalité par les fictions qu'il en font :

Donnant l'illusion de s'asservir au monde, le droit, parce qu'il donne figure à un réel qu'il engendre, est un genre littéraire qui, s'affranchissant de la fidélité au bénéfice de la « semblance », pourrait bien être ce roman de la personne qu'appelle Gide. (p. 105).

Je pense qu'il est difficile de la suivre sur ce terrain, car si l'on peut admettre que le droit, comme la littérature sont représentations du réel qui permet de le comprendre, si on peut bien voir dans l'écriture juridique ce qui « énonce au présent ce qui relève de la promesse et du vœu » (p. 106), on ne peut faire fi d'une des principales caractéristique du littéraire d'être par nature polysémique, tandis que le droit, comme la philosophie, tend vers l'univocité et bannit l'équivoque. Ainsi serait-il par essence impossible de concevoir le droit comme genre littéraire.

Cependant, en cours de route, sont mises en évidence toutes sortes d'affirmations judicieuses, telles que le besoin d'un regard pour valider son existence ; l'« artialisation » qui transcende le naturel et l'impulsion pour faire advenir la personne ; l'acceptation de ce qu'on a reçu et la responsabilité comme clés de la construction d'un sujet singulier, capable de transformer l'héritage en s'accomplissant. C'est ainsi que Sandra Travers fait même de Thésée une « allégorie du droit » (p. 92), qui « conçoit le sujet, objet du politique, à travers une conception de l'éthique de soi », et « met en forme une idée, matérialise une conception de l'homme » (pp. 93 et 96). À travers *Voyage au Congo*, c'est le droit comme appareil à singulariser des groupes ethniques qui est abordé. De façon générale, Gide est examiné dans ses multiples manières de dire les façons pour l'homme de devenir sujet.

Ainsi conclut-elle en insistant sur le fait qu'« entre droit et littérature, le sujet humain est la pensée de cette "longueur de temps qu'il a fallu à l'homme pour élaborer l'homme", ce mouvement d'accomplissement toujours inachevé entre itinéraires d'emprunt [...] et illusion d'authenticité » (p. 111) ; et sur l'importance de Gide qui centre son œuvre sur l'individu écartelé entre les risques d'aliénation à ce qu'il a reçu et ce qui lui vient d'ailleurs, d'une part, et tout ce qu'il recèle en lui de singulier et de neuf, d'autre part. De sorte que, « en considérant l'homme comme un sujet situé, caractérisé en substance par une forme d'incomplétude, d'inachèvement [...], Gide propose un "comme si" du droit qui ne prétendrait pas à la vérité mais serait susceptible de proclamer par petites touches, par mots déclaratifs et constitutifs à la fois : *Lève-toi et marche* » (p. 115).

Ainsi ce nouveau *Gide* est-il œuvre singulière susceptible de compléter les autres monographies visant à dresser un portrait de Gide à la lumière de leur point de vue. On saura gré à Sandra Travers de Faultrier de nous avoir présenté son Gide, compagnon et guide en matière de méditations sur ce qu'est l'homme, la manière dont il se fait et ce qu'il peut, même si le caractère parfois concentré et allusif de sa rédaction n'en rend pas toujours la lecture des plus commodes <sup>1</sup>.

ALAIN GOULET.

---

1. Signalons encore quelques coquilles ou erreurs : « Antime » pour « Anthime » (18), « pas » pour « par » (49), « prothèse » pour « prothèses » (73), « subtiles » pour « subtils » (112), « *Retour d'URSS* », pour « *Le Retour de l'U.R.S.S.* » (51, 52).

# Chronique bibliographique

## AUTOGRAPHES

◆ Offerte dans le catalogue n° 121 d'avril 2007 de la librairie *Les Autographes* (Th. Bodin, 45 rue de l'Abbé Grégoire, 76006 Paris), une l.a.s. de Gide à son « *cher Fredly* », datée de La Brévine, » septembre-octobre 1894], 3 pp. 1/2 in-8° : Il a lu le drame avec un très grand intérêt. « *Depuis longtemps déjà vous parliez de votre traduction de Heyse — mais je croyais et regrettais de croire votre projet abandonné. J'aimerais que vous envoyiez cette traduction excellente à assez de critiques et d'assez bons, pour que nous puissions lire les rapprochements curieux que l'on pourrait faire de cette œuvre avec Les Revenants d'Ibsen. — Si j'étais tant soit peu critique, cette étude m'intéresserait à faire* »... Il ne peut s'empêcher de lui reprocher l'omission d'une préface, alors que Heyse est peu ou mal connu en France : « *ne fût-ce que quelques notes bio et bibliographiques — qui satisfassent un peu le désir que vous éveillez* »... [Cf. les extraits de cette lettre à Alfred Westphal reproduits dans le n° 62 du *BAAG* (avril 1984), p. 310.]

## LIVRES

André GIDE, *Œdipe*. Suivi de brouillons et textes inédits. Édition

critique établie, présentée et annotée par Clara DEBARD. Paris : Champion, 2007. Vol. 324 pp, 65 €.

#### ARTICLES ET COMPTES RENDUS

Claude FOUCART, « Ludwig Hohl, lecteur et critique de Gide », dans *Minerve et les muses : Essais de littérature allemande* du Professeur Jean-Marie Valentin, Paris : P.U.P.S. Sorbonne, 2007, pp. 357-70.

Emanuele KANCEFF, c. r. du *BAAG* n° 138 (avril 2003), *Studi Francesi*, n° 149, mai-août 2006, p. 423.

[ANON.], c. r. des *BAAG* n<sup>os</sup> 151 et 152 (juillet et octobre 2006), *Histoires littéraires*, n° 29, janvier-mars 2007, pp. 241-2.

[ANON.], c. r. de *Je ne sais si nous avons dit d'impérissables choses*, l'anthologie des *Cahiers de la petite Dame* due à Peter Schnyder, *Histoires littéraires*, n° 29, janvier-mars 2007, pp. 269-70.

# Varia

## LA JOURNÉE GIDE-DÉMAREST \*\*\*

Comme prévu, la journée Gide-Démarest s'est tenue au Musée des Beaux-Arts de Rouen, le samedi 31 mars, à l'initiative de ce musée et de notre Association. Le Colloque a été présidé par Henri Heinemann, en présence de M. Laurent Salomé, directeur des musées de Rouen, et de sa principale collaboratrice, Mme Marie-Claude Couderc. Le matin s'est effectuée la visite de l'Exposition : une vingtaine de toiles, dont quatre ou cinq très grandes, ainsi qu'une vitrine destinée à du courrier offert par Mme Catherine Gide, sont proposées au public. Au cours de l'après-midi, on a pu entendre successivement Jean-François MINOT, qui avait la tâche délicate de présenter Albert Démarest dans ses relations avec André Gide, Michel DROUIN, décrypteur talentueux et parfois truculent de l'archipel Rondeaux, Pascal MERCIER, attaché à cerner les influences occultes qui ont inspiré et entouré le jeune Gide, Henri HEINEMANN,

qui suivit pas à pas Gide sur le chemin qui mène à Poussin et au classicisme en peinture. Les divers exposés furent suivis d'un débat fructueux. Un buffet bien fourni clôturait la journée. À noter qu'au cours de cette journée a peut-être été amorcée la perspective d'une excursion à La Roque-Baignard. Affaire à suivre.

[ H. H. ]

## CLAIRE DU PLESSYS (1911-2007) \*\*\*

Petite-fille du poète Maurice du Plessys (1864-1924) dont elle avait publié en 1984 une petite anthologie (aux éditions Arcam), retraitée du ministère du Travail, Claire du Plessys avait été membre de l'AAAG pendant vingt ans ; elle était alors une fidèle de nos assemblées générales. Née le 17 juillet 1911, elle est décédée à Neuilly le 17 mars dernier, dans sa 96<sup>ème</sup> année.

## NOS AMIS PUBLIENT... \*\*\*

Pierre MASSON, « Tintin, Alix et Mortimer : l'impossible mythe », *Mythe et bande dessinée* (sous la

dir. de V. Alary et D. Corrado), Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise-Pascal, 2007 (ISBN 2-84516-333-1, 40 €), pp. 67-79.

**ANDRÉ BERNE-JOFFROY (1915-2007) \*\*\*** Il avait adhéré à l'AAAG à sa fondation, dès les premiers jours d'avril 1968, et n'avait plus cessé de soutenir ses efforts. André Berne-Joffroy nous a quittés, dans sa 92<sup>ème</sup> année, le 19 mars dernier, à Paris où il était né le 11 avril 1915. Conservateur au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris durant vingt-cinq ans, il fut à la fois un critique littéraire ami de beaucoup des meilleurs écrivains de son temps et actif collaborateur de *La NRF* de Paulhan et Arland, et un grand critique d'art (aussi, l'initiateur et le réalisateur de nombre de grandes expositions qui contribuèrent de façon décisive à la célébrité de peintres contemporains). Ses deux ouvrages les plus connus restent le *Valéry* qu'il publia en 1960 dans « La Bibliothèque idéale » (Gallimard), et surtout *Le Dossier Caravage* (paru en 1959 aux Éditions de Minuit, réédité en 1999 chez Flammarion avec une préface d'Yves Bonnefoy).

#### **UN LIVRE D'ALAIN GOULET**

\*\*\* Alain Goulet propose, sous le titre *Sylvie Germain : Œuvres ro-*

*manesques*, une étude critique qui porte sur une des romancières les plus attachantes des trente dernières années. Du *Livre des Nuits* à *Magnus*, celui-ci publié en 2005, ce qui caractérise l'œuvre de S. Germain, c'est l'introspection des divers personnages, les secrets qu'ils portent au plus profond d'eux-mêmes, cette « crypte » qui est en nous et dans laquelle nous puisons parfois pour vivre. Alain Goulet qui est, on le sait, un spécialiste de la littérature contemporaine, se livre à une lecture minutieuse de l'œuvre de Sylvie Germain, en épiluche littéralement le sens mythique, jusqu'aux portes de l'Enfer si l'on songe à *Magnus* et l'écriture ou réécriture que cela sous-tend. Un exercice passionnant et talentueux qui éclaire sur notre propre ego.

[ H. H. ]

#### **PERMANENCE D'ANDRÉ**

**GIDE \*\*\*** Une soirée autour de Gide a été organisée le 16 avril dernier au Théâtre du Lucernaire (53, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris VI<sup>e</sup>) par les éditions L'Harmattan, pour la sortie du livre de Peter Schnyder, *Permanence d'André Gide*, avec la projection du film encore inédit de Jean-Pierre Prévost, *André Gide, un air de famille*, et la participation de Maguy Albert, Daniel Cohen et Éric Marty.

**ATTENTES...** \*\*\* Lu dans *Réforme*, hebdomadaire protestant, à quelques jours du premier tour de l'élection présidentielle : « Pendant ce temps, les prétendants patientent, au creux d'une maison, d'un petit appartement, d'un fief. On peut croire qu'ils murmurent, ainsi que l'écrivait André Gide : "Nathanaël, je te parlerai des attentes..." »

[ H. H. ]

**GIDE À CUVERVILLE** \*\*\* Dans leur collection « Sur les pas des écrivains », qui veut faire découvrir les départements français à travers la vie de leurs grands écrivains (et où ont déjà paru, entre autres, une *Balade dans la Somme* en 2003 et une *Balade en Calvados* en 2004, où Henri HEINEMANN a évoqué Robert Mallet à Bray-lès-Mareuil et André Gide à La Roque-Baignard), les Éditions Alexandrines viennent de publier *Balade en Seine-Maritime*, où Martine SAGAERT signe un très beau texte sur Gide à Cuverville, illustré de nombreuses photographies (aux côtés de Gide apparaissent aussi Maupassant, Flaubert, Dumas, Queneau, Salacrou, etc.). Un vol. 20,5 x 12 cm de 250 pp. ill., ISBN 978-2-912319-37-1, 23,50 €. Prix spécial pour les membres de l'AAAG : 18 € + 3 € de frais de port pour un exemplaire commandé aux Éditions

Alexandrines, 31 rue Ducouédic, 75014 Paris.

**SYLVIE GERMAIN** \*\*\* Notre Ami Alain Goulet dirigera cet été à Cerisy, du 22 au 29 août, un colloque sur Sylvie Germain (avec la participation de la romancière).

**TEMPO DI ROMA** \*\*\* Le colloque de l'Academia Belgica que nous avons annoncé dans le *BAAG* de janvier (p. 193) aura lieu à Rome (Via Omero 8, près de la Villa Borghese) les 17, 18 et 19 septembre prochain. Vingt-six intervenants (belges, français et italiens) y parleront sur le roman d'Alexis Curvers, qu'illustrera une projection du film de Denys de la Patellière (1962, avec Arletty, Ch. Aznavour...).

**ERRATUM** \*\*\* Dans les « Lectures » de notre dernier numéro, nous avons malencontreusement interverti les signatures de deux comptes rendus : c'est Jean-Michel WITTMANN le véritable auteur de la note sur la *Correspondance Gide-Louis-Valéry* (pp. 331-4), et Alain GOULET celui de la note sur *Corydon citoyen* (pp. 334-8). Que nos deux collègues ainsi que nos lecteurs veuillent bien accepter nos vives excuses pour cette erreur.

[Notes rédigées par Henri Heinemann et Claude Martin.]

**ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE*****COTISATIONS ET ABONNEMENTS 2007***

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	46 €
Membre fondateur étranger	54 €
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	39 €
Membre titulaire étranger	46 €
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	28 €
Abonné étranger	36 €

**Règlements :**

par virement ou versement au

**CCP PARIS 25.172.76 A**

(IBAN FR 98 30041 00001 2517276A 020 81,  
code PSSTRPPPAR)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide  
et envoyé au Trésorier :

M. Jean Claude  
Association des Amis d'André Gide  
3 rue du Chemin blanc  
B. P. 53741  
54098 Nancy Cédex  
< [jean.claude9@wanadoo.fr](mailto:jean.claude9@wanadoo.fr) >

(Compte 14707.00020.00319747077.97,  
Banque Populaire de Lorraine-Champagne, 54000 Nancy  
IBAN FR 76 1470 7000 2000 3197 4707 797,  
Code SWIFT : BPLMFR2M)

**Tous paiements en EUROS et stipulés SANS FRAIS**


---

Publication trimestrielle      Comm. paritaire : 52103      ISSN : 0044-8133

Imprimé par Compo-System — 480, route de la Glande, 69760 Limonest

Composition et mise en page : Claude Martin

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Juillet 2007